

TEHERAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 68, Juillet 2011, 6e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
4 € 50

ISSN 2008-1936

Géographie sacrée de l'Iran: lieux saints et philosophie de la présence

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Sanctuaire de l'Imâm Rezâ, Mashhad
Photo: Massoud Nozari

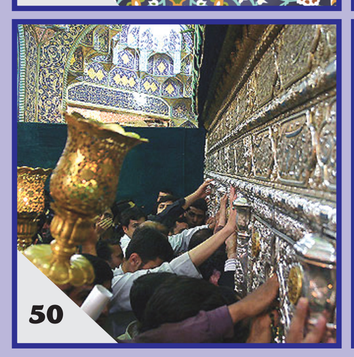


Sommaire


22



LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 68 - Tir 1390
Juillet 2011
Sixième année
Prix 1000 Tomans
4 € 50


50


80

www.teheran.ir

* *Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux),
œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

La philosophie de la visite pieuse (*ziyârat*) dans l'islam et dans le chiisme: un acte de "présence" et d'élévation

Amélie Neuve-Eglise



Sanctuaire de l'Imâm Hossein à Karbalâ. Au premier plan: minarets du sanctuaire de Hazrat-e Abol-Fazl, frère de l'Imâm Hossein qui tomba également en martyr à Karbalâ

"*Ô homme! Toi qui t'efforces vers ton Seigneur sans relâche, tu Le rencontreras alors.*" (Coran, 84:6)

Le chiisme se caractérise notamment par la place centrale qu'il accorde aux visites pieuses aux sanctuaires des Imâms (*ziyârat*) qui rythment la vie religieuse de tout croyant. De Karbala à La Mecque, de Najaf à Mashhad, la présence de ces lieux saints se fonde sur toute une conception de l'homme et du rapport qu'il entretient avec son Créateur, mais aussi sur une philosophie de la médiation et de la présence à travers la figure centrale de l'Imâm. Aborder la philosophie de la ziyârat consiste également à entrer dans un islam vécu dans la conscience intime de chaque croyant, et à mieux saisir ainsi les motivations profondes de milliers de pèlerins se rendant chaque jour dans les sanctuaires des Imâms et de leurs descendants présents en Iran, en Irak et en Arabie Saoudite. Elle nous invite également à tenter de mieux comprendre les contours de toute une géographie du sacré, selon laquelle le déplacement terrestre n'est qu'un prélude à un voyage d'un autre type, permettant au croyant de se rapprocher dans cette vie même de

la destination ultime: "*Ô homme! Toi qui t'efforces vers ton Seigneur sans relâche, tu Le rencontreras alors.*" (84:6)

Les différents sens du terme *ziyârat*

La notion de *ziyârat* vient de la racine arabe *zâra*, qui exprime le fait de rendre visite à une personne ou de visiter un lieu. Elle est parfois traduite par "pèlerinage" et risque dès lors d'être confondue avec le *hajj*, c'est-à-dire le pèlerinage à La Mecque, qui a une portée et un statut bien particuliers: il fait notamment partie des obligations pour tout croyant en ayant les moyens tandis que les ziyârat, bien qu'étant fortement recommandées, ne revêtent pas un caractère obligatoire. Afin d'éviter toute confusion, mais conserverons donc l'usage du mot ziyârat tout au long de l'article.[1] En arabe et en persan, ce terme fait référence à toute visite à une personne vivante, mais aussi aux tombes de personnes décédées (*ziyârat-e ahl-e qobour*). Dans le chiisme, ce terme désigne plus spécifiquement le fait de se rendre au sein de sanctuaires où sont enterrés les Imâms[2] et descendants d'Imâms (*imâmzâdeh*) ou sur la tombe de toute personne, homme ou femme, dont les qualités spirituelles sont reconnues. Au cours de cet article, nous aborderons essentiellement les ziyârat aux sanctuaires des Imâms, qui sont les plus importantes.

Enfin, le terme de ziyârat désigne également les "prières de visitation" récitées à l'occasion de ces visites par les pèlerins. Etudier la philosophie de la visite pieuse consiste donc aussi à découvrir tout un aspect de la littérature sacrée chiite et permet de mieux comprendre cette religion, car "*c'est essentiellement dans ses prières et dans ses liturgies qu'une religion livre son secret, beaucoup mieux que dans n'importe quel exposé dogmatique*".[3]

La *ziyârat* au sens général, une tradition vivante dès l'époque du prophète Mohammad

Pour comprendre le sens profond de la ziyârat, il faut d'abord souligner que selon les croyances islamiques, la mort n'est pas considérée comme une absence de vie, mais un "transfert" dans un autre monde: les ziyârat sont donc une visite à une personne *vivante*. Le prophète Mohammad a évoqué cette réalité en disant que "*celui qui rend visite à ma tombe après ma mort est comme s'il m'avait rendu visite durant ma vie*"[4] ou encore, de façon plus générale: "*rendez visite à vos morts, car ils se réjouissent de votre visite*".[5]

> Aborder la philosophie de la ziyârat consiste à entrer dans un islam vécu dans la conscience intime de chaque croyant, et à mieux saisir ainsi les motivations profondes de milliers de pèlerins se rendant chaque jour dans les sanctuaires des Imâms et de leurs descendants présents en Iran, en Irak et en Arabie Saoudite.

Le Prophète lui-même se rendait régulièrement au cimetière de Baqi' et à son époque, se rendre sur les tombes des martyrs des premières batailles de l'islam était une chose courante. En outre, de nombreux hadiths évoquent les bienfaits issus des visites aux défunts[6], mais soulignent plus particulièrement l'importance de la visite des tombes du Prophète et des Imâms. Dans un hadith où son petit-fils Hassan[7] demande au prophète Mohammad quelle est la

rétribution de celui qui lui rend visite, ce dernier lui répond: "*Ô fils! Celui qui me rend visite durant ma vie ou après ma mort ou qui a rendu visite à ton père, ton frère ou bien qui t'a rendu visite à toi, je lui rendrai visite de droit et je le délivrerai de ses péchés le Jour du Jugement.*"[8]

Pour comprendre l'importance de la ziyârat dans le chiisme, il faut également évoquer le rôle central de l'Imâm dans la vie des croyants. Cette importance repose sur la distinction de deux types de guidance: une guidance par la pensée (*hedâyat-e fekri*) au travers d'une révélation et d'un livre saint, et une guidance existentielle (*hedâyat-e vujoudi*), fondée sur un lien concret avec un homme parfait.

L'Imâm Rezâ évoque un autre bénéfice de la visite à son sanctuaire en ces termes: "*Le Jour du Jugement, j'intercèderai pour toute personne parmi mes partisans qui m'a rendu visite en connaissant ma valeur*."[9] Au-delà de ces promesses de rétribution, la ziyârat s'appuie sur une philosophie profonde reposant elle-même sur une conception de l'homme dont le but ultime est de préparer son âme à la rencontre avec son Créateur: "*Certes nous sommes à Dieu, et c'est à Lui que nous retournerons*" (2:156).[10] En outre, loin d'être en contradiction avec le Coran, la ziyârat est fondée sur un verset d'une grande importance, qui exprime clairement la possibilité et même l'incitation de rendre visite au Prophète – et, selon le chiisme, aux Imâms infaillibles - pour qu'il demande pardon et intercède auprès de Dieu pour les croyants: "*Si, lorsqu'ils ont fait du tort à leur propre personne ils venaient à toi [Mohammad] en implorant le pardon de Dieu et si le Messager demandait le pardon pour eux, ils trouveraient, certes, Dieu, Très Accueillant au repentir, Miséricordieux*" (4:64).

Les fondements de la ziyârat dans le chiisme: l'importance de la notion de modèle dans la construction de l'homme

Contrairement à certaines choses de ce monde qui sont parfaites dans l'état premier où elles sont et doivent être préservées telles qu'elles (c'est le cas notamment de la mer, des arbres…), d'autres réalités acquièrent au contraire toute leur valeur après avoir été transformées, comme c'est le cas de l'or. L'homme peut à ce titre être comparé à une matière première qui se doit d'être construite au travers de son éducation et de l'enseignement qu'il reçoit pour acquérir toute sa valeur. Cependant, selon la pensée islamique, à la différence de l'or, l'essence de l'homme n'est pas fixée dès le départ: il peut ainsi, de par sa libre volonté, choisir de devenir une créature plus élevée que les anges, ou plus basse que les animaux: "*Et par l'âme et Celui qui l'a harmonieusement façonnée; et lui a alors inspiré son immoralité, de même que sa piété. A réussi, certes celui qui la purifie.*
Et est perdu, certes, celui qui la corrompt." (91:7-10). Cela explique pourquoi certains versets évoquent le fait que des anges se prosternent devant l'homme[11], tandis que d'autres font référence à des êtres humains qui "*ont des cœurs, mais ne comprennent pas. Ils ont des yeux, mais ne voient pas. Ils ont des oreilles, mais n'entendent pas. Ceux-là sont comme les bestiaux, même plus égarés encore*" (7:179).

C'est parce que l'homme est libre qu'il

a besoin de modèles desquels s'inspirer pour se construire et donner sens à sa vie. Plusieurs versets du Coran font référence à cette réalité et citent des exemples à suivre, hommes ou femmes: "*Certes, vous avez eu un bel exemple [à suivre] en Abraham et en ceux qui étaient avec lui*" (60:4); "*En effet, vous avez dans le Messager de Dieu un excellent modèle [à suivre]*" (33:21); "*Dieu a cité en exemple pour ceux qui croient, la femme de Pharaon*" (66:11). La philosophie de la ziyârat trouve ainsi sa source dans une conception de l'homme selon laquelle outre la nécessité de connaissance spéculative et des règles, il a également besoin, dans sa vie spirituelle, d'exemples vivants et de guides qui l'orientent vers la Vérité à laquelle il aspire.

L'Imâm comme modèle et lien spirituel concret

Pour comprendre l'importance de la ziyârat dans le chiisme, il faut également évoquer le rôle central de l'Imâm dans la vie des croyants. Cette importance repose notamment sur la distinction de deux types de guidance: une guidance par la pensée (*hedâyat-e fekri*) au travers d'une révélation et d'un livre saint, et une guidance existentielle (*hedâyat-e vujoudi*), fondée sur un lien concret avec un homme parfait.[12] Le chiisme repose sur la pensée que la foi du croyant ne peut être seulement nourrie par un livre, mais qu'il lui faut également disposer d'une source vivante à laquelle il puisse s'abreuver et puiser des forces en permanence. En d'autres termes, pour renforcer et sanctifier non seulement la pensée, une *personne* est nécessaire, et non pas seulement un écrit ou des concepts, car sans une relation d'amour avec une âme parfaite qui guide et vivifie leur cœur, la foi de la majorité des hommes aura tendance à dépérir même s'ils ont les meilleures croyances du monde.

Dans ce sens, le Coran fait référence non seulement à l'existence de prophètes destinés à guider l'homme tout au long de l'histoire de l'humanité, mais évoque également, au travers du terme d' "Imâm", des personnes ayant acquis un haut degré de perfectionnement existentiel: "*[Et rappelle-toi,] quand ton Seigneur eut éprouvé Abraham par certains commandements, et qu'il les eut accomplis, le Seigneur lui dit: "Je vais faire de toi un Imâm pour les gens"*. -



Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad

Photo: Massoud Nozari



L'humilité et la présence du cœur sont des conditions essentielles de chaque ziyârat. Pèlerins se recueillant à l'entrée du sanctuaire de Hazrat-e 'Adol 'Azim à Rey (sud de Téhéran)

Photo: Hossein Fâtemi

"Et parmi ma descendance"? demanda-t-il. - "Mon engagement, dit Dieu, ne s'applique pas aux injustes"." (2.124).

Pour comprendre le sens profond de la ziyârat, il faut d'abord souligner que selon les croyances islamiques, la mort n'est pas considérée comme une absence de vie, mais un "transfert" dans un autre monde: les ziyârat sont donc une visite à une personne *vivante*.

Un verset du Coran fait également référence à la nécessité d'établir un lien d'affection avec la famille du Prophète: "*Dis: "Je ne vous en demande point de rétribution, si ce n'est l'affection pour [ma] proche parenté."*" (42:23).[13] Outre le fait d'avoir un modèle, ce verset évoque l'importance fondamentale de l'amour dans la religion car seul l'attachement profond à un être parfait permet la transfiguration de la personne en bénéficiant de ses effusions et en l'orientant de tout son être vers le but véridique de son existence. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la phrase de l'Imâm Sâdeq: "*Qu'est-ce que la religion sinon l'amour?*"[14]

Dans le chiisme, les Quatorze Immaculés c'est-à-dire le prophète Mohammad, sa fille Fatima, et les Douze Imâms sont considérés comme étant les manifestations (*mazhar*) les plus parfaites des Noms de Dieu permettant à l'homme, qui est incapable de saisir directement son Créateur, de connaître la perfection à travers des personnes qui Le manifestent sous une forme humaine. Un verset fait dans ce sens référence à la volonté divine de purifier la famille du Prophète, de les rendre parfaits: "*Dieu ne veut que vous débarrasser de toute souillure, ô Gens de la Maison [du Prophète], et vous purifier pleinement.*" (33:33).

Ainsi, si le décès du prophète Mohammad marque la fin de la guidance extérieure sous la forme d'une révélation prophétique, cette dernière continue sous une forme ésotérique et intérieure à travers la présence des Imâms purifiés

de tout péché[15]. De par leurs pensées et leurs actes (qui sont répertoriés dans des milliers de hadiths), ces derniers permettent la sauvegarde des croyances et de la Loi révélée; en outre, et c'est un aspect essentiel, l'amour qu'ils suscitent dans le cœur des croyants permet également à la Révélation de rester vivante et présente dans la société. Dans ce sens, le monde n'est jamais vide d'un Argument (*hojjat*) de Dieu qui permet à cette guidance de se perpétuer au travers de cette *présence* et de cet *amour* orientant l'âme vers l'Aimé réel.[16] Outre leur rôle de modèles, les Imâms sont donc également des *présences vivantes*[17], même après leur mort, qui guident et éclairent les âmes des pèlerins qui s'adressent à eux.[18]

Les différents bénéfices de la ziyârat aux Imâms et à leurs descendants selon le chiisme

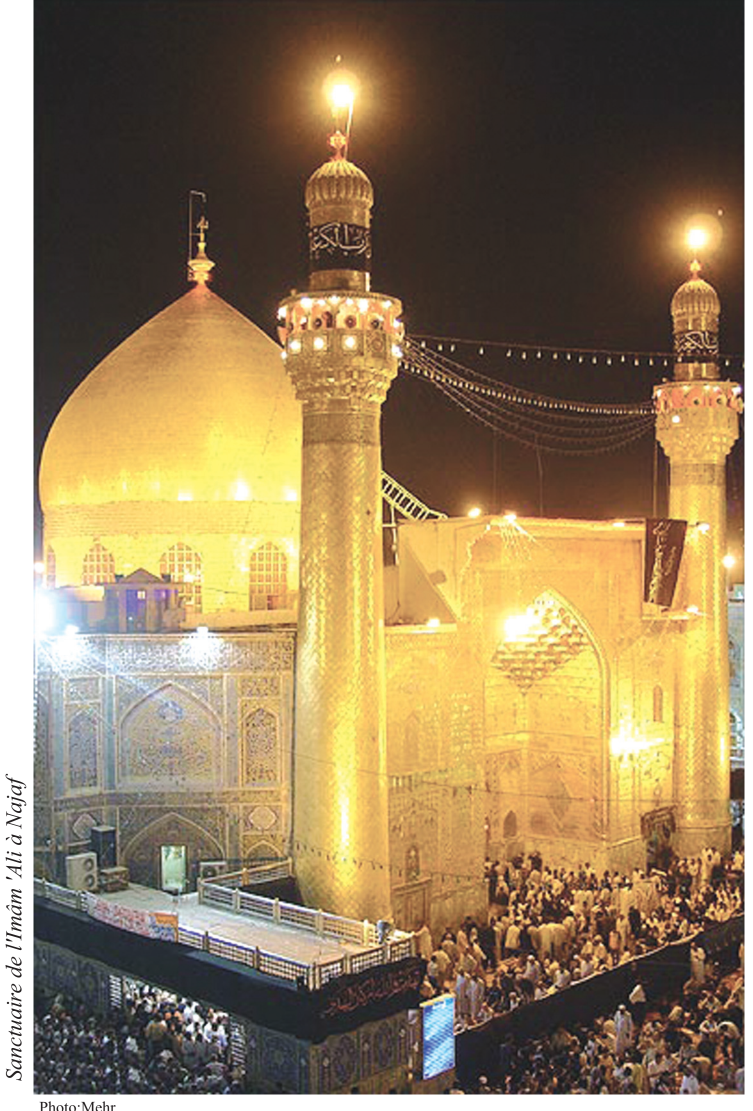
Selon le chiisme, l'obtention des perfections spirituelles n'est en aucun cas limitée aux Imâms (une telle limitation irait à l'encontre de la générosité divine absolue qui ne peut être réservée à une "classe" d'êtres particuliers); au contraire, tout homme est appelé, à la suite des Imâms, à devenir un "lieu-tenant" de Dieu sur terre, c'est-à-dire à être à son tour le lieu de manifestation des perfections divines. Nous touchons ici à une particularité centrale de la ziyârat dans le chiisme: tout pèlerin n'est pas seulement invité à recourir à l'intercession des Imâms pour le pardon de péchés, l'exaucement de prières… mais également à devenir aussi parfait que la personne à qui il s'adresse. Dans ce sens, la ziyârat lui rappelle à la fois sa faiblesse, le chemin qu'il reste à parcourir, mais aussi qui elle est, la perfection à laquelle elle est appelée.

La ziyârat repose donc sur la notion centrale de rappel (*zhikr*), présente dans de nombreux versets du Coran, et selon laquelle durant cette vie, l'homme ne doit jamais perdre de vue pourquoi il est venu sur cette terre, et qu'il la quittera un jour pour retourner vers son Dieu qui jugera ses actes. Dans ce sens, la distraction et l'oubli (*ghaflat*) sont considérés comme la source de tous les vices, qui détourne l'homme de sa propre vérité: "*Et ne soyez pas comme ceux qui ont oublié Dieu; [Dieu] leur a fait alors oublier leur propre personne*." (59:19). La ziyârat participe à ce rappel au quotidien, rappel que chaque homme est destiné à mourir, et rappel, au travers de la visite à un homme parfait, de ce à quoi il doit aspirer et s'efforcer d'atteindre. Elle l'arrache aux attachements chimériques de ce monde pour réorienter son cœur vers l'Objet véritable de tout amour.

Nous touchons ici à une particularité centrale de la ziyârat dans le chiisme: tout pèlerin n'est pas seulement invité à recourir à l'intercession des Imâms pour le pardon de péchés, l'exaucement de prières… mais également à devenir aussi parfait que la personne à qui il s'adresse.

En outre, la ziyârat permet la manifestation concrète d'un amour et d'une fidélité à des personnes parfaites et, au travers d'elles, à Dieu qu'elles manifestent. Or, tout amour se caractérise par un désir d'effacement dans l'être aimé: en renforçant cet amour, la ziyârat participe ainsi à l'affaiblissement de l'égoïsme et du "moi" qui sont les principaux obstacles à la Vérité, et permet de bénéficier des effusions d'un être parfait.[19] Cet amour et cet attachement

peuvent notamment se manifester par le fait de pleurer en se remémorant les persécutions endurées par les Imâms de leur vivant pour défendre le message profond de l'islam. Ces pleurs permettent de se rapprocher d'eux et de manifester concrètement son attachement à leur cause: "*dans de telles situations, l'homme ressent la proximité de la personne bien-aimée sur laquelle il pleure et s'associe à elle, à ses idées et à ses actes. Les pleurs expriment de l'amour, impliquant une sortie du cadre du "moi"*."[20] Pleurer participe donc la création d'un lien avec un homme parfait et à l'élévation de l'âme. La ziyârat donne donc une dimension présentielle et concrète à la foi; elle s'identifie aux concepts d'attraction spirituelle (*jazbeh*) et d'amour (*'eshq*); elle permet de se rapprocher d'un Ami de Dieu et donc de Dieu, et de bénéficier de Son effusion. La prière de visitation de l'Imâm Hossein exprime clairement l'importance de l'amour aux Imâms pour se rapprocher de Dieu: "*Ô Abû 'Abdallah, je me rapproche de Dieu, de Son Messager, du Prince des croyants, de Fatimah, d'al-Hassan et de toi, par mon amour/allégeance à toi, par mon désaveu de ceux qui t'ont combattu et t'ont déclaré la guerre et par mon désaveu de ceux qui ont bâti les fondements de l'injustice et de l'oppression à votre encontre*."[21] C'est pour cette raison que de nombreux hadiths recommandent de pleurer pour l'Imâm Hossein en tant que "Maître des martyrs" et archétype de l'homme parfait ayant tout sacrifié dans la voie de Dieu.



Sanctuaire de l'Imâm 'Ali à Najaf

Photo:Mehr

De nombreuses paroles rapportées du prophète Mohammad et des Imâms évoquent aussi que si elle est faite avec sincérité et de par la transformation intérieure qu'elle entraîne, la ziyârat permet l'exaucement des prières, le pardon des péchés, l'intercession des Imâms… Il est intéressant de voir que les Imâms avaient parfaitement conscience de l'importance de la visite aux sanctuaires comme lieu de pardon et de miséricorde. Ainsi, l'Imâm Hossein a dit à propos de Karbalâ, lieu où il fut enterré après son martyre: "*Si je reste chez moi, par quoi seront éprouvés ces gens vils et abjects? Et qui dormira dans ma tombe? Cela alors que le jour où Dieu Très-Haut a étendu la terre, Il a choisi ce lieu pour moi et en a fait un refuge pour nos partisans (*shi'atina*) et ceux qui nous aiment, afin que leurs actes et leurs*



Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad

prières soient exaucés et que leurs invocations soient exaucées, et que nos chiites s'établissent dans ce lieu et soient en sécurité dans ce monde et dans l'Au-delà".[22]

Les différents sanctuaires du chiisme et l'importance de la ziyârat à l'Imâm Hossein

Outre le tombeau du prophète Mohammad, les principaux lieux de ziyârat sont le cimetière de Baqi' à Médine où sont enterrés les Imâms Hassan, Sajjâd, Bâqer et Sâdeq[23], les villes irakiennes de Najaf et Karbalâ abritant respectivement les sanctuaires de l'Imâm Ali et de l'Imâm Hossein, ainsi que Kâzemayn, lieu de sépulture des Imâms Javâd et Kâzem, et Samarra où reposent les Imâm Hâdi et 'Askari. Enfin, la ville de Mashhad abrite le sanctuaire de l'Imâm Rezâ, lieu de pèlerinage le plus important d'Iran et du monde musulmans en terme de nombre de pèlerins.[24] L'Iran contient également de nombreux sanctuaires d'enfants et descendants d'Imâms, dont les plus connus sont celui de Hazrat-e Ma'soumeh, sœur de l'Imâm Rezâ, à Qom, celui de Hazrat-e 'Abdol 'Azim à Rey ou encore celui de Shâh Tcherâgh à Shirâz.

Parmi ces différents lieux, la visite du sanctuaire de l'Imâm Hossein revêt une importance toute particulière[25], tout d'abord parce que l'Imâm Hossein représente le plus haut niveau de soumission à Dieu et est donc en soi un modèle pour tout croyant, mais aussi car Karbalâ fut le lieu de manifestation des plus hautes valeurs humaines d'amour, de sacrifice et de courage pour défendre

> La ziyârat participe à ce rappel au quotidien, rappel que chaque homme est destiné à mourir, et rappel, au travers de la visite à un homme parfait, de ce à quoi il doit aspirer et s'efforcer d'atteindre. Elle l'arrache aux attachements chimériques de ce monde pour réorienter son cœur vers l'Objet véritable de tout amour.

le sens profond de l'islam dévoyé par les califes de l'époque. Effectuer une ziyârat à l'Imâm Hossein permet donc de manifester son amour à une personne, mais surtout et à travers elle son attachement concret à la défense de ces hautes valeurs divines. La remémoration du martyre et des conditions atroces dans lesquelles furent tués l'Imâm Hossein et sa famille permet aussi de revivifier des aspects sociaux de la foi comme la lutte contre l'oppression et la quête de la justice dans ce monde même.[26] De par sa dimension spirituelle et sociale, de très nombreuses paroles rapportées des Imâms insistent donc sur l'importance de la ziyârat à l'Imâm Hossein comme véritable source de vie transfigurant les cœurs et permettant de garder vivantes dans les sociétés actuelles les valeurs défendues par les Imâms.

Par conséquent, tout au long de l'histoire du chiisme, malgré les multiples persécutions des différents califes notamment omeyyades et abbassides qui punissaient parfois les pèlerins de mort ou d'amputation[27], son sanctuaire n'a pas désempli. Ces visites avaient à la fois une dimension spirituelle mais aussi politique d'opposition aux califes ayant usurpé un califat devant revenir aux Imâms et ayant vidé l'islam de son contenu spirituel. A ce titre, le sanctuaire de l'Imâm Hossein fut détruit à plusieurs reprises, notamment sous les califes abbassides Hâroun al-Rashid et Motawakil. Actuellement, les sanctuaires irakiens demeurent régulièrement la cible d'attentats anti-chiites. La visite de ces lieux dans des conditions très difficiles et parfois au prix de sacrifices participe à cette démonstration concrète de l'amour porté aux Imâms et joue un rôle de révélateur: celui qui aime vraiment n'est-il pas prêt à tout endurer pour voir l'Aimé?

Les rites et le calendrier des ziyârat

Avant de pénétrer au sein du sanctuaire, le pèlerin doit se préparer spirituellement à entrer dans un espace sacré au travers de tout un ensemble de rites extérieurs (*zâheri*) en lien étroit avec des rites intérieurs (*bâteni*) suivis par les Imâms



L'une des entrées du sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom

Photo:Mansoureh Motamedi

eux-mêmes de leur vivant, et qui font partie à part entière de la philosophie de la ziyârat.

Toute ziyârat est précédée d'une douche rituelle (*ghosl*) afin de se purifier extérieurement mais aussi intérieurement, en formulant l'intention de se rendre au sanctuaire pour se rapprocher de Dieu et en récitant cette prière: "*Mon Dieu, purifie-moi et purifie pour moi mon cœur, élargis pour moi ma poitrine, fais passer sur mes lèvres Ta louange et Ton éloge car il n'y a de force qu'en Toi*."[28] Il est également recommandé de mettre des vêtements propres, du parfum… la pureté extérieure participant et contribuant à la pureté du cœur. Lorsque le pèlerin se rend vers le sanctuaire, il se doit de marcher de manière lente et digne, en rendant grâce à Dieu de lui permettre de rendre visite à l'un de Ses proches-amis. Dans ce sens, les Imâms recommandaient de se rendre à pied à La Mecque pour favoriser un état de recueillement et d'humilité. Cette recommandation peut également être appliquée à la visite des sanctuaires des Imâms, les difficultés de la route faisant partie à part entière du pèlerinage et participant à la transformation intérieure opérée par la ziyârat.

Lors de son arrivée au seuil du sanctuaire, le pèlerin doit demander la permission d'entrer (*izhn-e dokhoul*) en lisant une courte prière[29]: *"[…] Je te demande l'autorisation à Toi en premier, mon Seigneur, puis je demande l'autorisation à Ton Messager (que Dieu prie sur lui et sur sa famille) en second lieu, et je demande l'autorisation à Ton Lieu-tenant, l'Imâm à qui je dois obéissance […] et aux Anges qui sont chargés de cet endroit béni en troisième lieu. Est-ce que j'entre, ô Messager de Dieu? Est-ce que j'entre, ô Argument de Dieu? Est-ce que j'entre, ô Anges proches de Dieu qui sont en ce sanctuaire?*"[30] Si, lorsqu'il lit la courte prière de demande de permission d'entrer, le pèlerin ressent une profonde humilité dans son cœur, alors il pénètre au sein du sanctuaire. Dans le cas contraire, il est préférable qu'il revienne à un autre moment. Cet aspect permet également de souligner que la modestie et la présence du cœur sont des conditions essentielles de chaque ziyârat.

> Parmi ces différents lieux, la visite du sanctuaire de l'Imâm Hossein revêt une importance toute particulière, tout d'abord parce que l'Imâm Hossein représente le plus haut niveau de soumission à Dieu et est donc en soi un modèle pour tout croyant, mais aussi car Karbalâ fut le lieu de manifestation des plus hautes valeurs humaines d'amour, de sacrifice et de courage pour défendre le sens profond de l'islam dévoyé par les califes de l'époque.

Dans l'enceinte proche du tombeau, le pèlerin se doit de retirer ses chaussures afin de marquer l'entrée dans un espace sacré. Cette réalité s'inspire notamment du verset du Coran évoquant l'adresse de Dieu à Moïse à proximité du mont Sinaï: "*Je suis ton Seigneur. Enlève tes sandales: car tu es dans la vallée sacrée Tuwa.*" (20:12).

Comme nous l'avons évoqué, en islam, loin d'être un anéantissement, la mort est au contraire un transfert d'un monde à un autre. C'est pour cela que l'entrée dans un sanctuaire s'accompagne de salutations (*salâm*) adressées à l'Imâm et parfois accompagnées d'une inclination respectueuse, comme on le ferait pour manifester son respect face à toute

personne vivante.

Lorsque le pèlerin arrive à proximité de la tombe, il est recommandé de s'incliner et de l'embrasser par respect et amour, et non pas à titre d'adoration, cette dernière étant réservée exclusivement à Dieu. Il récite ensuite une prière de visitation adressée à l'Imâm comme personne *présente* à ses côtés tout au long de la ziyarat. Le pèlerin peut ensuite faire une prière qu'il offre à l'Imâm visité, et exprimer ses souhaits en récitant différentes invocations: "*Mon Dieu, je me rapproche de Toi par mon amour pour eux [le Prophète, Fatima et les douze Imâms] […], accorde-moi, par eux, le bien de ce monde et de l'Au-delà, et éloigne de moi, par eux, le mal de ce monde et de l'Au-delà*"[31].

Tout au long de la ziyârat, il est également recommandé de conserver un état d'humilité qui doit se manifester jusqu'à dans la manière de marcher, de s'asseoir, de parler… le pèlerin se trouvant en présence d'un homme parfait et devant donc se comporter en adéquation avec le rang de son hôte. A ce titre, il doit également s'abstenir de prononcer toute parole futile, ou encore de parler à voix haute, même pour réciter une prière, afin de ne pas gêner le recueillement des autres. Il est également recommandé de glorifier et de sanctifier Dieu durant toute la ziyârat afin d'éviter tout excès (*gholoww*) et ne jamais considérer l'Imâm comme un être indépendant de Dieu exerçant une volonté propre, mais au contraire comme une manifestation ne possédant rien en lui-même mais au contraire tout par Dieu et en Dieu. Enfin, avant de partir, le pèlerin se doit de dire en revoir à l'Imâm, dans un état de tristesse et en priant que Dieu lui donne de nouveau la grâce de pouvoir se rendre de nouveau dans un tel lieu: "*Mon Dieu, ne fais pas en sorte que cette visite auprès du fils de Ton Prophète et de Ton argument envers Tes créatures soit la dernière, rassemble-moi avec lui dans Ton Paradis…*"[32]

Chaque croyant peut effectuer une ziyârat à tout moment de l'année, cependant, cette philosophie de la



Pèlerins au sein du sanctuaire de Hazrat-e 'Adol 'Azim à Rey

Photo: Hossein Fâtemi

rencontre est rythmée par un calendrier liturgique très riche, où certaines dates marquant notamment la naissance ou le martyre des Imâms sont des moments plus propices pour effectuer de telles visites. C'est notamment le cas du premier jour du mois de Rajab, le quinzième jour du mois de Sha'bân (qui marque la naissance du douzième Imâm, "al-Mahdi", la veille de l'Aïd-e Fetr marquant la fin du mois du Ramadan, le jour de 'Arafa ou encore le jour de 'Ashourâ. De nombreuses traditions évoquent en détails l'ensemble des grâces et récompenses en terme de proximité spirituelle, de pardon de péchés… dont peuvent bénéficier les pèlerins effectuant une ziyârat à ces moments précis.

Le contenu des ziyârat ou "prières de visitation"

Comme nous l'avons évoqué, chaque visite à un sanctuaire s'accompagne de la récitation d'une prière de visitation (*ziyârat*) adressée à un Imâm ou à un descendant d'Imâm. Une partie conséquente des textes de ces prières sont issus des Imâms eux-mêmes, les plus importantes d'entre elles étant les ziyârats à l'Imâm Hossein ainsi que les ziyârats al-Jâmi'at et Amin Allah. Le fait que selon le chiisme duodécimain, le Douzième Imâm ou l'Imâm du Temps soit occulté mais bien vivant en ce monde a été à la source du développement de nombreuses prières à son adresse permettant de garder une relation vivante avec lui et de prier pour son apparition (*zohour*) qui marquera la fin de l'oppression et le début du règne de la justice.

La majorité des textes de ces ziyârat nous renseignent sur les différents attributs et caractéristiques des Imâms, ainsi que leur rôle dans la vie de tout croyant. Le texte le plus clair à cet égard est celui de la ziyârat al-Jâmi'at[33]: "*[Dieu] vous a agréés pour [être] des Lieu-tenants sur Sa terre, des Arguments à l'encontre de Sa création, des Partisans de Sa religion, des Protecteurs de Son secret, des Gardiens de Son savoir, Des Entrepôts de Sa sagesse, des Traducteurs de Sa révélation, des Piliers de Son unicité, des Témoins de Sa création, des Marques pour Ses serviteurs, un Flambeau dans Ses pays et des Indices sur Sa voie droite*".[34]

Si, lorsqu'il lit la courte prière de demande de permission d'entrer, le pèlerin ressent une profonde humilité dans son cœur, alors il pénètre au sein du sanctuaire. Dans le cas contraire, il est préférable qu'il revienne à un autre moment. Cet aspect permet également de souligner que la modestie et la présence du cœur sont des conditions essentielles de chaque ziyârat.

Les ziyârat rappellent aussi les principes fondamentaux de l'islam au travers de la description du comportement des Imâms: "*J'atteste que tu as accompli la prière, tu as donné la* zakât*, que tu as ordonné le bien et interdit le blâmable, que tu as appelé vers la Voie de ton Seigneur avec sagesse et bonne exhortation*".[35] Les prières de visitation ne sont donc pas seulement une adresse à un Imâm mais visent également à rappeler au croyant qui il est et ce à quoi il est destiné.

En outre, ces prières contiennent des souhaits que tout croyant peut adresser à Dieu, sur la base du principe qu'il est parfois difficile au croyant non seulement de savoir *comment* s'adresser à Dieu, mais aussi *quoi* lui demander. Elles permettent

également de remercier Dieu d'avoir donné aux hommes la grâce d'une guidance perpétuelle aux travers la présence des Imâms. De par leur profondeur mais aussi la simplicité de leur style, ces prières peuvent être lues par toute personne, du simple croyant au plus grand savant ou gnostique; chacun saura y déceler des significations lui permettant d'établir ce "lien".

Ces prières de visitation sont généralement lues dans les sanctuaires mêmes, mais peuvent aussi être récitées par tout croyant n'ayant pu s'y rendre physiquement chez lui. La ziyârat n'exige donc pas nécessairement un déplacement physique dans un sanctuaire et peut être accomplie en tout lieu, dans l'intimité du cœur.

Ces prières de visitation sont généralement lues dans les sanctuaires mêmes, mais peuvent aussi être récitées par tout croyant n'ayant pu s'y rendre physiquement chez lui. La ziyârat n'exige donc pas nécessairement un déplacement physique dans un sanctuaire et peut être accomplie en tout lieu, dans l'intimité du cœur. Toute personne se rendant aux sanctuaires est également invitée à réciter ces prières quotidiennement dans son propre espace privé.

La question de l'intercession et de sa compatibilité avec l'unicité divine

Certains courants de l'islam, notamment wahhabites, rejettent la philosophie de la ziyârat et de l'intercession sous prétexte que confier ses requêtes et invoquer un autre que Dieu serait de l'associationnisme dans l'adoration (*tawhid-e 'ebâdi*) – car le Coran insiste sur le fait qu'il ne faut s'adresser qu'à Dieu -, mais remettrait aussi en cause l'unicité même de l'essence de Dieu (*tawhid-e zhâti*) en conduisant à croire que les Imâms puissent s'opposer à la volonté de Dieu ou du moins influer sur lui en intercédant en faveur d'un croyant.[36] En outre, selon eux, l'intercession encouragerait les âmes enclines au péché à en commettre étant donné qu'elles s'imaginent pouvoir être ensuite pardonnées en recourant aux Imâms, introduisant une injustice patente dans le jugement des actes des différentes personnes.

Les critiques de l'intercession s'imaginent donc que si un croyant pense que Dieu ne lui pardonnera pas ses péchés, il lui suffit de pleurer et d'invoquer l'Imâm Hossein pour attirer sa sympathie et que ce dernier puisse ensuite exercer son influence auprès de Dieu pour obtenir le pardon, comme si la satisfaction de l'Imâm différait de celle de Dieu! Une telle conception de l'intercession implique non seulement de l'associationnisme dans la seigneurerie (*roboubiyyat*) divine, mais aussi une représentation totalement erronée de l'Imâm dont le haut rang provient justement du fait d'avoir atteint la station de la servitude absolue (*'oubodiyyat*) et de l'annihilation (*fanâ*) en Dieu. Le rôle de l'Imâm est donc de garantir l'application de la loi divine, et non pas de créer un système parallèle permettant d'y échapper! En témoigne le contenu des prières adressées aux Imâms: "*J'atteste que tu as accompli la prière, que tu as donné la zakât, que tu as ordonné le bien et interdit le blâmable, que tu as combattu dans la Voie de Dieu jusqu'à ce que la certitude t'ait atteint*..."[37], soulignant l'absolue fidélité des Imâms aux préceptes de la loi et à la volonté divines. Les Imâms étant la manifestation de Dieu dans ce monde,



Pèlerin en train de réciter une prière de visitation (ziyârat) au sein du sanctuaire de Hazrat-e 'Adol 'Azim à Rey

Photo: Hossein Fâtemi

leur satisfaction est inséparable de celle de leur Créateur dont ils dépendent de façon absolue.

Il ne faut donc en aucun cas s'imaginer l'intercession sur la base d'une logique humaine selon laquelle elle permettrait de court-circuiter un système en ayant recours à une personne pour "soudoyer" Dieu afin d'éviter tel ou tel châtiment, ce qui est évidemment absurde et nié dans le Coran: "*Et redoutez le jour où nulle âme ne suffira en quoi que ce soit à une autre; où l'on n'acceptera d'elle aucune intercession; et où on ne recevra d'elle aucune compensation. Et ils ne seront point secourus.*" (2:48).

Loin de remettre en cause la toute-puissance de Dieu et le système divin, l'intercession selon le chiisme contribue au contraire à sa préservation, et n'implique aucune exception ni discrimination. Tout d'abord, le Coran reconnaît l'existence d'intermédiaire et invite au contraire les croyants à avoir recours à des "moyens" permettant de se rapprocher de Dieu: "*Ô les croyants! Craignez Dieu, cherchez le moyen (*al-wasilah*) de vous rapprocher de Lui*" (5:35). Si l'on considère que c'est Dieu même qui a créé l'ensemble de ces "moyens" et invité les croyants à les utiliser, recourir à l'intercession des Imâms que Dieu a agréés n'est plus de l'associationnisme, mais au contraire la reconnaissance même de l'unicité divine car ces moyens ne sont pas considérés de façon indépendante, mais par Dieu, en Dieu et pour Dieu - la condition est que l'attention ultime du croyant soit portée vers Lui.

Ce type d'intercession est clairement exprimé dans le Coran à travers l'exemple du prophète Mohammad pouvant servir "d'intermédiaire" aux demandes de pardon auprès de Dieu: "*Si, lorsqu'ils ont fait du tort à leur propre personne ils venaient à toi [Mohammad] en implorant le pardon de Dieu et si le Messager demandait le pardon pour eux, ils trouveraient, certes, Dieu, Très Accueillant au repentir, Miséricordieux*" (4:64). L'ensemble de la création repose donc sur un système particulier créé par

Dieu et selon lequel la présence d'intermédiaire, par exemple les âmes des hommes parfaits, joue un rôle important pour transmettre une révélation divine, mais aussi le pardon de Dieu, des grâces, etc.

Loin de remettre en cause la toute-puissance de Dieu et le système divin, l'intercession selon le chiisme contribue au contraire à sa préservation, et n'implique aucune exception ni discrimination.

Les textes des prières de visitations lues lors des ziyârat restent ainsi dans le cadre d'un strict monothéisme: les Imâms n'y sont jamais considérés comme ayant le moindre pouvoir indépendant vis-à-vis de Dieu, mais comme des moyens de l'effusion divine (*fayz*) et des présences par lesquelles Dieu établit un lien avec Ses créatures, selon une relation horizontale et de dépendance absolue envers leur Créateur. Pour résumer, l'intercession ne contredit pas l'unicité et la toute puissance divine, car le pardon de l'intercesseur n'est pas autre chose que le pardon et la miséricorde de Dieu.

Dans *Kitâb al-Tawhid* de Sheikh Sadûq, des hadiths concernant le statut de l'Imâm sont évoqués, notamment son rôle en tant que "face de Dieu" sur terre, à partir du verset "*Toute chose est périssable hormis Sa Face*" (28:88). Bien entendu, Dieu n'ayant pas de corps, il est impossible de lui attribuer un visage. Henry Corbin a parfaitement exprimé cette question: ici, la face est à la fois considérée comme étant la chose par laquelle les hommes se tournent vers Dieu, c'est-à-dire leur religion, et les Imâms, ainsi que celle par laquelle Dieu se tourne vers les hommes: "*Cette Face divine tournée vers l'homme, c'est celle que la gnose shî'ite reconnaît comme l'Imâm. Sans cette Face, sans cette théophanie, l'homme n'aurait pas même de* qibla*, de pôle d'orientation pour sa pensée comme pour sa prière. D'où le rapport de l'Imâm avec la divinité est analogue au rapport du fer avec le feu,*



Tombeau de l'Imâm Hossein à Karbalâ

lorsque le fer est porté au rouge. Pas plus que le fer n'est du feu, l'Imâm n'est Dieu; mais sans le support du fer, le feu n'apparaîtrait pas; sans la Face qui est l'Imâm, Dieu ne se manifesterait pas."[38]

Conclusion

La philosophie de la *ziyârat* est donc celle d'un lien, d'une double présence nourrissant l'âme du croyant et l'aidant à devenir le *lieu-tenant* de Dieu sur terre: présence du pèlerin, par un élan du cœur et une volonté de ressembler à des hommes parfaits, et présence de l'Imâm, qui répond à cet amour en l'élevant et le guidant vers son Créateur. Les Imâms sont les modèles les plus achevés de cette réalité, avec la particularité que loin d'être indifférents à ceux qui cherchent à leur ressembler, ils les guident au contraire vers leur perfection. Si elle est réalisée sur la base d'une connaissance et d'un amour, la ziyârat a donc un rôle essentiel dans l'éducation et la progression spirituelle de tout croyant. Elle contribue également à faire du chiisme une religion vivante et à créer une véritable géographie mystique, lieux de miséricorde et d'ascension de l'âme. Il faut ici rappeler un aspect essentiel de l'islam: l'unicité (*tawhid*) n'est pas simplement une croyance, mais une chose que chaque croyant est appelé à réaliser en lui-même.[39] La ziyârat appelle à vivre cette transfiguration, à ne plus simplement *comprendre* l'unicité divine mais à la goûter; à passer de la représentation à la présence directe: "*Quand aurais-tu été absent pour que tu aies besoin d'un indice qui te montre? Quand aurais-Tu été éloigné pour que ce soient les traces qui mènent à Toi?*"[40] ■

Les textes des prières de visitations lues lors des ziyârat restent dans le cadre d'un strict monothéisme: les Imâms n'y sont jamais considérés comme ayant le moindre pouvoir indépendant vis-à-vis de Dieu, mais comme des moyens de l'effusion divine (*fayz*) et des présences par lesquelles Dieu établit un lien avec Ses créatures, selon une relation horizontale et de dépendance absolue envers leur Créateur.

Nous remercions Leila Sourani de nous avoir permis d'utiliser ses traductions des ziyârat dans cet article.

1. Cela permet également de distinguer la ziyârat du pèlerinage dans d'autres traditions religieuses, qui revêt des significations parfois très différentes.
2. Les chiites duodécimains dont il est question dans cet article croient en l'existence de douze Imâms dont le dernier, l'Imâm Mahdi ou l'Imâm du Temps, est toujours vivant mais vit en occultation. Cependant, sur les onze Imâms enterrés, seuls sept d'entre eux ont un sanctuaire. Ainsi, les Imâms Hassan, Sajjâd, Bâqer et Sâdeq sont enterrés à Médine au cimetière de Baqi', cependant, du fait du rejet du chiisme de la part des wahhabites, ils n'ont même pas de tombes définies.
3. Corbin, Henry, *En islam iranien*, Tome 4, Gallimard, 1972, p. 457.
4. *Mostradrak al-Wasâ'il*, Vol. 10, p. 380.
5. *Al-Kâfi*, Vol. 3, p. 230.
6. Nous pouvons notamment citer ce hadith de l'Imâm 'Ali à ce propos: "*Rendez visite à vos morts car ils se réjouissent de vos visites. Invoquez vos demandes auprès de la tombe de votre père ou de votre mère après avoir fait des invocations pour eux.*" *Al-Khissâl*, 618/10 ou encore ce hadith extrait du recueil *Bihâr al-Anwâr*: "*Alors qu'il passait à proximité de tombes, l'Imâm 'Ali a dit: Que le salut soit sur vous, ô gens du cimetière! Vous êtes nos prédécesseurs et nous sommes vos successeurs, et nous vous rejoindrons par la volonté de Dieu. Pour ce qui est de vos maisons, elles ont été habitées. Concernant vos épouses, elles ont été épousées. Quant à votre argent, il a été partagé. Ce sont nos nouvelles, quelles sont*

les vôtres? Et il dit: S'ils avaient le pouvoir de parler, ils diraient: "Nous avons trouvé que la piété était la meilleure des provisions"." *Bihâr al-Anwâr*, 102/296/6 - 78/71/35. Ce hadith évoque une dimension importante de la visite aux tombes comme rappel de la mort et incitation à œuvrer de la meilleure façon possible dans la vie de ce monde.
7. Hassan fils de 'Ali, qui deviendra le deuxième Imâm des chiites.
8. *'Ilal ash-Sharâ'i*, 460/5.
9. *'Uyûn Akhbâr ar-Ridhâ*, 2/258/16 - 2/255/2.
10. Cf. verset cité plus haut: *Ô homme! Toi qui t'efforces vers ton Seigneur sans relâche, tu Le rencontreras alors.*" (84:6).
11. Voir notamment les versets 2:34 et 7:11.
12. Pour une étude plus détaillée à ce sujet, voir Ghaffâri, Hossein, "Falsafeh-ye 'erfân-e shi'eh" (Philosophie de la gnose chiite), introduction de l'ouvrage *Ayyat-ol-Haqq* (Le signe de la Vérité), Editions Hekmat, 1383 (2004), pp. 7-127.
13. D'autres versets du Coran viennent compléter ce verset, notamment le verset 34 de la sourate Sabâ': "*Dis: "Ce que je vous demande comme rétribution, c'est pour vous-mêmes. Car ma rétribution n'incombe qu'à Dieu. Il est Témoin de toute chose"*" qui permet de lever l'ambigüité selon laquelle l'amour de ses proches pourrait avoir été demandé par le Prophète pour son propre intérêt, ce verset évoquant clairement que le bénéfice de cet amour revient au croyant. En outre, selon le verset 25 de la sourate Al-Forqân (Le discernement), l'amour pour les Gens de la Maison et la famille du Prophète est une voie qui mène à Dieu: "*Dis: Je ne vous en demande aucune rétribution pour cela, si ne n'est que celui qui veut prenne le chemin vers son Seigneur*".
14. "*Wa hal al-din illâ al-hobb?*", *Tafsir al-'Ayâshi*, 1/168/28.
15. C'est dans ce sens que les Imâms sont également appelés "Immaculés".
16. En effet, de par Sa sagesse, Dieu ne peut laisser le monde dépourvu d'un guide ne serait-ce qu'un instant, afin qu'au Jour du Jugement, aucun peuple ne puisse prétendre n'avoir pas été averti. De nombreux hadiths évoquent cette réalité, ainsi que le fait que sans Argument (*hojjat*) de Dieu, la terre disparaîtrait avec l'ensemble de ses habitants. Voir à ce sujet *Usoul al-Kâfi* de Kolayni, vol. 1, p. 179, propos 10.
17. Ce verset coranique fait ainsi référence au fait que les personnes tuées dans la voie de Dieu ne sont pas mortes, mais bien vivantes: "*Ne pense pas que ceux qui ont été tués dans le sentier de Dieu soient morts. Au contraire, ils sont vivants, auprès de leur Seigneur, bien pourvus*" (3:169).
18. Il y a ainsi des traditions (*revâyat*) qui disent que la ziyârat du Prophète ou de l' l'Imam Hossein est comme la ziyârat de Dieu dans Son Trône (*'arsh*). Selon la même logique, toute personne qui rend visite aux amis ou à la tombe des amis des Imâms est comme s'il leur avait rendu directement visite.
19. A propos de l'importance de l'amour pour les Gens de la Maison du Prophète, voir "La 8e nuit - L'Amour d'Ahl al-Beit (p)" in Sourani, Leila, *Le martyre de l'Imam Hossein (p), La tragédie de Karbalâ', 13 nuits de commémoration*, Editions BAA, 2007 (2e édition), pp. 165-175.
20. Sourani, Leila, *Le martyre de l'Imam Hossein (p), La tragédie de Karbalâ', 13 nuits de commémoration*, Editions BAA, 2007 (2e édition), p. 18. Pour plus de détails à ce sujet, voir le très intéressant chapitre consacré à la philosophie des pleurs, pp. 13-22.
21. Il s'agit de la ziyârat de l'Imâm Hossein le jour de 'Ashourâ, Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), traduction de Leila Sourani, Editions BAA, 2008, pp. 1436-1437. Nous trouvons ici deux aspects importants du rapport à l'Imâm: non seulement l'amour envers lui et ses disciples (*tavalli*), mais aussi, comme conséquence logique, le désaveu de leurs ennemis (*tabarri*), qui est une condition essentielle et un signe ultime prouvant la sincérité et la complétude de l'amour.
22. Seyyed ibn Tâvous, *Lohouf*, traduction persane de 'Alirezâ Rejâli Tehrâni, Editions Nobough, pp. 94-95.
23. Fatima, la fille du Prophète et épouse de 'Ali y est également enterrée, mais le lieu de sa sépulture est resté secret. Il faut également souligner que du fait du rejet des wahhabites, courant majoritaire en Arabie Saoudite, des ziyârat aux Imâms qu'ils considèrent comme étant de l'associationnisme, aucun sanctuaire ni même tombe définie n'existe actuellement au sein de ce cimetière, qui se compose avant tout de terre battue et de quelques pierres, et que les chiites ne peuvent visiter que difficilement et sous la pression des autorités.
24. La ville de Mashhad reçoit environ 20 millions de pèlerins par an.
25. Si tous les Imâms du chiisme (sauf l'Imâm du Temps qui est vivant mais vit en occultation) sont morts en martyrs, le martyre de l'Imâm Hossein se distingue des autres de par sa dimension à la fois épique et profondément spirituelle, révélant à la foi la grandeur et la sincérité de l'Imâm et de sa famille, et la corruption ultime du calife de l'époque n'ayant pas hésité à tuer le petit-fils du prophète Mohammad (ainsi que de nombreux autres membres de sa famille).

26. Cette dimension sociale est également présente dans les prières de visitation à l'Imâm Hossein, qui évoquent les crimes commis contre les descendants du prophète Mohammad et maudissent les assassins ainsi que tous ceux qui ont approuvé de tels actes, dans le passé, le présent et le futur. Elles invitent donc à résister à l'oppression de toute époque et à s'efforcer d'établir une société basée sur la justice à toute époque.
27. Sous le calife abbaside Motawakkil, l'une des conditions de la visite du sanctuaire de l'Imâm Hossein à Karbalâ était d'accepter d'être amputé d'un bras avant de pouvoir y pénétrer.
28. Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), traduction de Leila Sourani, Editions BAA, 2008, p. 1536.
29. Cette demande de permission se fonde sur ce verset du Coran: "*Ô vous qui croyez! N'entrez pas dans les demeures du Prophète, à moins qu'invitation ne vous soit faite à un repas, sans être là à attendre sa cuisson. Mais lorsqu'on vous appelle, alors, entrez.*" (33:53).
30. Extrait de la première autorisation d'entrer; Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), traduction de Leila Sourani, Editions BAA, 2008, pp. 1019-1020.
31. Extrait de la ziyârat la plus connue à l'Imâm Rezâ, *Ibid*, p. 1543.
32. Extrait de l'invocation d'adieu à l'Imâm Rezâ, *Ibid*, p. 1559.
33. Cette ziyârat a été dite par l'Imâm Hâdi et peut être récitée lors de la visite du sanctuaire de tout Imâm.
34. Extrait de la ziyârat al-Jâmi'at; Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), traduction de Leila Sourani, Editions BAA, 2008, p. 1676.
35. Extrait de la 6e ziyârat absolue à l'Imâm Hossein, *Ibid*, p. 1559.
36. Pour répondre aux critiques des opposants à l'intercession, nous nous basons essentiellement sur le chapitre de l'ouvrage *'Adl-e Elahi* de Shahid Mortezâ Motahari consacré ce sujet. Voir: Motahari, Mortezâ, *'Adl-e Elahi* (La justice divine), Enteshârât-e Sadrâ, 2008 (30e ed.).
37. Extrait d'une ziyârat absolue à l'Imâm Hossein, *Ibid*, p. 1354.
38. Corbin, Henry, *Face de Dieu, face de l'homme, Herméneutique et soufisme*, Entrelacs, 2008, p. 253.
39. Sur ce sujet, voir l'article sur le *tawhid* publié dans le numéro 64 de *La Revue de Téhéran*: Neuve-Eglise, Amélie, "La notion de *tawhid* dans le Coran, d'après le commentaire *Al-Mizân* de 'Allâmeh Tabâtabâ'i", *La Revue de Téhéran*, No. 64, pp. 62-67.
40. Prière de l'Imâm Hossein à 'Arafa, *Mafâtih al-Janân*, p. 272, traduction de Yahyâ Bonaud, in Bonaud, Yahya, *L'Imam Khomeyni, un gnostique méconnu du XXe siècle*, Al-Bouraq, 1997, p. 61.

Bibliographie:

-Seyyed ibn Tâvous, *Lohouf*, traduction persane de 'Alirezâ Rejâli Tehrâni, Editions Nobough.
-Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), traduction de Leila Sourani, Editions BAA, 2008.
-Ghaffâri, Hossein, "Falsafeh-ye 'erfân-e shi'eh" (Philosophie de la gnose chiite), introduction de l'ouvrage *Ayyat-ol-Haqq* (Le signe de la Vérité), Editions Hekmat, 1383 (2004), pp. 7-127.
-Sourani, Leila, *Le martyre de l'Imam Hossein (p), La tragédie de Karbalâ', 13 nuits de commémoration*, Editions BAA, 2007 (2e édition).
-Motahari, Mortezâ, *'Adl-e Elahi* (La justice divine), Enteshârât-e Sadrâ, 2008 (30e ed.).
-Corbin, Henry, *En islam iranien*, Tome 4, Gallimard, 1972.
-Corbin, Henry, *Face de Dieu, face de l'homme, Herméneutique et soufisme*, Entrelacs, 2008.
-Aghâtehrâni, Mortezâ, "Ziyârat va ma'refat" (Ziyârat et connaissance), *Farhang-e kawthar*, No. 66, été 1385 (2006), pp. 109-119.
-Amini, Liyâghat Ali, "Ziyârat dar andisheh va binesh-e shi'i" (La ziyârat dans la pensée et la vision chiite), *Farhang-e kawthar*, No. 43, septembre-octobre 1379 (2000), pp. 29-30.
-Fakri, Mohammad Mahdi, "Ziyârat az manzar-e eslâm" (La ziyârat selon l'islam), *Moballeghân*, No. 117, juillet-août 1388 (2009).
-Kawthari, 'Abbâs, "Falsafeh-ye ziyârat" (La philosophie de la ziyârat), *Farhang-e kawthar*, Farvardin 1376 (mars-avril 1997), No. 1, pp. 16-18.
-Mohaddathi, Javâd, "Adâb-e ziyârat" (Rites de la ziyârat), *Farhang-e kawthar*, No. 71, automne 1386 (2007), pp. 72-86.
-Rafi'ipour, Seyyed Hâdi, "Hadaf az ziyârat" (Le but de la ziyârat), *Mirâth-e jâvidân*, 13e année, No. 52, hiver 1384 (2005), pp. 21-26.
-Rajabi, Hossain, "Maktab-e ziyârat: ziyârat-e Amir al-Mo'menin (as) dar sireh-ye ma'soumin (as)" (L'école de la ziyârat: la ziyârat d'Amir al-Mo'menin selon les Immaculés", *Farhang-e Kawthar*, mehr 1376 (septembre-octobre 1997), No. 7, pp. 50-53 et 67.

Le mausolée de l'Imâm Rezâ à Mashhad, héritage spirituel et architectural de l'histoire iranienne

Arefeh Hedjâzi



Vue extérieure du sanctuaire de l'Imâm Rezâ, pèlerins rassemblés à l'occasion d'une cérémonie de deuil en mémoire du martyre de l'Imâm Hossein

En raison de sa riche histoire, l'Iran abonde de lieux de pèlerinage, non seulement musulmans, mais également chrétiens, juifs, zoroastriens ou autres. Mais le lieu le plus important de "visite pieuse" (*ziyârat*), tel qu'on l'appelle dans la tradition chiite, demeure le mausolée de l'Imâm Rezâ, huitième des Imâms chiites, dont le martyre à Mashhad en 818 donna son nom au petit bourg où il fut enterré. Selon les estimations, chaque année, entre 12 et 20 millions de personnes entrent dans la ville de Mashhad, essentiellement pour le pèlerinage et la visite à l'Imâm. C'est pourquoi le mausolée est aujourd'hui inclus dans une enceinte immense comprenant de nombreuses cours intérieures capables de contenir simultanément des dizaines de milliers de personnes.

La fondation qui administre le mausolée se nomme l'Astân-e Ghods Razavi. Cette fondation est la plus ancienne fondation de charité en Iran, avec plus de douze siècles d'histoire. L'Astân-e Ghods est chargée de l'administration des biens dédiés à l'Imâm Rezâ, les *vaghfs,* et de la gestion du mausolée. Divisée en six sections administratives, cette fondation comprend également de très riches musées et bibliothèques, - dont la plus ancienne existe depuis 983. En particulier depuis la seconde moitié du XXe siècle, les activités économiques de l'Astân-e Ghods ont pris de l'ampleur,

tant et si bien qu'elle est aujourd'hui considérée comme l'une des plus grandes sociétés iraniennes. Elle possède notamment une soixantaine de holdings financés par les dons et dont les revenus reviennent également à cette institution. Plusieurs écoles, universités et centres hospitaliers sont également affiliés à cette fondation. Selon les chiffres, en 2010, un million de personnes ont bénéficié de soins médicaux dans le cadre des projets de santé de la fondation.

L'Astân-e Ghods Razavi est la forme moderne de l'institution du *towliat*, c'est-à-dire les comités chargés de la gestion des pèlerinages en lieux saints. Elle existe ainsi depuis douze siècles, date à laquelle l'Imâm Rezâ fut assassiné par le calife abbasside Ma'moun.

Le mausolée de l'Imâm Rezâ

Sheikh Sadough, dans son *Oyoun Akhbâr al-Rezâ* rapporte de Bajestâni qu'après une visite pieuse de l'Imâm Rezâ sur la tombe du Prophète à Médine, ce dernier, en sortant du lieu, ne cessait de se retourner et de pleurer. Je me suis approché de lui […] [avant son départ pour lui souhaiter bon voyage] et il me dit: "*[…] Je m'éloigne de mon ancêtre Mohammad et je mourrai loin d'ici.*"

En l'an 808, le calife abbasside Hâroun al-Rashid lança une grande opération militaire en Transoxiane à partir du Khorâssân iranien. Mais il tomba malade et mourut en route, puis fut enterré dans ce qu'on estime avoir été un ancien temple zoroastrien, dans une petite bourgade du nom de Sanâbâd, dans la région de Nowghân. Deux ans plus tard, son fils Ma'moun, devenu calife, vint visiter la tombe de son père et le huitième Imâm des chiites, Ali Ibn Moussâ, l'accompagnait. Ma'moun assassina ce dernier, dont il avait fait de force son dauphin, et ordonna qu'on l'enterre près de son père, le précédent calife Hâroun al-Rashid. Il fit ensuite construire un mausolée.

On ignore la date exacte de la construction du bâtiment qui devint plus tard le tombeau d'Hâroun al-Rashid et de l'Imâm Rezâ. Certains disent qu'il fut construit par les Séleucides, d'autres par les Sassanides et pour d'autres historiens, sa construction a été initiée par le calife Ma'moun pour servir de tombeau à son père, l'ex-calife Hâroun al-Rashid. Aujourd'hui, le parc où était situé le tombeau est situé dans l'enceinte du mausolée, près du péristyle Dâr-ol-Zekr. Selon cette information, nous pouvons dire que la première partie du complexe de Astân Ghods était le tombeau de Hâroun al-Rashid qui fut bâti par son fils le calife Ma'moun.

L'Astân-e Ghods Razavi est la forme moderne de l'institution du *towliat*, c'est-à-dire les comités chargés de la gestion des pèlerinages en lieux saints. Elle existe ainsi depuis douze siècles, date à laquelle l'Imâm Rezâ fut assassiné par le calife abbasside Ma'moun.

Ce premier mausolée était autrefois un temple du feu qui, après l'enterrement de Hâroun, fut détruit sur ordre de Ma'moun et remplacé par un tombeau doté du style architectural classique du Khorâssân de l'époque. Ce tombeau premier était simplement doté de quatre murs relativement bas qui soutenaient une coupole également de très petite taille. Aujourd'hui encore, 2 mètres du bas du mur intérieur du tombeau lui-même sont d'époque et le reste du tombeau est bâti



Photo ancienne du sanctuaire de l'Imâm Rezâ, auteur et date inconnus

sur ces fondations anciennes. Depuis cette époque jusqu'à la dynastie deylamite, aucune modification ou rénovation ne furent apportées à ce tombeau.

Les Deylamites

Ce sont les Deylamites, puis après eux, les Bouyides qui rénovèrent et décorèrent le mausolée connu sous le nom de *Bogh'eh-ye Hârounyeh* (Tombeau de Hâroun). La rénovation et la transformation du tombeau en un bâtiment de grande taille, finement décoré, furent en particulier l'œuvre de Boubakr Shâhmard, l'un des ministres de Nouh Ibn Sâmani. D'après Sheikh Sadough, Mohammad Ibn Abdo-Razzâgh Toussi et Amir Mohammadieh, émirs locaux de l'époque samanide, œuvrèrent également à l'embellissement et l'agrandissement du mausolée. A partir de cette époque, le pèlerinage au tombeau prit de l'ampleur, à tel point que la visite de ce tombeau mena finalement le premier roi de la dynastie suivante à détruire le mausolée.

Photo ancienne du sanctuaire de l'Imâm Rezâ, auteur et date inconnus

Les Ghaznavides

Après les Samanides, le premier roi ghaznavide Saboktakin (977-996), s'inquiétant de l'ampleur de la piété et du nombre croissant des pèlerins visitant le tombeau de l'Imâm Rezâ, ordonna la destruction d'une partie du mausolée, comprenant le toit et quelques uns des murs d'enceinte, et promulgua un édit interdisant toute visite à ce tombeau. Cependant, les visites pieuses continuèrent de façon clandestine, ceci alors que le bâtiment demeura en ruines assez longtemps. Ce fut finalement le second ghaznavide, Sultân Mahmoud, qui répara le tombeau et l'embellit durant sa rénovation. On raconte que c'est à la suite d'un rêve où il vit le Prophète Mohammad lui demander jusqu'à quand le tombeau de l'Imâm Rezâ allait demeurer en ruines qu'il se lança, malgré son fanatisme sunnite, dans la réparation et la construction de nouvelles ailes pour ce bâtiment. Ce nouveau tombeau fut bâti exactement sur les fondations de l'ancien et les murs en adobe ayant survécu à la destruction furent recouverts et renforcés avec des briques. Durant cette rénovation, un premier minaret fut ajouté à l'ensemble. Le mausolée actuel, rectangulaire, est toujours bâti sur les mêmes fondations. D'après la tablette d'époque, conservée au musée de l'Astân-e Ghods, cette rénovation eut

lieu en l'an 1122.

De plus, durant la rénovation du tombeau, le vizir Abolhassan Arâghi finança la construction de la fameuse mosquée Bâlâssar, située à proximité du tombeau.

Les Seldjoukides

Durant les Seldjoukides, pour la première fois, du marbre fut utilisé pour la décoration du mausolée. La première stèle de marbre, de 40 cm de long, 30 cm de large et 6 cm d'épaisseur fut apposée en tant que pierre tombale sur la tombe de l'Imâm. Des versets du Coran, ainsi que les noms des Douze Imâms y furent gravés dans une écriture de style coufique. Cette pierre tombale est dotée d'une importance historique et artistique considérable et est conservée au musée de l'Astân-e Ghods.

L'attaque turcomane

En l'an 1153, les Turcomans attaquèrent la région de Tous en s'acharnant particulièrement sur Mashhad. Ils tuèrent beaucoup de personnalités savantes qui étudiaient et enseignaient dans les écoles religieuses de la ville. Durant cette attaque, une partie du mausolée de l'Imâm Rezâ fut détruite. Quelques années plus tard, Sharafeddin Abou Tâher Ghomi, gouverneur de Marv durant le règne de Soltân Sanjar, prit en charge les réparations du mausolée et fit construire une nouvelle coupole, plus grande que l'ancienne. En 1161, la nièce de Soltân Sanjar ordonna de décorer l'intérieur du mausolée avec des mosaïques comportant des gravures et des calligraphies coraniques, et dédia au mausolée plusieurs manuscrits du Coran, aujourd'hui conservés dans le musée de l'Astân-e Ghods.

Les Khârazmshâhi

Durant le règne de la dynastie khârazmshâhi, le mausolée de l'Imâm fut une nouvelle fois rénové et décoré. Une tablette très belle en céramique d'adobe calligraphiée en style tholth, entre autres, fut suspendue au mur, face à l'entrée du Dâr-ol-Hefâz. Cette tablette contenait les noms et la généalogie de la famille de l'Imâm Rezâ jusqu'à son ancêtre l'Imâm Ali, avec en marge, des vers élégiaques d'Abou-Nuwâs, poète iranien arabophone, pour l'Imâm Rezâ.

> Après les Samanides, le premier roi ghaznavide Saboktakin (977-996), s'inquiétant de l'ampleur de la piété et du nombre croissant des pèlerins visitant le tombeau de l'Imâm Rezâ, ordonna la destruction d'une partie du mausolée, comprenant le toit et quelques uns des murs d'enceinte, et promulgua un édit interdisant toute visite à ce tombeau.

Deux *mihrabs* ornés de céramiques de pierre, ainsi que le carrelage en céramiques de l'entrée principale, œuvre d'Ali Ibn Moghri, ainsi qu'une tablette contenant deux distiques du poème élégiaque persan d'Abdollâh Ibn Mahmoud, datés de 1215, sont également de cette période.

Les Mongols et le mausolée de l'Imâm Rezâ

Les livres d'histoire rapportent que les Mongols attaquèrent Tous en 1221, pillèrent la ville et tuèrent un grand nombre des habitants, à la suite de quoi, ils attaquèrent Mashhad-ol-Rezâ, où ils tuèrent et pillèrent également à grande

échelle. Bien que certains livres rapportent que le mausolée fut détruit, la majorité des historiens estiment que les Mongols se contentèrent de piller les richesses du mausolée sans détruire le bâtiment, la preuve étant que des documents et des tablettes datant d'avant l'attaque mongole existent toujours.

En l'an 1153, les Turcomans attaquèrent la région de Tous en s'acharnant particulièrement sur Mashhad. Ils tuèrent beaucoup de personnalités savantes qui étudiaient et enseignaient dans les écoles religieuses de la ville. Durant cette attaque, une partie du mausolée de l'Imâm Rezâ fut détruite.

Les Ilkhanides

Durant cette époque, le mausolée fut de nouveau rénové. Ces rénovations eurent lieu en particulier durant le règne d'abord de Ghâzân Khân (1294-1303), puis du chiite Mohammad Khodâbandeh Uljaïtu. De nouvelles ailes furent également ajoutées à l'ensemble. On estime que la coupole qui existe aujourd'hui fut bâtie durant cette époque. Pour cette raison, cette coupole comprend des éléments architecturaux propres à cette époque: un dôme en deux épaisseurs, recouvert de tuiles en bronze plaqué d'or. Ibn Batouta, qui visita la ville en 1333, raconte: "*Dans la sainte ville de Mashhad, il existe un immense mausolée comprenant des chambres. A côté de l'enceinte, il y a une mosquée et une école théologique dépendantes du mausolée. Les murs du mausolée sont couverts de céramiques en adobe décorées et sur la tombe de l'Imâm Rezâ, il y a un coffre en bois.*" Il fait également allusion au *zarih* d'argent (le grillage décoré entourant le sépulcre).

Les Timourides

L'an 1418 et les années suivantes sont importants du fait des rénovations, des décorations et des modifications qui furent apportées au mausolée. La ville de Mashhad se développa notablement durant ces années, à tel point qu'une deuxième enceinte fut construite autour de la ville. Elle commença alors à prendre l'importance religieuse centrale qu'elle a aujourd'hui. Durant le règne de Shâhrokh Mirzâ, fils de Tamerlan, la mosquée Goharshâd fut construite par son épouse, Goharshâd Aghâ, en tant que première Grande Mosquée de la ville. Cette mosquée est située au sud de l'enceinte du mausolée et fut bâtie par le grand architecte de l'époque, Ghavâmeddin Shirâzi. Les deux portes historiques Dâr-ol-Siâdeh et Dâr-ol-Hefâz furent également construites entre la mosquée et le mausolée. A l'intérieur de l'enceinte également, les écoles Parizâd et Dodar, situées à l'ouest de la porte Dâr ol-Siâdeh, furent bâties. Autre joyau architectural de l'époque: l'iwan (grande cour) "atigh" ou timouride, dont la construction fut ordonné par Soltân Hossein Bâysanghor. Le nom de ce dernier est cité dans la tablette d'introduction suspendue au dessus de l'iwân principal du mausolée, l'iwân d'Or ou iwân d'Amir Alishir, qui fut construit par Amir Alishir Navâi, vizir du dernier Timouride, entre les années 1470 et 1480. Cet iwân fut agrandi sous le règne de Shâh Abbâs et plaqué d'or durant le règne de Nâder Shâh Afshâr.

Les Safavides

L'ère safavide a également une grande importance dans l'histoire du mausolée

de l'Imâm Rezâ. La dorure de la coupole et du minaret principal, un nouveau *zarih,* les péristyles du Towhid Khâneh, la coupole d'Allâh Verdi Khân et la coupole Hâtam Khâni datent, entre autres, de cette période. Le péristyle du Towhid Khâneh dans le nord du mausolée est l'un des plus beaux ouvrages de Mollâ Hassan Feyz. Le péristyle "Allâh Verdi Khân", l'iwân de l'aile ouest de la porte Dâr al-Ziâfeh et le péristyle "Hâtam Khâni" furent construits par le grand gouverneur safavide, Allâh Verdi Khân Hâtam Beyg Ordoubâdi.

Shâh Tahmâsb, Shâh Abbâs et Shâh Soleymân furent les plus importants architectes et mécènes du mausolée de l'Imâm Rezâ. Shâh Tahmâsb fut le premier à dorer la coupole "Soltân Mohammad Khodâbandeh" en 1525 et ordonna la construction d'un plus grand *zarih,* finement décoré, en 1549.

De plus, il ordonna également de dorer l'iwân d'Amir Alishir et le minaret avoisinant le dôme du tombeau, qui avait été dressé durant l'ère ghaznavide par Ibn Mo'tazz, gouverneur de Neyshâbour. C'est durant le règne de ce roi que la dernière enceinte de la ville de Mashhad fut bâtie.

L'ère safavide a également une grande importance dans l'histoire du mausolée de l'Imâm Rezâ. La dorure de la coupole et du minaret principal, un nouveau *zarih*, les péristyles du Towhid Khâneh, la coupole d'Allâh Verdi Khân et la coupole Hâtam Khâni datent, entre autres, de cette période.

Après lui, Shâh Abbâs Ier ordonna l'agrandissement de la cour "Enghelâb" et des iwans et chambres furent construits dans les ailes nord, est et ouest du tombeau. Shâh Abbâs le Second, quant à lui, finança une rénovation complète de l'ensemble, ainsi que la couverture en céramiques de l'ensemble du mausolée.

Durant la deuxième année du règne



Photo de la mosquée de Goharshâd, 1972

de Shâh Abbâs Ier, en 1588, une très violente attaque ouzbèke eut lieu à Mashhad et la résistance de la population poussa les Ouzbeks à se montrer extrêmement cruels et destructeurs. Ainsi, plusieurs milliers de personnes qui s'étaient réfugiées dans le mausolée furent massacrées et une partie du mausolée détruite, ainsi que de nombreux objets et décorations pillés. Dix ans plus tard, Shâh Abbâs commença les réparations et ordonna que l'on orne le sanctuaire de nouvelles décorations, en particulier des céramiques calligraphiées dans l'ensemble du mausolée. De plus, il offrit plusieurs Corans manuscrits supposés avoir appartenu aux Imâms à l'Astân-e Ghods. Il vendit également un très précieux diamant que les Ouzbeks avaient volé et acheta des terrains qu'il offrit au *vaghf*.

Ce fut également ce roi qui permit aux personnes ayant fait le pèlerinage d'ajouter leur titre de "Mashhadi" à leur nom.

De nombreux tremblements de terre ont eu lieu à Mashhad, comme ailleurs en Iran. Quatorze ont été cités dans les livres d'histoire, qui ont été suivi de dégâts relativement peu élevés. Mais en 1673, durant le règne de Shâh Soleymân, un violent tremblement de terre eut lieu à Mashhad qui détruisit les deux tiers de la ville, y compris la coupole du mausolée de l'Imâm Rezâ, le toit de la mosquée Goharshâd et les écoles Parizâd, Dodar, Bâlâssar et Pâyin furent très endommagées. Quelque quatre mille personnes moururent durant ce tremblement de terre. Ce furent Shâh Abbâs le Second et Shâh Soleymân qui financèrent la réparation de l'ensemble du mausolée, de la mosquée et des écoles durant les années suivantes.

Les Afshârs

Durant cette période, en particulier sous le règne de Nâder Shâh, le minaret principal fut de nouveau plaqué d'or et un nouveau minaret fut construit dans la même cour. Ce roi fit également don de



Cour intérieure du sanctuaire de l'Imâm Rezâ

nombreux objets précieux à l'ensemble.

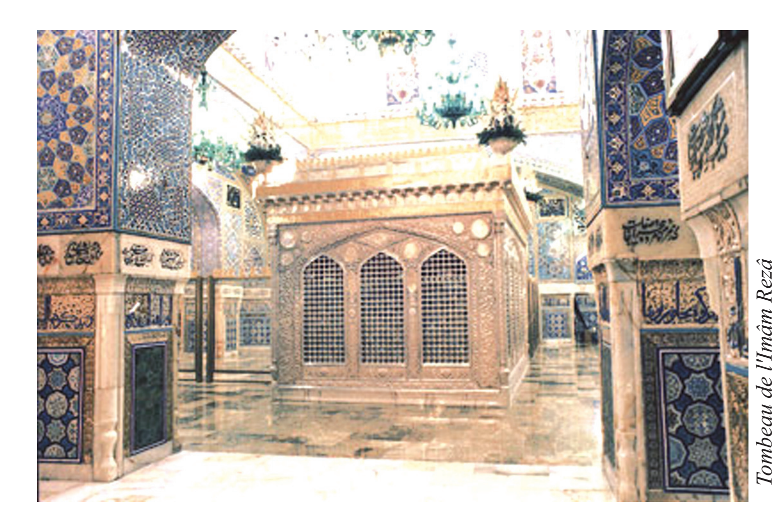
La construction du minaret de l'aile nord de la cour Atigh, la nouvelle dorure de l'iwân d'Amir Alishir, la dorure du minaret de l'iwân nord et sa décoration calligraphique, ainsi que la construction du Saghâkhâneh d'Esmaïl Talâi par le gouverneur du même nom dans la cour Atigh datent de son règne. De plus, il ordonna la mise en place d'un système de drainage et de canalisations destiné à assurer que le bassin central du mausolée soit toujours plein. Le *saghâkhâneh* (réservoir d'eau) et ces canalisations existent toujours, avec quelques petites modifications.

Ebrâhim Khân, le frère de Nâder Shâh, quant à lui, finança le plaquage en argent des deux portes principales du mausolée.

Les Qâdjârs

Durant cette période, le mausolée connut des transformations importantes. La cour Now fut construite à l'est du tombeau sur ordre de Fathali Shâh, avec l'aide de son fils Ali Naghi Mirzâ et l'architecte Hadj Aghâ Djân. Ce projet fut terminé sous le règne de Nâssereddin Shâh. La dorure des iwâns et le porche d'entrée nord de la cour Atigh furent rénovés durant le règne de Mohammad Shâh. La porte Dâr-ol-Sa'âdeh fut construite par Allâhyâr Khân Assef-o-Dowleh en 1835 et le péristyle du Dâr ol-Ziâfeh en 1902. En 1858, Ghâem Maghâm Nouri ordonna de décorer l'ensemble du mausolée par des miroirs. Nâssereddin Shâh, lui, ordonna qu'on couvre de tuiles d'or les plafonds et les murs de l'entrée principale, qui fut surnommée l'iwân Nâsseri.

Durant le règne de Mozzaffareddin Shâh, les deux cours Atigh et Now furent rénovées. La première horloge moderne fut accrochée en haut d'un minaret dressé à cet effet. Avec l'installation de l'électricité et le développement des infrastructures d'accueil pour les pèlerins, Mashhad connu une croissance urbaine accélérée.



Tombeau de l'Imâm Rezâ

Durant cette période également, cette région fut de nombreuses fois attaquée par les Turkmènes. Ces attaques, la révolte de Sâlâr et la canonnade de la ville, ainsi que l'occupation de la ville durant la Première Guerre mondiale, endommagèrent le mausolée qui eut à subir de nombreuses réparations.

> Avec l'installation de l'électricité et le développement des infrastructures d'accueil pour les pèlerins, Mashhad connu une croissance urbaine accélérée.

Les Pahlavis

En 1928, des modifications furent apportées au plan de l'ensemble des bâtiments et l'enceinte entourant le complexe fut développée. La bibliothèque, le musée, le hall des cérémonies et l'ancien musée (la cour Imâm Khomeyni actuelle), furent bâtis à cette époque et les rues et avenues avoisinantes élargies.

En 1965, la coupole fut momentanément soulevée pour permettre la destruction d'un des murs porteurs. Pour rendre possible une telle opération, l'ensemble du mausolée fut sécurisé et des fondations nouvelles en béton furent bâties. Le toit de la mosquée Bâlâssar, qui menaçait de s'écrouler, fut également réparé et remplacé par un toit en béton, qui fut ensuite recouvert et décoré comme le toit précédent. Les maisons situées à proximité du complexe furent également détruites et de grands parcs les remplacèrent.

Les infrastructures routières et hôtelières furent nettement améliorées. Un aéroport et une gare virent le jour.

Le quatrième *zarih,* extrêmement travaillé du mausolée, connu sous le nom du "*zarih d'or et d'argent"* ou "*zarih de lait et de sucre"* fut également fabriqué durant cette période et remplaça l'ancien *zarih* ou "*zarih précieux*".

Après la Révolution islamique

Après la victoire de la Révolution islamique, de nouveaux bâtiments furent ajoutés à l'ensemble du complexe. C'était une nécessité, puisque la facilitation du voyage avait multiplié le nombre des pèlerins et les infrastructures existantes ne suffisaient plus à satisfaire les besoins des pèlerins. Les bâtiments originaux furent également tous agrandis. De plus, l'ensemble des dorures furent refaites, le tombeau fut agrandi sur trois côtés et un nouveau *zarih* fut fabriqué et mis en place en 2000 en quarante jours après le grand nettoyage de printemps. La pierre tombale et le marbre de l'intérieur du tombeau furent également changés la même année. Au cours des dernières décennies, de nouveaux plans furent étudiés et régulièrement mis en place afin de permettre une meilleure facilité d'accès aux pèlerins. ■

Pour plus d'information, voir le site de l'Astân-e Ghods Razavi: www.aqrazavi.org



Vue générale du sanctuaire de l'Imâm Rezâ – la coupole dorée désigne l'emplacement exact du tombeau

Le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom

Djamileh Zia



Le dôme et quatre des minarets du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh

Le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh[1], au centre de la ville de Qom, est l'une des plus fréquentes destinations de pèlerinage en Iran. Qom est une ville de transit, située au carrefour des routes allant dans toutes les directions et reliant les régions du nord, du sud, de l'est et de l'ouest de l'Iran. Ainsi, les voyageurs qui arrivent à Qom profitent d'une courte halte pour se rendre au mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh et y prier.

Tous ceux qui passent par Qom ou habitent dans cette ville se rendent régulièrement au mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh, qui est le lieu de pèlerinage le plus important à Qom[2] et le deuxième lieu de pèlerinage important de l'Iran après Mashhad. C'est une coutume iranienne que de se rendre régulièrement sur la tombe des gens que l'on chérit ou que l'on vénère. Hazrat-e Ma'soumeh a été très vénérée tout au long des siècles qui ont suivi son décès, et plusieurs souverains ont soutenu des projets de construction qui ont ajouté de la splendeur à son mausolée.

Les circonstances de la mort de Hazrat-e Ma'soumeh

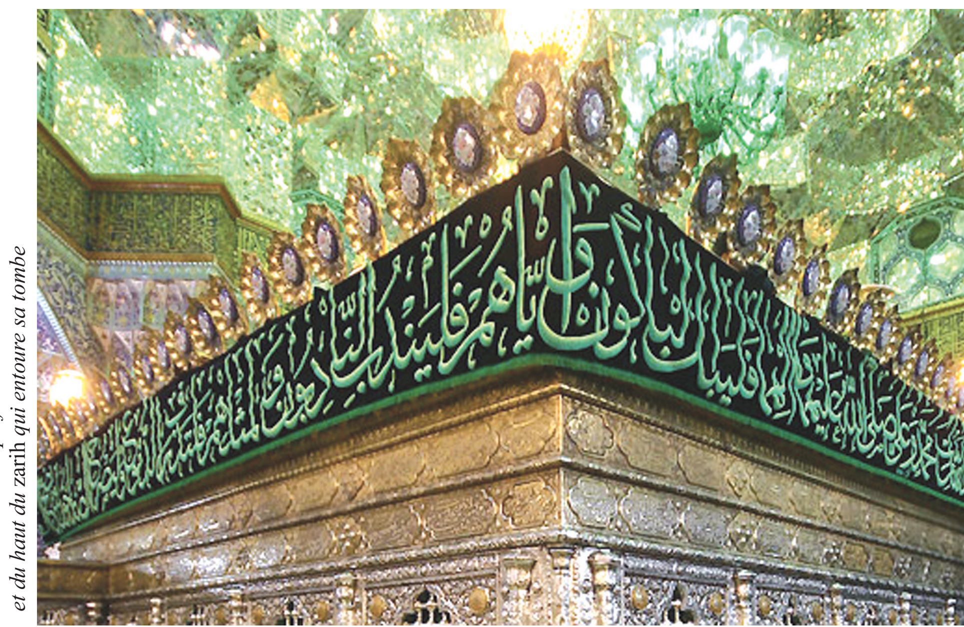
Hazrat-e Ma'soumeh était la fille du septième Imâm des chiites duodécimains (Imâm Moussâ Kâzem), la sœur du huitième Imâm des chiites duodécimains (Imâm Rezâ), et la tante du neuvième Imâm des chiites duodécimains (Imâm Javâd). La date de sa naissance n'est pas connue avec certitude, mais la plupart des historiens estiment qu'elle est née en 173 de l'Hégire (789)[3] à Médine. Elle était enfant

quand son père fut empoisonné dans une prison à proximité de Bagdad par ordre du calife abbasside Haroun al-Rashid en 183 de l'hégire (799). Elle grandit sous la protection de son frère, l'Imâm Rezâ, à Médine. En l'an 200 de l'Hégire (815), l'Imâm Rezâ reçut l'ordre d'aller vivre auprès de Ma'moun, calife abbasside qui régnait à Marv.[4] Un an plus tard, Hazrat-e Ma'soumeh entreprit un voyage pour rejoindre son frère. Elle tomba malade au cours du voyage, alors qu'elle était arrivée à Sâveh, à proximité de Qom. L'un des dignitaires de Qom, Moussâ Ibn Khazraj Ash'ari, alla au devant d'elle et l'amena chez lui.[5] Elle fut alitée pendant dix-sept jours et décéda au domicile de Moussa Ibn Khazraj. Elle était alors probablement âgée de 27 ans, et ne s'était jamais mariée. Elle fut enterrée dans un jardin qui appartenait à Moussâ Ibn Khazraj, en dehors de la ville, près de la rivière de Qom. Celui-ci bloqua la vente de ce jardin et en fit un *waqf*[6] pour qu'il devienne un cimetière public. Le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh, situé dans ce lieu, fut en dehors des murs de Qom au moins jusqu'à l'époque des Safavides. Au cours de ces derniers siècles, les habitants de Qom ont construit leur domicile à proximité du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh, qui est devenu de ce fait le centre de la ville, tandis que les anciens quartiers situés à l'est de la ville ont été dépeuplés.

Hazrat-e Ma'soumeh entreprit un voyage pour rejoindre son frère. Elle tomba malade au cours du voyage, alors qu'elle était arrivée à Sâveh, à proximité de Qom. L'un des dignitaires de Qom, Moussâ Ibn Khazraj Ash'ari, alla au devant d'elle et l'amena chez lui. Elle fut alitée pendant dix-sept jours et décéda au domicile de Moussa Ibn Khazraj.

Le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh

Après l'inhumation de Hazrat-e Ma'soumeh, Moussâ Ibn Khazraj mit un auvent tissé en natte au-dessus de sa



Les ornements du plafond du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh et du haut du zarih qui entoure sa tombe


La ville de Qom et le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh sous la neige

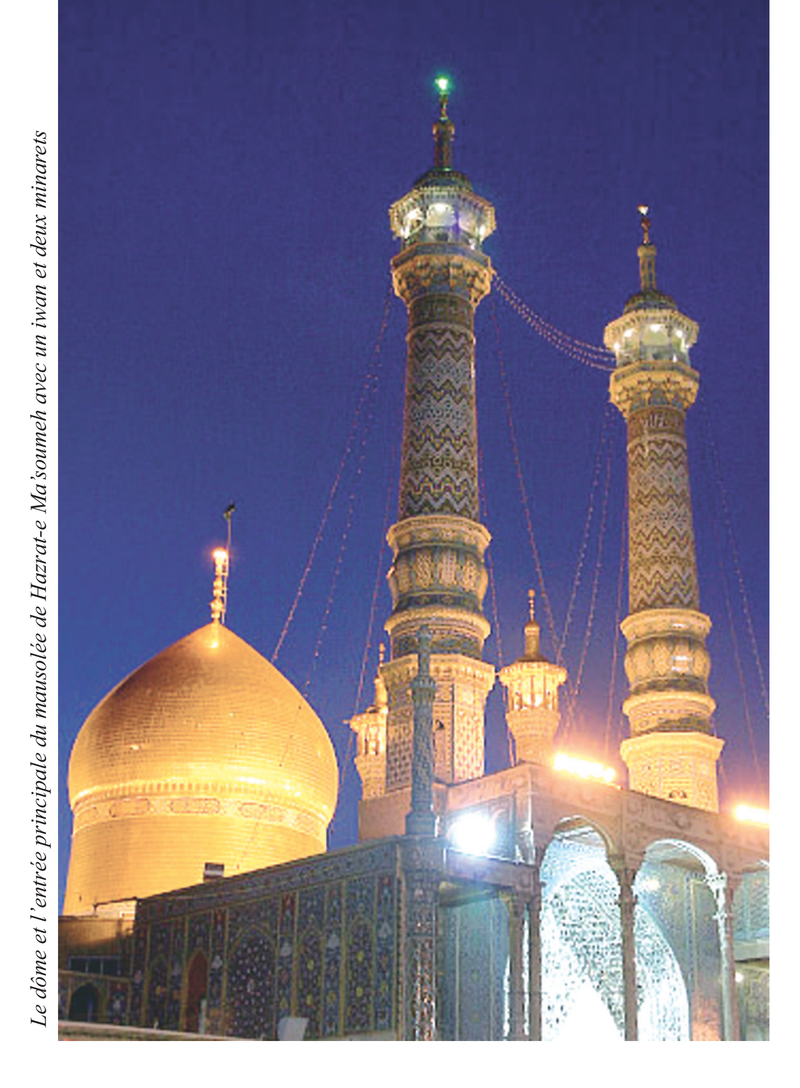
tombe pour faire de l'ombre. Cet auvent a probablement existé jusqu'au milieu du troisième siècle de l'Hégire. Le premier dôme qui fut construit sur la tombe de Hazrat-e Ma'soumeh était en brique, pierre et plâtre, et avait la forme d'un cône. Une femme nommée Zeynab fit construire ce dôme. Les historiens ne sont pas tous du même avis quant à l'identité de cette femme. La version la plus juste est probablement celle de Hassan Qomi, qui a écrit un livre intitulé *Târikh-e Qom* (L'histoire de Qom) en 378 de l'Hégire (988). Selon cet historien, Zeynab était la petite-fille de l'Imâm Javâd. Au fur et à mesure que d'autres femmes descendantes de l'Imâm Ali furent enterrées à proximité de Hazrat-e Ma'soumeh, deux autres dômes furent construits à côté du premier. Ces trois dômes ont existé jusqu'en 447 de l'Hégire (1055).

En 447 (1055), le mausolée fut reconstruit sur ordre d'Abolfazl Arâghi, vizir de Sultan Toghrol seljoukide. Les travaux durèrent dix ans. Abolfazl Arâghi fit remplacer les trois dômes par un seul, qui recouvrait toutes les tombes des femmes inhumées dans ce lieu. Ce dôme était beaucoup plus élevé que les précédents. Il était orné de briques et de céramiques avec des motifs picturaux en couleurs. Les céramiques du mausolée sur lesquelles sont dessinés des cavaliers mongols datent de cette époque. Le bâtiment construit sur ordre d'Abolfazl Arâghi était encore en place à l'époque des Safavides et ne subit donc probablement pas de détériorations importantes lors de l'invasion des Mongols. Plus tard, l'un des sultans mongols, Soltan Mohammad Oljaïtu, entreprit des constructions dans Qom et

Les rois safavides, qui étaient très croyants, payaient un salaire aux gens qui s'occupaient du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh et prenaient en charge les dépenses des pèlerins, ce qui favorisa la fréquentation de ce lieu saint.

restaura le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh en 716 de l'Hégire (1316).

A l'époque des Safavides, le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh fut à nouveau restauré et devint un monument prestigieux. Les rois safavides élevèrent la hauteur du bâtiment et ajoutèrent des ornements. Ces derniers, qui étaient très croyants, payaient un salaire aux gens qui s'occupaient du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh et prenaient en charge les dépenses des pèlerins, ce qui favorisa la fréquentation de ce lieu saint. Le bâtiment qu'avait fait construire Abolfazl Arâghi a existé jusqu'en 925 de l'Hégire (1518). A cette date, Shâh Beygom, fille du roi Shâh Ismâ'il Ier safavide, fit construire un nouveau mausolée octogonal avec huit terrasses, un iwan et deux minarets au devant du bâtiment central. On ajouta des ornements en mosaïques sur les murs et le dôme.



Le dôme et l'entrée principale du mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh avec un iwan et deux minarets

A la fin du règne des Safavides, les tribus afghanes qui avaient envahi l'Iran furent repoussées par Nâder Afshâr en 1142 (1729). Lors de leur fuite, les Afghans emportèrent toutes les dorures et les objets précieux qui étaient dans le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh. A l'époque des Qâdjârs, le mausolée fut restauré et retrouva la splendeur du temps des Safavides. En 1218 de l'Hégire (1803), lors du règne de Fath-Ali Shâh, le dôme du mausolée fut décoré avec des briques dorées. Le sol fut recouvert de dalles en marbre et les murs furent ornés avec des petits morceaux de miroir. Les restaurations débutèrent lors du règne de Fath-Ali Shâh qâdjâr et furent terminées en 1264 (1847) à l'époque de Mohammad Shâh qâdjâr.

Le monument funéraire

En 605 de l'Hégire (1208), le céramiste le plus réputé de l'époque, qui s'appelait Mohammad Ibn Abi Tâher Kâshi Qomi, entreprit la fabrication des mosaïques qui devaient orner le tombeau de Hazrat-e Ma'soumeh. Son travail dura huit ans. Les mosaïques fabriquées par Mohammad Ibn Abi Tâher Kâshi Qomi sont encore en place et font partie des objets les plus anciens et les plus précieux du mausolée. Le monument funéraire de Hazrat-e Ma'soumeh mesure 2,9 mètres de long, 1,2 mètre de large et 1,2 mètre de haut. En 950 de l'Hégire (1543), le roi safavide Shâh Tahmâsp fit construire un mur en brique autour du tombeau pour

le protéger. Le mur mesurait 4,8 mètres de long, 4,4 mètres de large et 2 mètres de haut. Il était orné de mosaïques multicolores. Quelques années plus tard, Shâh Tahmâsp fit construire une grille en acier blanc autour de ce mur. Ce genre de grille existe dans tous les mausolées des saints en Iran. Elle est appelée *zarih*. Le roi Shâh Abbâs Ier fit construire un nouveau *zarih* pour le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh en l'an 1000 (1591).

Il y avait une porte en bois dans le mur en brique qui entourait le tombeau afin que les personnes autorisées puissent entrer dans l'enceinte du mur et s'approcher de la tombe. La porte en bois fut remplacée par une porte en or par ordre du roi Fath-Ali Shâh qâdjâr, qui fit également couvrir le *zarih* en acier blanc avec des plaques en argent en 1245 de l'Hégire (1829 J.-C.), et suréleva le *zarih* en le plaçant sur un mur en marbre de trente centimètres de hauteur. Le *zarih* fut restauré à deux reprises, en1872 et en 1945, et on modifia sa forme en 1969 pour lui donner un aspect plus artistique.

Les restaurations récentes

En 1998, le monument funéraire placé sur la tombe de Hazrat-e Ma'soumeh fut rénové. Le nouveau tombeau est composé de céramique et de pierre. De plus, la face interne du mur qui entoure le tombeau a été recouverte de marbre vert. Le *zarih* entourant la tombe de Hazrat-e Ma'soumeh a également été restauré en 2001, et le dôme recouvert de briques dorées (construit lors du règne de Fath-Ali Shâh qâdjâr) a été rénové à cette date. ■

A l'époque des Qâdjârs, le mausolée fut restauré et retrouva la splendeur du temps des Safavides. En 1218 de l'Hégire (1803), lors du règne de Fath-Ali Shâh, le dôme du mausolée fut décoré avec des briques dorées. Le sol fut recouvert de dalles en marbre et les murs furent ornés avec des petits morceaux de miroir.

---

1. Hazrat vient de l'arabe *hadrat* qui signifie littéralement "présence". Placé devant un nom propre, il fait référence au rang élevé d'une personne, ici du point de vue spirituel, et pourrait être traduit par "son excellence".
2. Il existe à Qom et ses environs une centaine de lieux de pèlerinage correspondant aux sépultures des descendants des Imâms chiites. Le grand nombre de ces sépultures s'explique par le fait que les habitants de Qom furent des partisans de la famille de l'Imâm Ali au cours du califat des Omeyades et des Abbassides, probablement parce que les premiers musulmans qui s'installèrent à Qom étaient des partisans de cet Imâm. Les descendants de l'Imâm Ali (qui est le premier Imâm des musulmans chiites) contestaient la façon de gouverner des califes, ce qui mit souvent leur vie en danger, et ils se réfugiaient en Iran.
3. Les dates entre parenthèses correspondent à celle du calendrier grégorien.
4. Marv (ou Merv) était le nom d'une vaste région du nord-est de l'Iran dont une partie correspond à l'actuelle province de Khorâssân.
5. Selon une autre version, Hazrat-e Ma'soumeh demanda elle-même à ce qu'on la transporte à Qom.
6. Pour plus d'informations sur le *waqf*, cf. le numéro 56 de *La Revue de Téhéran* (juillet 2010).

Sources bibliographiques:

- Article intitulé *Astâneh-ye hazrat-e Ma'soumeh* (Le mausolée de Hazrat-e Ma'soumeh) du *Dâyerat-ol-maâref-e Bozrog-e Eslâmi* (Grande Encyclopédie Islamique);
- Nobân, Mehrozzamân, *Simâ-ye miras-e farhangui-ye Qom* (Panorama de l'héritage culturel de Qom), Edition du Centre de recherche de l'Organisation nationale de l'héritage culturel, 1381 (2002).

Tradition et modernité: du pèlerinage au tourisme

Hekmatollah Mollâ Sâlehi
Université de Téhéran
Traduction et adaptation:
Babak Ershadi

Les recherches archéologiques, les documents historiques et les études anthropologiques confirment tous que le pèlerinage et plus spécifiquement la "visite pieuse" (*ziyârat*) constitue un comportement spirituel et une expérience religieuse dont les racines remontent aux origines les plus anciennes de toutes les cultures et grandes civilisations. Plus les cultures et les populations étaient religieuses, plus elles développaient des rituels de pèlerinage. Les pèlerins offraient des richesses inestimables aux lieux sacrés en proportion des restrictions matérielles auxquelles étaient souvent confrontées les sociétés anciennes. Ce n'est pas par hasard si les lieux de pèlerinage étaient autrefois les lieux les plus vivants, les plus riches et les plus actifs. L'architecture, les arts et la littérature furent toujours au service du pèlerinage et font de ces lieux sacrés des trésors matériels et spirituels les plus riches du patrimoine d'une nation. Les archéologues et les historiens nous donnent d'importantes informations sur l'héritage des pèlerins, les traditions et les rituels du pèlerinage dans différentes cultures et périodes historiques. Les études historiques comparatives et les recherches phénoménologiques du pèlerinage établissent également les liens directs ou indirects qui existent entre le pèlerinage d'une part et le sentiment religieux de l'autre. Le pèlerinage a toujours été un élément qui renforce les liens du pèlerin avec le fait religieux et le sacré.

Le pèlerinage change aussi la signification de la relation entre le pèlerin et les «choses». A titre d'exemple, il faut évoquer la sensibilité de l'homme envers le beau. Il modifie le niveau des liens établis entre l'homme et la réalité extérieure, car le sacré y intervient et élève ces liens à un niveau supérieur. Le temps et le lieu trouvent un aspect sacré, et le pèlerin se trouve face à une réalité qui peut l'aider à s'élever à un niveau sublime de l'existence.

L'histoire des religions et les expériences spirituelles des pèlerins regorgent de témoignages de ce genre de contact avec le sacré. Bouddha connut cette expérience sous l'arbre de la Bodhi; Moïse la connut au sommet du Mont Sinaï et le prophète Mohammad dans la caverne de Hira. Dans le Coran, nous trouvons de nombreux exemples au sujet d'une connaissance spirituelle et sacrée du beau, allant au-delà des perceptions purement esthétiques:

- «*Pureté à Celui qui, une nuit, fit voyager Son esclave, de la Sainte Mosquée à la très lointaine Mosquée dont Nous avons béni l'alentour, afin de lui faire voir certains de Nos signes: - C'est Lui, vraiment, qui entend, qui observe.*» (17:1)
- «*Oui, Je suis ton Seigneur. Enlève donc tes deux sandales; oui, tu es dans Towâ, la vallée sanctifiée.*» (20:12).
- «*Et c'est ainsi que Nous fîmes qu'ils furent découverts, afin qu'ils (les gens de la cité) sachent que la promesse d'Allah est vérité et qu'il n'y ait point*

de doute au sujet de l'Heure. Aussi se disputèrent-ils à leur sujet et déclarèrent-ils: "Construisez sur eux un édifice. Leur Seigneur les connaît mieux". Mais ceux qui l'emportèrent [dans la discussion] dirent: "élevons sur eux un sanctuaire".» (18:21).

- «*A Dieu l'Orient et l'Occident. Où que vous vous tourniez, donc, là est le visage de Dieu. Oui, Dieu est immense, savant.*» (2:115).

Selon Martin Buber, «*Dieu est le mot le plus chargé de tous les mots humains*» et celui qui voit le monde en Lui, se trouve en fait en sa présence.[1] Et celui qui est en Sa présence, est un pèlerin.

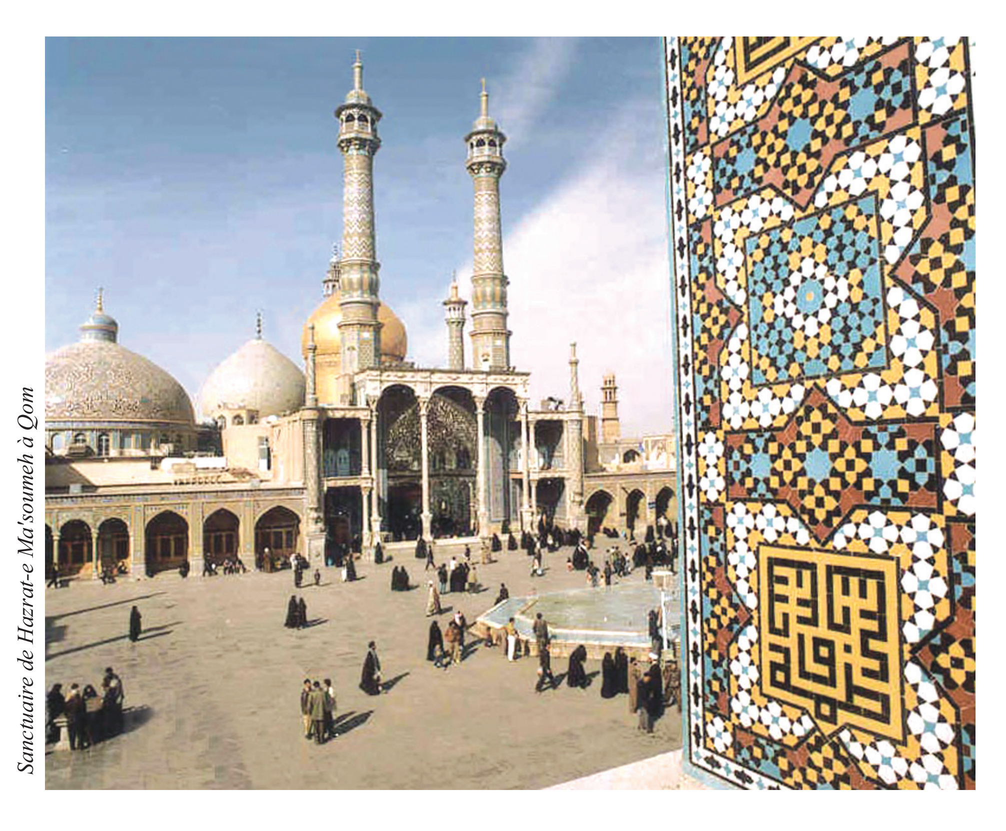
Les arts sacrés sont donc le fruit de la rencontre entre le beau et le sacré. L'art entre ainsi dans le domaine du sacré et il se place à un niveau plus élevé. Devant cet art sacré, l'homme se sent en position de pèlerin. Cette convergence beau/sacré, religion/créativité, spiritualité/art influe sur les évolutions de toutes les cultures et leurs traditions cultuelles. En ce qui concerne l'islam, la manifestation du sacré est toujours celle du beau. Les noms et les attributs de Dieu sont tous beaux.

Ce n'est pas par hasard si les lieux de pèlerinage étaient autrefois les lieux les plus vivants, les plus riches et les plus actifs. L'architecture, les arts et la littérature furent toujours au service du pèlerinage et font de ces lieux sacrés des trésors matériels et spirituels les plus riches du patrimoine d'une nation.

Selon l'expression de Rudolf Otto, le sacré ou le «numineux» est le noyau du fait religieux.[2] Par ailleurs, dans ses études phénoménologiques sur l'histoire, Mircea Eliade considère le sacré comme l'élément commun de toutes les religions.[3] Eliade a consacré d'ailleurs de vastes recherches à la manifestation matérielle du sacré. En effet, nous croyons que malgré l'importance et la notoriété



Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad


Sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom

du beau, c'est le sacré qui constitue une expérience ô combien décisive dans les évolutions historiques des cultures et des civilisations.

L'homme des temps modernes n'est plus un pèlerin car pour lui, les liens avec le sacré sont brisés. Il ne voit dans les lieux du pèlerinage que des sites du patrimoine historique et culturel, sans qu'il se sente la nécessité ou l'utilité d'une participation active à l'action qui s'y déroule. Ainsi, il se trouve dans une position de spectateur devant le fait sacré.

Cependant, les temps modernes ont désacralisé la culture humaine et lui ont ôté son caractère sacral, en rendant le sacré marginal: les traditions et l'héritage du pèlerinage ont été ainsi rejetés de la vie de l'homme moderne. Or, l'islam - surtout la confession chiite - a su mieux conserver le patrimoine du pèlerinage et de la visite pieuse par rapport aux autres cultures.

Les lieux de pèlerinage: une sphère frontalière et mystérieuse

Un lieu de pèlerinage est un espace consacré aux rites cultuels et devient ainsi une sphère frontalière et mystérieuse.[4] Il s'agit d'une zone frontalière entre le monde matériel d'une part et la sphère sacrée de la spiritualité de l'autre. L'aspect mystérieux renforce ce caractère frontalier, car le sacré se manifeste toujours à travers les secrets, les symboles et les formes métaphoriques ou allégoriques. L'architecture, la sculpture, la peinture, l'iconographie, la littérature et les rituels sacraux ont toujours eu cette dimension mystérieuse. C'est à travers

ces symboles que le pèlerin franchit la zone de frontière pour passer du monde matériel à la sphère du sacré et des expériences spirituelles. Par conséquent, les lieux de pèlerinage ne sont jamais des espaces statiques, mais vivants et évolutifs.

Dans les lieux de pèlerinage, le pèlerin se trouve dans une position particulière, celle de l'acteur. Il participe en tant que protagoniste à part entière dans cette expérience sacrée.

Le pèlerin, un protagoniste de premier ordre

Le pèlerinage est un mouvement plein d'amour et de foi qui vise notamment, mais pas uniquement, à l'exaucement d'un vœu. Le lieu de pèlerinage joue donc le rôle de l'intermédiaire entre le pèlerin et le fait sacré à qui il exprime son vœu. Le pèlerin y joue un rôle actif, et contrairement au «touriste» qu'est l'homme moderne, il participe à l'action, sans se contenter du rôle de spectateur d'un touriste.

L'homme des temps modernes n'est plus un pèlerin car pour lui, les liens avec le sacré sont brisés. Il ne voit dans les lieux du pèlerinage que des sites du patrimoine historique et culturel, sans qu'il se sente la nécessité ou l'utilité d'une participation active à l'action qui s'y déroule. Ainsi, il se trouve dans une position de spectateur devant le fait sacré. ■

Tradition	Modernité
Sacré	Profane
Divin	Humain
Eternité	Fuite du temps
Spiritualité	Individualité
Pèlerin	Touriste
Protagoniste	Spectateur
Temple	Musée
Participation	Observation
Vérité	Identité

Systèmes des valeurs tradition/modernité

1. Buber, Martin, *Je et Tu* (Man-o-To) traduit en persan par Abou Torâb Sohrâb et Elhâm Atarodi, éd. Forouzan, Téhéran, 2001, p. 137.
2. Otto, Rudolf, *The Idea of The Holy* , 1959, trans John W. Harvey, New York, Oxford University Press. Ce livre a été traduit en persan par Homayoûn Hemmati sous le titre de *Mafhoum-e amr-e Qodsi*, Téhéran, éd. Naghsh-e Djahân, 2001.
3. Eliade, Mircea, *Patterns in Comparative Religion*, 1958, London, Sheed and Ward, 1959, *The Sacred and The Profane*, San Diego, California, Harcourt. Ces ouvrages d'Eliade ont été traduit en persan par Nasrollâh Zangui sous le titre *Moqaddas va Nâ-moqaddas*, Téhéran, éd. Soroush, 1996, et par Jalâl Sattâri, *Resâleh dar Târikh-e adiân*, Téhéran, éd. Soroush, 1993.
4. Renfrew, C & Bahan, P., *Archaelogy. Theories, Methods, and Practice*, 2000, London, Thames and Hudson, p. 409.



Vue extérieure du sanctuaire de Hazrat-e 'Adol 'Azim

Photo: Mehdi Kâvei

Le sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim, lieu saint et centre des grands événements sociaux et politiques iraniens du XXe siècle

Hodâ Sadough

Située à 15 km à l'ouest de la ville de Téhéran, la ville de Rey est souvent surnommée "la mère de Téhéran". La proximité de Rey à la capitale, au sanctuaire de l'Imâm Komeyni et à l'aéroport international Imâm Komeyni, ainsi que la présence de la raffinerie de Téhéran dans les limites de cette ville ont renforcé l'importance géographique, économique et sociale de Rey. Cependant, la réputation de Rey repose principalement sur le sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim et le rôle qu'a joué ce lieu saint dans l'histoire contemporaine de l'Iran. En effet, outre son statut important de lieu de visite pieuse (*ziyârat*), de nombreux événements sociaux et politiques du siècle précédent sont étroitement associés avec le nom de cette ville. Son histoire dépasse donc celle propre à un espace sacré, mais est également étroitement lié à la politique et a contribué à l'effondrement de mille années de monarchie héréditaire.

L'objectif de cet article est d'évoquer quelques grands événements en relation étroite avec la position géographique de cet espace politico-religieux (Hazrat-e Abdol 'Azim-Rey) qui a été le noyau historique de la métropole de Téhéran d'aujourd'hui.

Hazrat-e Abdol 'Azim (173-252 de l'Hégire; XVIIIe siècle de l'ère chrétienne) naquit à Médine. Surnommé Seyyed Al-Karim, il est un descendant de la cinquième génération de l'Imâm Hassan, deuxième Imâm du chiisme et fils de l'Imâm 'Ali. Hazrat-e Abdol 'Azim était un grand érudit de son temps et avait une profonde connaissance du Coran ainsi que de la jurisprudence islamique. Il a également rapporté un grand nombre d'anecdotes et de hadiths des Imâms Hâdi et Javâd. Hazrat-e Abdol 'Azim est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Rouz o shab* (Le jour et la nuit) et *Khotbeh-ye Amir al-Mo'menin* (Le discours de l'Imâm Ali) sont les plus importants.

Sa vie coïncida avec la période de l'imâmat des Imâms Moussâ Kâzem, Rezâ, Mohammad Taghi et 'Ali Al-Naghi, ère mouvementée de l'histoire islamique. Sa vie fut marquée par de sévères restrictions et contraintes mises en vigueur par le

calife abbaside Motawakkil. C'est dans cette atmosphère hostile que l'Imâm Hâdi lui conseilla d'émigrer à Rey pour guider le peuple vers le chiisme. Suivi de nombreux espions d'Al-Motawakkil chargés de le capturer ou de l'assassiner, le voyage de Hazrat-e Abdol 'Azim fut rempli de périls. Cependant, il parvint à atteindre Rey, ville qui sera sa dernière demeure et qui abrite aujourd'hui son mausolée.

Sheikh Fazlollâh Nouri (1843-1909) était un opposant à la Révolution constitutionnelle. Ayant soutenu le mouvement dans un premier temps, il devint bientôt un grand dissident du mouvement constitutionnel soutenant une islamisation pure et dure de la société et du pouvoir. Selon lui le, mouvement avait dévié de ses objectifs originels en suivant le modèle des pays occidentaux, alors qu'il s'était formé dans le but de refouler l'influence étrangère sur le pays, de limiter le pouvoir du Shâh et d'établir une assemblée nationale afin que le peuple puisse prendre part aux affaires courantes. Accompagné d'un certain nombre de savants religieux et de disciples, Nouri se rendit au sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim pour faire un sit-in en guise de protestation. Toutefois, cette démarche n'aboutit guère. Il y fit plusieurs discours pour mettre en lumière ce qu'il considérait comme étant les intentions réelles des constitutionalistes. D'autres activités des opposants concernaient l'expédition de télégrammes aux savants religieux des villes saintes chiites d'Irak en particulier à Najaf, la publication des journaux et la correspondance avec les grandes autorités religieuses influentes. Il faut indiquer que Sheikh Fazlollâh fut finalement condamné à mort et exécuté pour ses opinions qui allaient à l'encontre du courant dominant

Sa vie fut marquée par de sévères restrictions et contraintes mises en vigueur par le calife abbaside Motawakkil. C'est dans cette atmosphère hostile que l'Imâm Hâdi lui conseilla d'émigrer à Rey pour guider le peuple vers le chiisme.



Sanctuaire de Hazrat-e Adbol 'Azim à l'époque qâdjâre (1874)

Photo: Abdollâh Qâdjâr


Sanctuaire de Hazrat-e Adbol 'Azim à l'époque qâdjâre (1902)

Photo: Abol-Qâsem ibn Mohammad Taghi Nouri

au sein du mouvement constitutionnel.

Parmi d'autres événements importants qui eurent lieu dans le sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim, il faut évoquer l'arrestation et l'expulsion de Seyyed Jamâleddin Assad Abâdi (1838-1897) à l'issu du décret de Nâsseredin Shâh. Jamâleddin était un réformiste musulman et un grand adepte de la prise de conscience et de l'unité des pays islamiques. Il effectua plusieurs voyages dans les pays islamiques et européens, et établit des relations tantôt amicales, tantôt hostiles avec ces pays. Lors d'une rencontre avec Nâsseredin Shâh Qâdjâr à Munich, Jamâleddin fut invité à venir à Téhéran où on le reçut avec grande estime. Le Shâh, ayant au départ fait preuve de respect et d'amitié envers son invité, changea bientôt son attitude envers Jamâleddin dont les idées commençaient à l'inquiéter et à menacer son pouvoir. En effet la détermination de Seyyed Jamâl de critiquer les pays occidentaux, son mécontentement et ses critiques de la situation politique d'une part et l'incapacité du Shâh de gérer les affaires nationales sans l'intervention des Russes et des Britanniques de l'autre, poussa le Shâh à l'exiler. Celui-ci décida de faire un sit-in dans le sanctuaire pour exprimer ouvertement sa discordance avec le Shâh et mettre en lumière ses futurs projets. En peu de temps, les Iraniens vinrent au sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim pour lui rendre visite et entendre ses discours au sujet du devoir pressant de la nation de faire pression pour l'abdication du Shâh. Le mouvement d'opposition dirigé par Jamâleddin se développa si rapidement que le Shâh ne put tolérer son opposition dans le sanctuaire. A cet effet, il chargea ses agent de l'exclure de ce lieu et de le transporter jusqu'en Irak à cheval. Quelques années plus tard, Nasseredin Shâh fut touché par une balle tirée par l'un des disciples de Seyyed Jamâleddin, Mirzâ Rezâ Kermâni, au même endroit où il avait été violemment chassé du sanctuaire.

Durant les dernières années de la dynastie qâdjâre, l'Iran connut l'une des périodes les plus troubles de son histoire.


Entrée de la mosquée du sanctuaire de Hazrat-e Adbol 'Azim, photo datant des années 1940

Cette période fut marquée par l'anarchie et l'intrusion sans précédent des pays étrangers dans les affaires nationales. Dans une telle situation, Samsâm-ol-Saltaneh (1850-1930) parvint à obtenir le vote de confiance pour son mandat de premier ministre de l'assemblée nationale. Cependant, en peu de temps, son incapacité à gérer la crise devint évidente pour tous. En guise de protestation contre les politiques du gouvernement, l'Ayatollah Modarres (1870-1937) invita le peuple à siéger dans le sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim. Le mécontentement populaire incarné dans l'acte du sit-in était si sérieux qu'il provoqua finalement la chute du gouvernement de Samsâm-ol-Saltaneh.

Le 5 juin 1963 est une date importante dans l'histoire de la Révolution islamique. Ce jour là, l'Iran manifesta contre l'arrestation de l'Ayatollah Khomeyni suite à un discours enflammé de ce dernier dans lequel il attaquait le Shâh, Israël et les Etats-Unis. Le lendemain de son arrestation, la nouvelle s'était répandue dans tout le pays. Les rues de Téhéran, Qom et Rey furent inondées de monde et une grève générale toucha le pays. Des centaines de personnes se rassemblèrent alors dans le sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim, et se dirigèrent ensuite dans les rues pour rejoindre les protestants et crier des slogans anti-gouvernementaux. Les forces de sécurité se présentèrent sur place pour s'opposer aux manifestants. Ils ouvrirent le feu et arrêtèrent des dizaines de personnes. De nombreux jeunes manifestants se rendirent par la suite à Téhéran afin de manifester et poursuivre le soulèvement. Après dix-neuf jours de détention dans la prison de Qasr, l'Ayatollah Khomeyni fut transféré d'abord à la base militaire d'Eshratâbâd, puis au sein d'une maison dans le quartier Dâvoudiyeh de Téhéran où il fut maintenu sous surveillance. Il fut libéré le 7 avril 1964, et retourna à Qom.

Il faut également souligner que dès son retour de Neauphle-le-Château à Téhéran, le père de la Révolution islamique de 1979 s'est rendu au cimetière de Behesht-e Zahrâ, à proximité du sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim.

> En peu de temps, les Iraniens vinrent au sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim pour lui rendre visite et entendre ses discours au sujet du devoir pressant de la nation de faire pression pour l'abdication du Shâh. Le mouvement d'opposition dirigé par Jamâleddin se développa si rapidement que le Shâh ne put tolérer son opposition dans le sanctuaire.

C'est ici que le guide de la Révolution exprima les grandes lignes de son mouvement et déclara à la marée humaine l'ayant accompagnée de l'aéroport Mehrâbâd jusqu'au cimetière: «*Je vais mettre fin au gouvernement du Shâh et nommer un nouveau gouvernement issu de la Révolution, et cela parce que le peuple m'a donné le pouvoir et me soutient*». ■



Vue extérieure du sanctuaire de Hazrat-e Adbol 'Azim

Texte et commentaire d'une prière de visitation chiite: la ziyârat Amin Allah

Amélie Neuve-Eglise

La ziyârat Amin Allah est l'une des prières de visitation les plus connues et considérées dans le chiisme. Elle s'adresse en premier lieu à l'Imâm 'Ali, surnommé "le Prince des Croyants" (Amir al-Mo'minin), mais sa lecture est également recommandée dans tout lieu saint, notamment lors de visites pieuses aux autres Imâms. La source de cette ziyârat est particulièrement fondée et authentique: elle est rapportée de Jâber, qui rapporte à son tour de l'Imâm Bâqer (cinquième Imâm du chiisme) qu'un jour, l'Imâm Sajjâd (le quatrième Imâm) effectua un pèlerinage sur la tombe de l'Imâm 'Ali. Il s'arrêta auprès de sa tombe et pleura, puis récita la ziyârât dite de "Amin Allah" ou "Dépositaire de Dieu", qui fait référence à l'Imâm 'Ali et à l'ensemble des Imâms après lui. Selon Allameh Majlesi, de hautes questions spirituelles et morales sont abordées dans cette ziyârat. Elle commence par une adresse à l'Imâm et une évocation de ses principales caractéristiques, pour se transformer ensuite en invocation permettant à tout croyant de formuler de hautes requêtes spirituelles, de se remémorer le but ultime de son existence, et de se rapprocher de son Créateur.

Les différents points abordés ici sont issus pour la plupart du séminaire de Hossein Ghaffâri, professeur à l'Université de Téhéran, consacré au commentaire d'invocations et de prières de visitation chiites.



Sanctuaire de l'Imâm 'Ali à Najaf

Que la paix soit sur toi, ô Dépositaire de Dieu (*Amin Allah*) sur Sa terre, et Son argument (*hojjat*) envers Ses serviteurs!

Que la paix soit sur toi, ô Prince des croyants!

J'atteste que tu as combattu en Dieu d'un combat à sa juste valeur, que tu as agi en fonction de Son Livre, que tu as suivi les traditions de Son Prophète – que Dieu prie sur lui et sur sa famille,

Jusqu'à ce que Dieu t'ait appelé à Ses Côtés, ayant alors pris à Lui ton âme par Son Choix, et ait imposé à tes ennemis l'argument, en plus de ceux évidents, à l'ensemble des créatures.

Mon Dieu, rends mon âme rassurée de Ton Décret (*qadar*), satisfaite de Ton Décret Arrêté (*qadhâ'*), passionnée par Ton évocation et Ton invocation,

Aimant l'élite de Tes Elus, aimée sur Ta terre et dans Ton ciel, patiente devant la descente des épreuves,

Remerciant les faveurs de Tes Bienfaits, reconnaissante devant l'abondance de Tes Dons, impatiente devant la joie de Ta rencontre, approvisionnée de piété pour le Jour de Ta Rétribution,

Suivant les règles de Tes élus, se dissociant de la morale de Tes ennemis, occupée à Te louer et à faire Ton éloge, délaissant le monde d'ici-bas.

Puis en posant sa joue contre la tombe de l'Imâm 'Ali, l'Imâm Zayn-ol-'Abidin dit:

Mon Dieu, les cœurs des humbles (*mokhbitin*) sont éperdus de Toi, les chemins pour ceux qui désirent (*râghibin*) sont tracés vers Toi,

Les marques de ceux qui se dirigent vers Toi (*qâsidin*) sont claires, les cœurs des gnostiques (*'ârifin*) sont effrayés par Toi,

Les voix de ceux qui appellent (*dâ'in*) montent vers Toi, les portes des réponses sont ouvertes pour eux,

La prière de celui qui s'est confié à Toi est exaucée, le repentir de celui qui est revenu à Toi est accepté, les larmes de celui qui a pleuré de crainte de Toi sont prises en pitié,

Le secours est apporté à celui qui a appelé au secours, l'aide est fournie à celui qui a appelé à l'aide,

Tes promesses sont réalisées pour Tes serviteurs, les faux-pas de celui qui T'a demandé d'en être relevé, sont remis, les bonnes actions de ceux qui agissent sont conservées auprès de Toi,

Les moyens de subsistance descendent de chez Toi pour les créatures, les bénéfices supplémentaires leur sont parvenus,

Les péchés de ceux qui demandent pardon sont pardonnés, les besoins de Tes créatures sont satisfaits auprès de Toi, les rétributions de ceux qui demandent sont prodiguées auprès de Toi,

Les bénéfices supplémentaires se répètent, les tables de ceux qui demandent à manger sont servies, les abreuvoirs des assoiffés sont remplis.

Mon Dieu, exauce ma demande, accepte mon éloge, rassemble-moi avec mes alliés (*awliâ'*) par le droit de Mohammad, Ali, Fatimah, al-Hassan et al-Hussein,

Car Tu es le Maître des Bienfaits, l'Aboutissement de mes vœux, le Summum de mon espoir dans mon 'renversement' [dans l'Au-delà] et dans ma halte [ma tombe].

Tu es mon Dieu, mon Souverain et mon Maître, pardonne à nos alliés et écarte de nous nos ennemis, empêche-les de nous nuire,

Fais apparaître le mot de la Vérité, rends-le le plus élevé; invalide le mot vain, rends-le vile, car Tu es puissant sur toute chose.

Traduction de Leila Sourani, Sheikh Abbâs Qommi, *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis), Editions BAA, 2008, pp. 1140-1144.



Vue aérienne du sanctuaire de l'Imâm 'Ali à Najaf

Dans la première partie de cette ziyârat, l'Imâm est qualifié de "dépositaire de Dieu" (*Amin Allah*). Ce dépôt confié à l'Imâm n'est pas la révélation d'un message divin, rôle qui est réservé aux seuls prophètes, mais la réalité existentielle profonde de l'Imâm comme lieutenant de Dieu sur terre manifestant l'ensemble des perfections divines. Cette présence sur terre est qualifiée de "preuve" (*hojjat*) concrète attestant pour tous les hommes la possibilité d'atteindre le statut d'homme parfait (*ensân-e kâmel*). Comme le souligne le texte de la ziyârat en décrivant l'Imâm, pour arriver à ce stade, l'homme doit mener de nombreux combats parfois extérieurs mais aussi et avant tout intérieurs contre sa propre âme et ses penchants, afin de tout faire en Dieu et pour Dieu, et non sur la base de son propre égoïsme. Il est ensuite évoqué que la voie permettant d'atteindre une telle perfection est de suivre le Livre de Dieu, c'est-à-dire le Coran et ses commandements.

Le haut degré de perfection de l'Imâm est également souligné au travers du récit de sa mort. Plusieurs versets du Coran évoquent qu'en général, ce sont les anges qui viennent prendre l'âme des hommes lors de leur mort.[1] Il est cependant dit ici que Dieu prend directement l'âme de certains hommes parfaits et de Ses Proches-Amis. Cette réalité atteste le rang éminent de l'Imâm, le lien d'amour qui l'unit à Dieu, mais aussi le fait que lorsqu'il atteint la perfection, l'homme devient supérieur aux anges qui n'ont alors plus la capacité existentielle de se saisir de leurs âmes qui les dépassent dans tous les sens du mot. La première partie de cette ziyârat vise donc à nous faire connaître le haut rang de l'Imâm, qui doit être le modèle de tout croyant.

La seconde partie commence par une invocation où sont formulés les plus hauts souhaits que puisse avoir une personne non seulement monothéiste de par sa *croyance*, mais dont l'*existence* même est habitée par l'unicité divine ainsi que par une volonté de se rapprocher de son Créateur.

Chaque croyant se doit de considérer Dieu

comme Sage et sachant parfaitement quels sont les réels besoins de Ses créatures. Dans ce sens, il doit donc considérer chaque événement comme étant la manifestation de la volonté divine et l'accepter en tant qu'occasion de se perfectionner et de se rapprocher de Son créateur. Par conséquent, mêmes les épreuves doivent être considérées comme un reflet de l'amour que Dieu porte à Ses serviteurs, en ce sens qu'elles leur donnent l'occasion de prouver la sincérité de leurs croyances, de révéler leurs qualités profondes en terme de patience, de confiance en Dieu… Tout croyant est donc invité à demander à Dieu, au travers de la lecture de cette ziyârat, non seulement la sérénité, mais aussi la satisfaction envers tout ce que Dieu a décrété pour lui. Elle invite chacun à convertir son regard, à ne voir tout comme le reflet de l'amour et de l'infinie sagesse divine habitant toute chose, et donc à être paisible et "rassurée" face à tout événement. L'invocation évoque aussi l'importance de l'amour dans la religion, l'état le plus haut n'étant pas de réaliser les différents rites par obligation, mais par plaisir et amour profond pour Dieu, état qui manifeste l'élévation et la pureté de l'âme. Ce que nous aimons reflète ce que nous sommes, et l'amour d'un croyant pour la prière reflète donc sa sincérité et sa proximité avec Dieu.

L'importance de l'amour pour les Elus de Dieu est également évoquée: seul cet amour permet à l'homme de s'élever à des horizons supra-matériels et de se perfectionner, étant donné que l'amour pour une personne parfaite reflète la recherche et l'amour de la perfection dans la personne même qui aime. L'amour d'une personne n'est, dans le chiisme, jamais séparé du désaveu de ses ennemis: tout amour véritable est considéré comme inséparable de l'éloignement avant tout intérieur de tout ce qui va à l'encontre et est ennemi de l'être aimé, réalité exprimée par les concepts centraux de *tavalli* (l'amitié et l'association aux Proches Amis de Dieu) qui trouve son achèvement complet dans le *tabarri* (le désaveu de leurs ennemis). C'est pourquoi, le fait de "se dissocier de la morale des ennemis" est immédiatement évoqué après le fait de "suivre les règles des élus de Dieu". L'importance de l'humilité est aussi évoquée: lorsque la personne considère que tout est le reflet de la sagesse divine, il n'y a plus lieu de plainte. Cette certitude que tout est à sa place se manifeste par un sentiment de modestie qui enveloppe tout l'être. La dernière partie de la ziyârat évoque les différents attributs de Dieu en tant que "Plus miséricordieux des miséricordieux". Il est ici évoqué que Dieu est infiniment proche de Ses créatures, toujours prêt à les écouter, à leur montrer le chemin, à exaucer leur prière, à satisfaire le moindre de leur besoin, à leur pardonner… Après cet éloge, au-delà de tous les souhaits, au-delà du désir d'atteindre le paradis, Dieu est présenté comme l'ultime Aboutissement des vœux. Ainsi, le but de tout croyant dont l'existence est imprégnée de l'unicité divine (*movahhed*) ne doit plus être que de gagner l'amour et la satisfaction de Son créateur, comme le laisse entendre ce verset du Coran: "*Aux croyants et aux croyantes, Dieu a promis des Jardins sous lesquels coulent les ruisseaux, pour qu'ils y demeurent éternellement, et des demeures excellentes, aux jardins d'Eden [du séjour permanent]. Et la satisfaction (*ridwân*) de Dieu est plus grande encore, et c'est là l'énorme succès*." (9:72). Parmi ces multiples aspects, la ziyârat apprend donc à *vouloir* le plus haut, à *formuler* les aspirations les plus élevées et, par l'amour pour les Amis de Dieu qui vivifie la foi, à s'en rapprocher durant chaque jour de sa vie de croyant. ■

1. Certains versets du Coran évoquent que ce sont en général les anges qui prennent l'âme, d'autres que c'est Dieu.

Mashhad-e Ardehâl

Hossein Kohandani

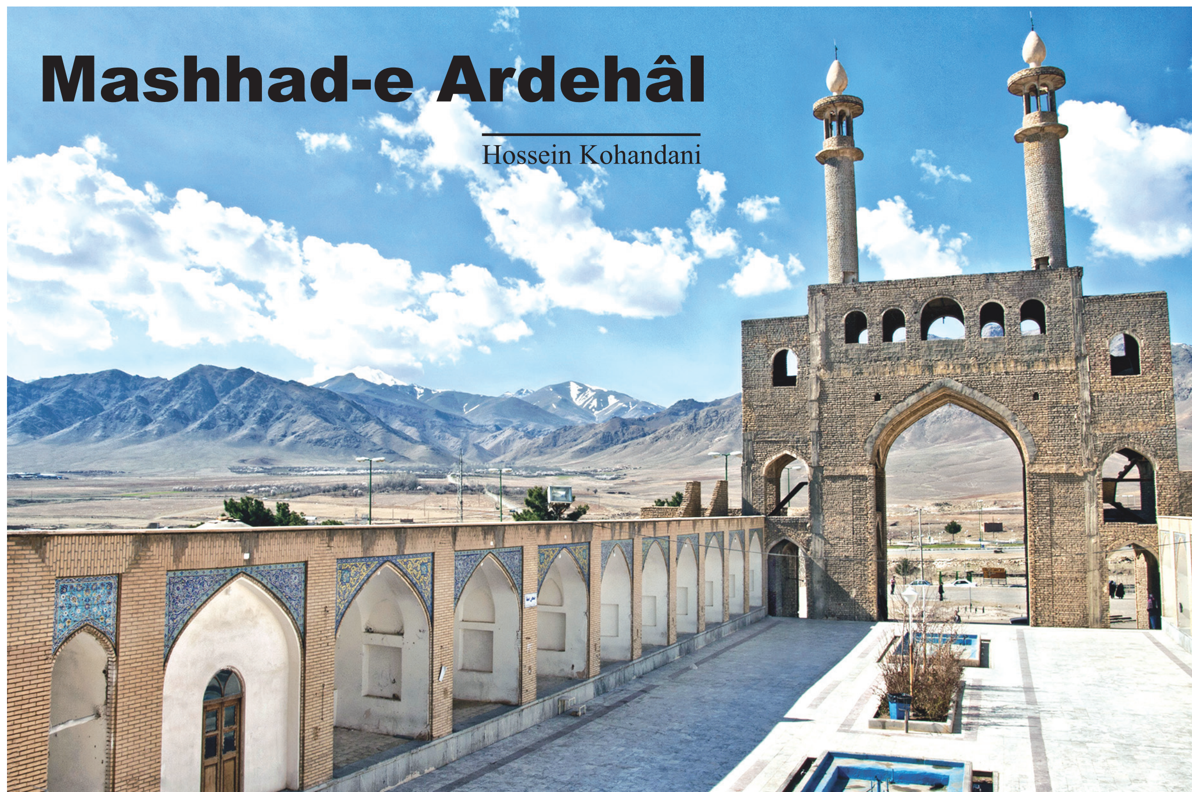


Photo: Yadollâh Naghizâdeh

Mashhad-e Ardehâl est un village situé à 42 km de Kâshân sur la route de Niyâsar-Delidjân. Le mausolée de Soltân 'Ali, fils de l'Imâm Mohammad Bâqer, cinquième Imâm des chiites, se trouve à l'intérieur de ce village.

Ce mausolée date du sixième siècle de l'Hégire (dynastie seldjoukide). Selon les récits des habitants de cette région, Soltân 'Ali est tombé en martyr près de ce village avec une centaine de ses compagnons dans une bataille imposée par le gouverneur de la région qui se sentait menacé par l'influence de Soltân 'Ali sur la population de cette région. La date de son martyr est le 27 Joumada al-Thâni de l'année 116 de l'Hégire (3 août 734). Il avait deux enfants: Fâtemeh et Ahmad. Fâtemeh s'est mariée avec le septième Imâm, Moussâ Kâzem.

Selon les récits, un certain nombre des fidèles de la famille du Prophète de la province de Kâshân en Iran envoyèrent un émissaire nommé Amer Ibn Nasser Fini, à la tête d'une délégation chez l'Imâm Bâqer à Médine pour lui demander de leur envoyer un de ses fils afin de leur enseigner l'islam et les préceptes islamiques.

L'Imâm désigna son fils, 'Ali, un savant et combattant. Ce dernier, après être resté quelques jours dans le village de Jasb et avoir séjourné pendant un mois dans le village de Khâveh, arriva dans la région de Fine et de Kâshân. Il y fut très chaleureusement accueilli. Il devint l'imam de la grande mosquée de Kâshân et les habitants de la région venaient lui poser des questions au sujet de l'islam et aussi lui demandaient de régler leurs problèmes. Après avoir enseigné et fait de la propagande en faveur de la religion islamique, il devint très populaire et cette popularité déplut aux ennemis de l'islam. Si bien que selon un ordre du gouverneur de Ghazvin, ses ennemis lui imposèrent une guerre injuste ainsi que contre sa famille et ses compagnons au nombre de 101.

Après avoir massacré le fils de l'imam, les ennemis coupèrent sa tête et l'envoyèrent au gouverneur de Ghazvin.

Le lieu de la bataille se trouvait à 4 km de

Mashhad-e Ardehâl à Aznâveh, et son corps est enterré dans ce petit village devenu un grand lieu de pèlerinage, ou plus précisément de ziyârat (visite pieuse) pour les fidèles du prophète et de sa famille.

La première personne qui construisit un mausolée sur la tombe de Soltân 'Ali fut Tâher Ibn Mohammad Ibn Hossein Behrouz en 145 de l'Hégire (763). Tout au long des siècles, ce mausolée s'est transformé, agrandi pour devenir depuis la victoire de la Révolution islamique, un grand mausolée très fréquenté surtout au moment de grandes manifestations religieuses.

Selon un des gardiens du mausolée, le défunt grand ayatollah Mar'ashi, lors de sa ziyârat à ce mausolée en 1962, descendit au sous-sol, là où personne jusque là n'avait pénétré et il y découvrit les dépouilles des compagnons du fils de l'Imâm. Chose surprenante, tous les corps étaient intacts.

Chaque année, une cérémonie importante a lieu à ce mausolée, le deuxième vendredi du mois de mehr (fin septembre-début octobre), célébrée par tous les habitants de la région et des régions avoisinantes. Lors de cette cérémonie religieuse, le tapis dans lequel le corps du fils de l'Imâm fut transporté (du champ de bataille à son lieu d'enterrement) est lavé à l'eau de rose.

Après l'assassinat d'Amir Kabir par les émissaires du roi qâdjâr Nâsseredin Shâh, son corps resta pendant quelques jours à Mashhad-e Ardehâl pour ensuite être envoyé en Irak où il y fut enterré. C'était la coutume à l'époque: quand des personnalités voulaient être enterrées dans des lieux saints comme Karbala, Nadjaf, Samara…, leur dépouille restait quelques jours dans un Imâmzâdeh pour être ensuite envoyée dans les lieux saints.

Seulement deux lieux importants de massacres d'Imâms sont enregistrés. Le premier est Karbala, lieu du massacre de l'Imâm Hossein, de sa famille et de ses compagnons. Le second est Aznâveh près de Mashhad-e Ardehâl. Sur l'importance de ce mausolée, un récit de l'Imâm Ja'far Sâdeq dit: «Les bienfaits de la ziyârat à Mashhad-e Ardehâl, sur la tombe de mon frère, sont comme la ziyârat à mon ascendant, l'Imâm Hossein à Karbala.»

> Selon les récits des habitants de cette région, Soltân 'Ali est tombé en martyr près de ce village avec une centaine de ses compagnons dans une bataille imposée par le gouverneur de la région qui se sentait menacé par l'influence de Soltân 'Ali sur la population de cette région.

Dans l'enceinte de ce mausolée, on peut trouver la tombe de Sohrâb Sepehri, poète contemporain iranien. ■

Sources:

-Zodjâdji Kâshâni, Madjid, *Hamâseh-ye Târikhi-e Mashhad-e Ardehâl* (Epopée historique de Mashhad-e Ardehâl), Editions Sobhân, 1378 (1999).



Mashhad-e Ardehâl

Pèlerinage et tourisme en Iran, quelle interaction?

Afsâneh Pourmazâheri

Tout d'abord, il faut retenir que les deux notions «pèlerinage» et «tourisme religieux» sont pratiquement interchangeables, sans pour autant se recouvrir. Plus précisément, le pèlerinage et la "visite pieuse" (*ziyârat*) peut faire partie du voyage religieux. Si le voyageur projette de visiter un lieu saint (une mosquée par exemple) dans un but culturel, il ne sera plus question de pèlerinage mais seulement de tourisme religieux. En revanche, si un pèlerin se déplace dans une optique religieuse, et ce, sans tenir compte de la charge culturelle ou historique de sa destination, son voyage sera «nimbé d'une aura immatérielle»; il aura en somme entrepris une expérience de pure spiritualité. C'est évidemment ce type de voyage, effectué en toute simplicité, qui a pris le nom de "visite pieuse" ou de «pèlerinage». Ce dernier est l'une des formes de voyage les plus courantes dans le monde, et fait se déplacer chaque année des millions de personnes.

Les attractions religieuses dont les mosquées, mausolées, monastères, églises, cathédrales, synagogues ou temples du feu sont des lieux de rencontre pour des millions de visiteurs. Ils s'y rendent malgré parfois de pénibles voyages; qu'il s'agisse du mauvais temps (d'antan) ou de la modestie des équipements prévus pour leur séjour (toujours d'actualité). Concernant l'Iran, des villes saintes telles que Qom et Mashhad sont largement visitées par les musulmans du monde entier. La gestion des déplacements et de la résidence de cette population exige le recours à un vaste réseau de coopérations. L'aménagement et l'installation de logements convenables, une restauration et une hôtellerie conformes aux tempéraments et aux habitudes régionaux, aux styles de vie des voyageurs en limitant le caractère exotique du voyage permettent chaque année d'accroître le nombre des pèlerins visitant le pays.

Compte tenu de la part d'« immatérialité » dans ce genre de voyage, la visite pieuse a toujours eu un succès considérable, dans les pires conditions climatiques ou dans les situations géographiques les plus désavantageuses, comme c'est le cas dans des pays désertiques comme la Syrie ou l'Arabie Saoudite. D'après les spécialistes de la question, la volonté du pèlerin, centrée sur son «odyssée», est l'élément le plus important de son voyage. C'est ce qui lui permet d'écarter tous les obstacles sur son chemin. C'est la raison pour laquelle la situation géographique n'a pas une incidence notable sur le pèlerinage, et que ces destinations ne manquent jamais de croyants venus de tous les horizons, toutes saisons comprises. D'ailleurs, pour ce genre de voyage, rallier sa destination n'est pas la seule fin. L'expérience est amorcée dès l'instant du départ, et continue tout au long du trajet à parcourir.

On peut ainsi classifier les différentes dimensions du tourisme religieux:

- Les attractions religieuses, elles-mêmes subdivisées en sous-groupes: mosquées, mausolées des descendants des Imâms (*Imâmzâdeh*), tombeaux et sépultures, lieux de rituels et de réunions pour les croyants, monastères, couvents et synagogues.
- Le tourisme religieux tient compte également de la durée du voyage. On peut ainsi distinguer les voyages de courte durée des voyages plus longs. Dans le premier cas, ni la distance à parcourir ni la durée du voyage ne dépasse guère les limites de la journée, tandis que dans le second cas, qu'il s'agisse d'un déplacement intra ou extraterritorial, le voyage effectué s'étendra bien au-delà d'une simple journée.
- Quant aux buts des voyages religieux, ils sont

divers. La majorité des pèlerins, ne cherche qu'à visiter le lieu saint en question, effectuer des rituels liturgiques, faire preuve de charité ou rendre visite aux nécessiteux dans les hôpitaux, et parfois, propager une foi à laquelle le pèlerin tient par-dessus tout. Le deuxième groupe concerne les voyageurs qui participent aux colloques ou aux cérémonies religieuses tout en visitant les sites saints.

- Certains pèlerins, en raison de la nature de leur foi, ne voyagent pas en groupe et penchent plutôt vers des voyages individuels et non organisés. Par contre, les adeptes des religions abrahamiques, c'est-à-dire l'islam, le judaïsme et le christianisme, eu égard à l'intérêt qu'ils portent aux activités collectives, font le trajet en nombre pour profiter de la présence de leurs coreligionnaires et rencontrer de nouvelles personnes avec des idées et des croyances identiques ou similaires. Le plus emblématique parmi les pèlerinages collectifs est certainement celui de La Mecque, transformée aujourd'hui en lieu de rencontre pour les musulmans des quatre coins du monde. Les occasions de célébrations ou de cérémonies religieuses peuvent également dynamiser le tourisme des pays religieux, à savoir, durant les mois de Dhou al-Hijja où les croyants se rendent à La Mecque pour accomplir les gestes rituels édictés par leurs traditions respectives.

- Quant au trajet, il est aujourd'hui parcouru grâce à des moyens de transport modernes, climatisés et bien équipés, sauf dans certains cas spécifiques, alors que jusqu'à la moitié du XIXe siècle, c'était à dos d'animaux, parbarques ou bateaux, qu'on se déplaçait.

- Parmi les spécificités du pèlerinage, d'autres sont remarquables:

Les voyageurs religieux sont censés ne porter aucune atteinte à l'environnement naturel des lieux où ils se rendent, à l'environnement social ou politique également, puisque les pèlerins, compte tenu de leur «morale religieuse» doivent respecter scrupuleusement les droits d'autrui durant le voyage. De plus, totalement voués à leur quête de spiritualité, les pèlerins n'aiment généralement pas se déplacer après avoir

> Pour ce genre de voyage, rallier sa destination n'est pas la seule fin. L'expérience est amorcée dès l'instant du départ, et continue tout au long du trajet à parcourir.



Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad

Photo: Massoud Nozari



Tombeau de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom

Photo: Amir Hesâmi Nejâd

rejoint leur destination sacrée. Contrairement à certains voyages nécessitant des conditions particulières, le pèlerinage est accessible à toutes les couches sociales et même aux différents groupes d'âge. Outre les bénéfices immatériels, le pèlerinage peut également avoir partie liée avec le tourisme culturel, entre autres avec la visite des sites historiques, les achats chez les artisanats régionaux, la connaissance de la culture du pays de provenance. Le tourisme culturel peut également constituer une pause, un moment de repos, de détente et de distraction pour les pèlerins. L'emplacement géographique de l'Iran, au-delà de sa richesse religieuse, peut également servir de transit entre les pays musulmans. Le pays se situe en effet sur le trajet des pèlerins.

> Si un pèlerin se déplace dans une optique religieuse, et ce sans tenir compte de la charge culturelle ou historique de sa destination, son voyage sera «nimbé d'une aura immatérielle»; il aura en somme entrepris une expérience de pure spiritualité.

Dans des pays tels que l'Iran qui ont un bon potentiel religieux, et compte tenu du grand nombre de musulmans dans le monde, le tourisme religieux recèle des potentialités économiques importantes. Récemment l'intérêt mondial pour les sites saints en Iran a augmenté à tel point qu'on est parvenu petit à petit à valoriser ce genre de tourisme dans le pays en dépit du tourisme culturel qui lui, reste peu développé. De plus, les visites au mausolée de l'Imam Rezâ à Mashhad, à celui de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom, de Hazrat-e Abdol 'Azim à Rey et de Shâh Tcherâgh à Shirâz peuvent gagner en envergure moyennant une bonne planification et un développement des infrastructures. D'autre part, ces deux formes de tourisme, le tourisme religieux et le tourisme culturel, ne se contredisent pas et dans des pays comme l'Iran qui jouit du voisinage des lieux sacrés et historiques, dans la plupart de ses villes touristiques, cette relative coïncidence

apporter davantage au tourisme (en général) en Iran. Cet avis n'est pas partagé par tous les spécialistes mais l'expérience dans ce domaine atteste qu'en l'état actuel, cette politique s'avèrerait des plus bénéfiques.

Actuellement les Iraniens s'adonnent plutôt au tourisme dans les pays voisins, notamment dans les pays limitrophes du nord, pour en visiter les attraits culturels communs à leur propre culture iranienne. Mais l'inverse n'a malheureusement jamais eu lieu sauf dans certains cas, et cela avec des visées religieuses et très limitées. Les pèlerins Tadjiks, par exemple, se hâtent de rendre visite au mausolée de l'Imâm Rezâ à Mashhad mais n'ont curieusement aucune attirance pour les villes historiques comme, par exemple, Ispahan, d'où le vol direct Douchanbé-Mashhad. Cela tient peut-être au manque d'intérêt généralisé des Iraniens pour la présentation de leurs acquis et valeurs culturelles autres que religieuses.

Par ailleurs, les pays considérant l'Iran comme leur destination de pèlerinage, ne font pas partie des pays dit "développés". Par conséquent, prévoir une large coopération dans ce domaine nécessite l'assomption de certaines responsabilités de la part des deux pays dont le plus important est la reconsidération des frais de voyage et de logement des pèlerins.

> Les voyageurs religieux sont censés ne porter aucune atteinte à l'environnement naturel des lieux où ils se rendent, à l'environnement social ou politique également, puisque les pèlerins, compte tenu de leur «morale religieuse» doivent respecter scrupuleusement les droits d'autrui durant le voyage.

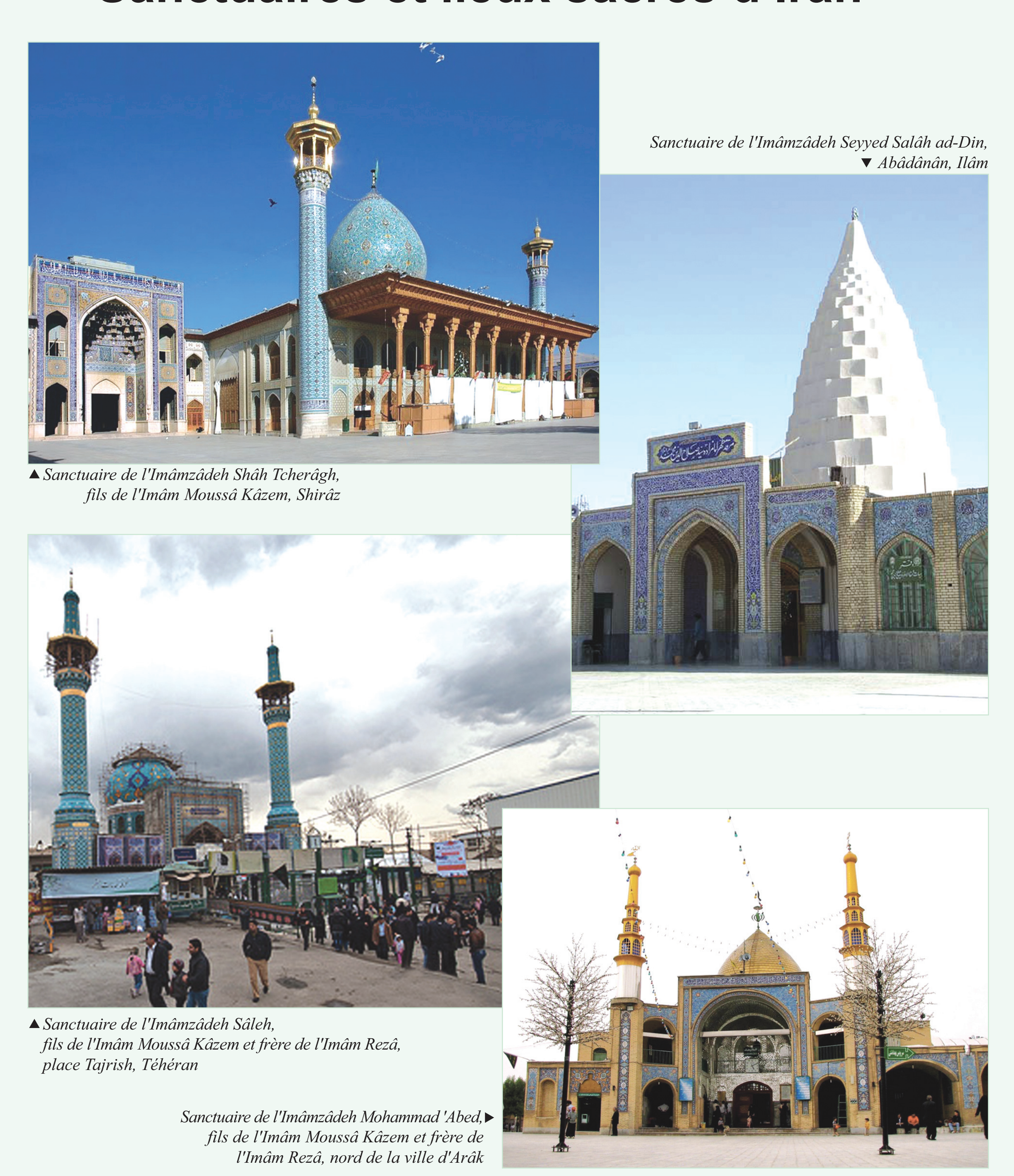
Le tourisme religieux apparaît donc comme étant le principal moyen de développer le tourisme en Iran étant donné sa grande richesse dans ce domaine, ainsi que son grand potentiel d'attraction pour les populations chiites habitant dans les pays limitrophes. ■



Vue extérieure du sanctuaire de Hazrat-e Abdol 'Azim

Photo: Hossein Fâtemi

Sanctuaires et lieux sacrés d'Iran



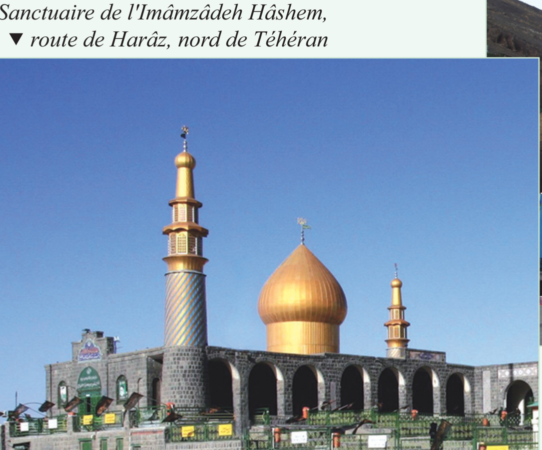
Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Seyyed Salâh ad-Din,
▼ *Abâdânân, Ilâm*

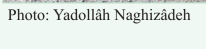
▲ *Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Shâh Tcherâgh,*
fils de l'Imâm Moussâ Kâzem, Shirâz

▲ *Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Sâleh,*
fils de l'Imâm Moussâ Kâzem et frère de l'Imâm Rezâ,
place Tajrish, Téhéran

Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Mohammad 'Abed, ▶
fils de l'Imâm Moussâ Kâzem et frère de
l'Imâm Rezâ, nord de la ville d'Arâk

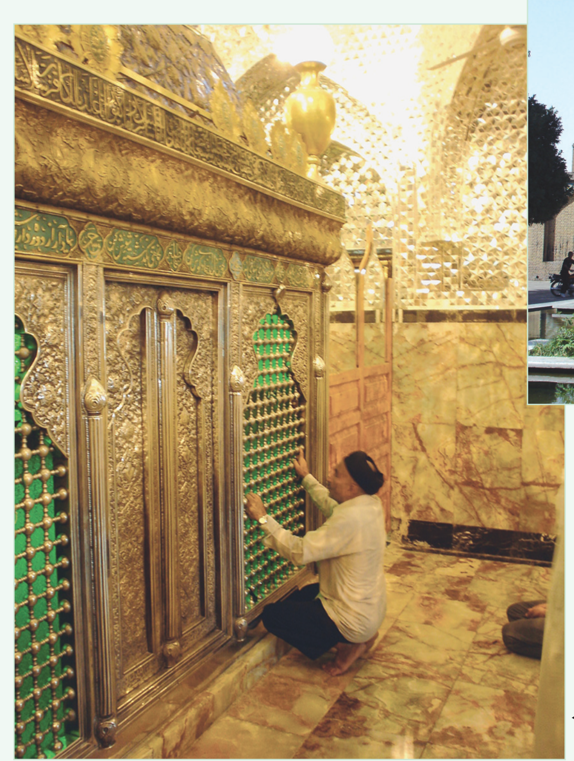
Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Hâshem,
▼ *route de Harâz, nord de Téhéran*




Photo: Yadollâh Naghizâdeh

▲ *Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Dâvoud sur la route de Kan, ouest de Téhéran*

▲ *Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Hossein, Qazvin*



◀ *A l'intérieur du tombeau du prophète Daniel, Suse*

Pèlerinage annuel au temple zoroastrien de Pir Sabz

Arash Khalili

Le temple zoroastrien de Pir Sabz

Chaque année, du 14 au 16 juin, le temple zoroastrien de Pir Sabz (à 68 km de Yazd) est l'hôte des pèlerins zoroastriens qui s'y rendent pour rendre hommage à Nik Bânou. Les pèlerins mettent des vêtements de couleurs claires et couvrent leurs cheveux avant d'entrer dans le temple.

Le pèlerinage commence avec la visite d'un temple ancien appelé Sati Pir, situé près du village de Maryan-Abâd, à l'est de la ville de Yazd. Selon les zoroastriens, ce temple fut autrefois le refuge de la mère de plusieurs princes sassanides. Les pèlerins célèbrent des cérémonies spéciales dans les trois lieux sacrés de ce temple avant de se rendre à Pir Sabz, communément nommé «Tchak Tchak».

Le temple zoroastrien de Pir Sabz se trouve près du village de Sharifâbâd, dans le département d'Ardakân (province de Yazd). Les habitants locaux l'appellent «Tchak Tchakou» en faisant allusion au bruit des gouttes d'eau qui coulent d'un rocher, et sont emmagasinées ensuite dans un réservoir aménagé près du temple.

Selon la tradition zoroastrienne, ce lieu sacré était autrefois le refuge d'une princesse sassanide, répondant au nom de Nik Bânou ou Hayât Bânou, fuyant les troupes arabes après la défaite des armées sassanides face aux conquérants musulmans. Plus tard, un berger vit en rêve la princesse sassanide qui lui dit de construire un temple en ce lieu.

Dans la cour du temple se trouve un vieil arbre qui serait, selon la tradition, le bâton de Nik Bânou, fille du dernier empereur sassanide Yazdgard III. La princesse enfonça ici son bâton qui se transforma en un grand arbre.

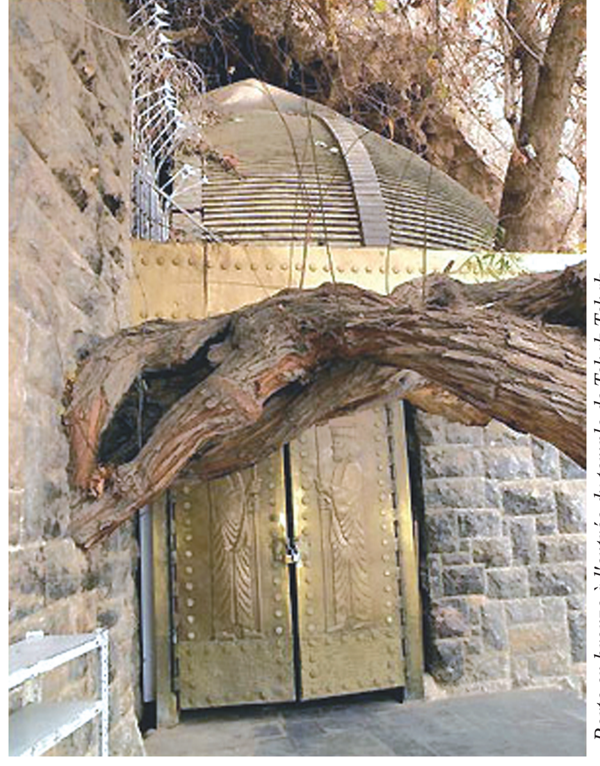
Dans l'une des pièces du temple, les pèlerins

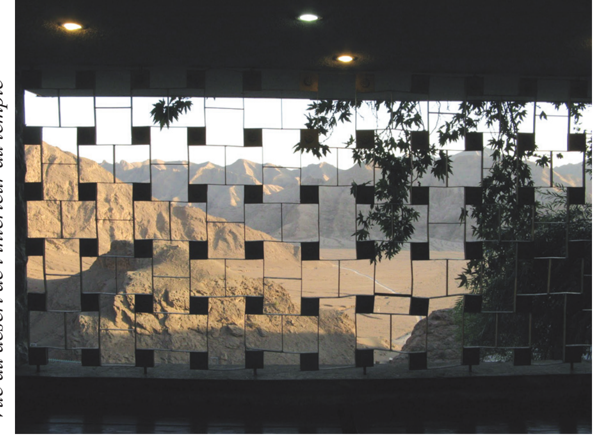
visitent un puits qui a une profondeur de plus de 50 m. Il est dit qu'enrouler un fil autour de la corde du puits permettent aux vœux d'être exaucés.

Selon la tradition zoroastrienne, ce lieu sacré était autrefois le refuge d'une princesse sassanide, répondant au nom de Nik Bânou ou Hayât Bânou, fuyant les troupes arabes après la défaite des armées sassanides face aux conquérants musulmans. Plus tard, un berger vit en rêve la princesse sassanide qui lui dit de construire un temple en ce lieu.

Pendant les jours du pèlerinage annuel de Pir Sabz, les pèlerins participent aux cérémonies de culte et de prière, lisant l'Avesta et les autres textes religieux zoroastriens. Pendant ces jours, une soupe est servie aux pèlerins et des dons sont collectés pour aider les nécessiteux.

Après la chute de la capitale sassanide, de nombreuses femmes, surtout les dames de la cour, fuirent pour ne pas être capturées par les vainqueurs. Nik Bânou fut l'une de ces princesses sassanides qui se réfugia dans la région centrale de l'empire. Le jour où elle arriva ici, elle vit les soldats ennemis s'approcher de son refuge. Elle s'enfuit et monta sur le rocher. Désespérée et sans défense, elle pria Dieu, invoqua son aide et s'adressa au rocher pour lui dire: «Protège-moi et cache-moi en ton sein.» Le rocher s'ouvrit et cacha la jeune princesse en lui. Les guerriers qui poursuivaient Nik Bânou virent cette scène étrange et ils firent demi-tour aussitôt pour quitter ce lieu. Plus tard, une source jaillit de ce rocher et continue de couler du haut du rocher. ■

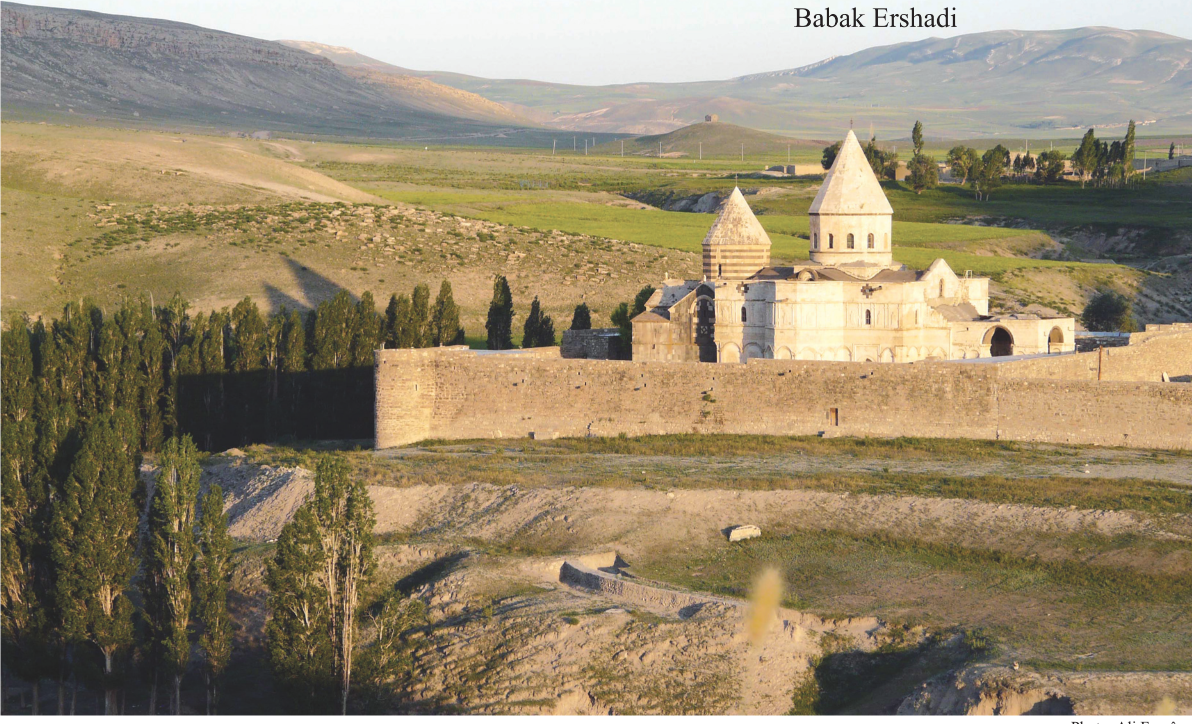

Porte en bronze à l'entrée du temple de Tchak-Tchak


Vue du désert de l'intérieur du temple


Intérieur du temple de Tchak-Tchak

Le pèlerinage annuel au monastère arménien de saint Thaddée

Babak Ershadi



Eglise de saint Thaddée ou «Ghareh Kelissâ»

Photo: Ali Farnâm

Le roi d'Arménie, Sanatruk (en latin, Sanatrocès) tomba grièvement malade, et ses médecins ne trouvèrent aucun remède à son mal.

Le roi avait entendu dire qu'un prophète était apparu à Bethléem en Palestine, et qu'il avait guéri les malades, rendu la vue aux aveugles et revivifié les morts. Il envoya donc ses hommes en Palestine pour trouver un apôtre de ce nouveau prophète afin qu'il vienne le sauver de la mort. Ainsi, Thaddée (Jude, selon la tradition latine) se rendit en Arménie vers l'an 40 de l'ère chrétienne.

A cette époque-là, l'Arménie était un pays soumis à l'Empire Sassanide. Le mithraïsme était la religion de la plupart des habitants de l'Arménie, mais il y avait parmi eux de nombreux zoroastriens.

Thaddée guérit le roi qui lui permit de propager sa religion dans son pays. Beaucoup de gens se convertirent alors au christianisme, parmi lesquels la fille du roi, Sandusht.

Après avoir vu le nombre des chrétiens augmenter dans son royaume, le roi décida d'en finir et de marquer l'arrêt du développement de cette nouvelle religion dans son royaume. Il massacra un grand nombre de chrétiens dans un endroit où se trouve aujourd'hui le monastère de saint Thaddée: parmi les victimes dont le nombre serait, selon la tradition arménienne, de 3500, figuraient saint Thaddée et la fille du roi, Sandusht.

Suite à cet événement et après la mort de Sanatruk, le christianisme se développa rapidement en Arménie, de sorte qu'au début du IVe siècle de l'ère chrétienne et sous le règne des gouverneurs sassanides, le nombre des chrétiens avait considérablement augmenté en Arménie. En 302 de l'ère chrétienne, le christianisme devint la religion officielle du royaume. En souvenir du martyre du saint Thaddée et de Sandusht, les Arméniens édifièrent l'église de saint Thaddée ou «Ghara Kelissa» à l'endroit où saint Thaddée se

réfugia et construisit la première église du christianisme, avant d'être tué par les hommes du roi.

* * *

Saint-Thaddée (en persan: Ghareh Kelissâ) est un monastère arménien situé dans la province d'Azerbaïdjan de l'Ouest, à côté de Tchâldorân, à une vingtaine de kilomètres de Mâkou.

Le monastère de saint Thaddée est, selon certaines sources chrétiennes, l'une des premières églises fondées par les apôtres de Jésus Christ.

Selon la tradition arménienne, le monastère daterait de l'an 66 de l'ère chrétienne et aurait été érigé par Saint Thaddée en personne. Toujours selon la tradition, Simon et lui-même y auraient été enterrés après avoir été assassinés, comme nous l'avons évoqué, avec plus de 3500 personnes.

En 1329, l'église fut reconstruite sous sa forme actuelle, après qu'un tremblement de terre eut détruit sa structure en 1319. Au XIXe siècle, le prince qâdjâr 'Abbâs Mirzâ aida également à sa rénovation et à sa restauration.

Le monastère se situe à près de 2000 mètres d'altitude, sur de hauts plateaux arides et majestueux. Ce lieu, autrefois très fréquenté, est aujourd'hui souvent vide, mais pas abandonné. Depuis plus d'un demi-siècle, un pèlerinage en l'honneur de saint Thaddée est organisé. Chaque été, fin juillet, des milliers de chrétiens viennent y célébrer leur foi.

Le complexe monastique figure sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2008, aux côtés des monastères Saint-Stepanos et de Sainte-Mère-de-Dieu de Dzordzor, situés dans la même région.

Le pèlerinage annuel de saint Thaddée

Chaque année, du 23 au 26 juillet, des pèlerins majoritairement arméniens viennent visiter le monastère de saint Thaddée pour commémorer son martyre. A cette occasion, des cérémonies spéciales ont lieu dans le monastère Ghara Kelissa. Parmi les pèlerins figurent un grand nombre d'Arméniens d'Iran mais aussi d'Arméniens venus des pays voisins.

Des pèlerins venus de Tabriz, d'Oroumieh, de Téhéran, d'Ispahan et d'autres villes iraniennes, s'y rendent souvent en famille. Des familles catholiques et des adeptes de l'église assyrienne participent aussi, bien qu'assez rarement, aux cérémonies du pèlerinage de saint Thaddée.

Le baptême des jeunes enfants est l'une des parties la plus importante des cérémonies. De nombreuses familles souhaitent que leurs enfants soient baptisés dans l'église, considérée comme l'une des plus anciennes de l'histoire du christianisme afin de, selon certaines croyances, recevoir plus de bénédictions du Ciel.

Les familles qui viennent en pèlerinage au monastère de saint Thaddée y demeurent souvent trois jours. Cependant, certaines venant de très loin préfèrent y rester un peu plus. Par contre, les familles qui viennent des villes plus proches pour faire le pèlerinage de Ghara Kelissa peuvent y rester une seule journée pour assister seulement aux cérémonies principales. ■



Vue intérieure de l'église de saint Thaddée

Photo: Nicola e Pina

Critique de l'ouvrage *Le prix à payer** de Joseph Fadelle

Amélie Neuve-Eglise

Nouveau roman à succès en France avec 50 000 exemplaires vendus fin 2010[1] et un succès non démenti depuis, *Le prix à payer* est un récit autobiographique de Joseph Fadelle, ancien musulman irakien converti au christianisme à la fin des années 1980.

Le but de cet article n'est pas d'émettre un quelconque jugement à propos d'un parcours personnel qui mérite en soi tolérance, mais de mettre en relief un ensemble de procédés et d'idées présentés comme faisant partie intégrante de l'islam pour justifier sa propre démarche, et contribuant à nourrir incompréhension et intolérance entre chrétiens et musulmans. Ce n'est donc pas en tant que démarche individuelle, mais dans la mesure où Joseph Fadelle semble vouloir déduire des lois universelles d'un vécu personnel que nous abordons la critique de cet ouvrage, comme il l'affirme sans ambages dans un entretien: "*L'islam comme religion ou comme idée est la plus mauvaise chose que l'humanité ait pu produire*"[2] tout en appelant à sa "*destruction*"[3].

Présentation de l'auteur et résumé de l'ouvrage

Mohammad al-Sayyid al-Moussaoui, devenu Joseph Fadelle après sa conversion, est né en 1964 dans une famille chiite irakienne renommée et influente. A la suite d'une rencontre avec un chrétien, Massoud, avec qui il partage sa chambre lors de son service militaire, il décide de se convertir au christianisme. *Le prix à payer* se présente au premier abord comme le récit d'un parcours personnel, où son auteur expose les raisons l'ayant conduit à se convertir au christianisme: une rencontre avec un chrétien, suivie d'un rêve, d'une relecture "critique" du Coran, puis de la découverte des Evangiles… Il va alors devoir affronter sa famille qui fait tout pour s'opposer à son choix: intimidations psychologiques et physiques puis la prison, des menaces de mort, conjointes à la grande réticence de l'Eglise d'Irak d'accueillir un nouveau converti. Il finira par fuir son pays pour aller en Jordanie accompagné de sa femme, elle aussi convertie, et de leurs deux enfants, avant de rejoindre la France où il réside depuis 2001.

Critique de l'ouvrage

Dès le début de l'ouvrage, qui s'ouvre sur une scène-choc et énigmatique, on ne peut que constater la présence d'une certaine mise en scène teintée de sensationnalisme digne d'un scénario hollywoodien: nous sommes dans le désert jordanien, un homme est face aux siens qui lui disent: "- *Ta maladie, c'est le Christ, et il n'y a pas de remède. Tu ne pourras jamais en guérir…*

Mon oncle Karim sort un revolver et le tend vers ma poitrine. Je retiens mon souffle. Derrière lui, quatre de mes frères me défient du regard. Nous sommes seuls dans cette vallée désertique." (p. 7)[4]

Dès ces premières lignes, nous trouvons exposées toutes les grandes thématiques qui seront distillées tout au long de l'ouvrage: intolérance absolue, violence, inhumanité. Loin de se confiner à ne décrire qu'une famille et un événement biographique

particulier, ces réalités vont être identifiées à l'islam même et à ses adeptes. Ainsi, la volonté à peine voilée d'enfermer l'ensemble d'une religion dans de telles catégories fait de ce livre non pas une incitation à la compréhension mutuelle et à la tolérance, mais un écrit contribuant au contraire à dresser de nouvelles barrières, si besoin en était, nourrissant cette fois-ci en Occident ces mêmes sentiments d'intolérance, de violence et de haine que son auteur prétend dénoncer.

Le recours à des idées fausses et biaisées pour étayer un parcours personnel

Comme nous l'avons évoqué, la conversion de Joseph Fadelle se déroule à la suite d'une rencontre avec un chrétien avec qui il partagea sa chambre durant son service militaire. En filigrane d'une démarche personnelle que nous ne cherchons encore une fois aucunement à juger, nous découvrons tout au long de l'ouvrage de nombreuses incohérences et mêmes idées fausses sur l'islam, notamment concernant la question de la relation avec l'autre. A titre d'exemple, lorsqu'il comprend avec qui il va partager sa chambre, M. Fadelle évoque qu'il est pris d'un sentiment d'horreur soi-disant né de ce que sa religion lui aurait inculqué: "- *Tu crois que moi, un Moussaoui, je vais dormir avec un chrétien? La frayeur m'envahit et m'ôte toute raison. Chez moi, les chrétiens sont considérés comme des parias impurs, des moins que rien avec qui il faut éviter à tout prix de se mélanger*." (pp. 13-14). Après avoir passé quelques jours auprès de lui, il écrit: "*Je suis même surpris de ne pas être incommodé par l'odeur car dans ma famille, c'est une chose acquise: un chrétien se reconnaît à ce qu'il sent mauvais*." (pp. 15-16). Cette position est de nouveau clairement exprimée dans l'un de ses entretiens où il affirme plus clairement que le Coran même (et non pas seulement des traditions familiales) est la source d'un tel comportement: "*Avant de rencontrer le Christ, je voyais les chrétiens à travers le Coran, je les considérais comme on me demandait de les considérer. C'est-à-dire comme des impurs qu'il faut combattre et tuer.*"[5]

> Ce n'est pas en tant que démarche individuelle, mais dans la mesure où Joseph Fadelle semble vouloir déduire des lois universelles d'un vécu personnel que nous abordons la critique de cet ouvrage.

L'idée que l'islam enjoindrait à ses adeptes de ne pas se mélanger avec les chrétiens, qu'ils seraient impurs, sentiraient mauvais ou, pire encore, qu'il faudrait les tuer, est absolument fausse et éminemment dangereuse. Concernant tout d'abord la supposée "impureté", l'écrasante majorité des autorités musulmanes actuelles rejette une telle position. En outre, le Coran souligne expressément que les musulmans peuvent consommer la nourriture des "Gens du livre" (c'est-à-dire notamment des juifs et des chrétiens): "*Vous est permise la nourriture des gens du Livre, et votre propre nourriture leur est permise*." (5:5). Comment donc serait-il permis de consommer la nourriture préparée et donc touchée par une personne en soi impure?[6] En outre, si les chrétiens sont des "parias impurs", comment expliquer le désir de M. Fadelle de le convertir, et donc de le compter parmi les siens (pp. 16-17)? Une conversion ferait-elle miraculeusement disparaître la supposée "mauvaise odeur" qu'il évoque?!

Entre ces deux attitudes extrêmes – c'est-à-dire rejet absolu de l'autre ou

volonté de le rendre identique à soi-même en lui niant le droit à toute altérité -, l'islam invite au contraire à cohabiter avec les "Gens du livre" dont font partie les chrétiens, et souligne que les croyants vertueux parmi eux seront sauvés: "*Ceux qui ont cru, ceux qui se sont judaïsés, les Sabéens, et les Chrétiens, ceux parmi eux qui croient en Dieu, au Jour dernier et qui accomplissent les bonnes œuvres, pas de crainte sur eux, et ils ne seront point affligés*" (5:69).[7] Le Coran pose également les bases d'un respect mutuel invitant à une coexistence[8]: "*Que l'animosité pour un peuple ne vous incite pas à être injustes. Pratiquez l'équité: cela est plus proche de la piété*" (5:8); "*Quiconque tuerait une personne non coupable d'un meurtre ou d'une corruption sur la terre, c'est comme s'il avait tué tous les hommes.*" (5:32). Le Coran reconnaît aussi la valeur de la diversité des communautés religieuses, diversité voulue par Dieu afin qu'elles puissent rivaliser en charité et en bonnes actions: "*Si Dieu avait voulu, certes Il aurait fait de vous tous une seule communauté. Mais Il veut vous éprouver en ce qu'Il vous donne. Concurrencez donc dans les bonnes œuvres. C'est vers Dieu qu'est votre retour à tous; alors Il vous informera de ce en quoi vous divergiez.*" (5:48). Au lieu de souligner les traits d'union et ce qui rassemble, l'auteur du *Prix à payer* semble vouloir attiser les antagonismes et rendre tout dialogue impossible.

La volonté à peine voilée d'enfermer l'ensemble d'une religion dans de telles catégories fait de ce livre non pas une incitation à la compréhension mutuelle et à la tolérance, mais un écrit contribuant au contraire à dresser de nouvelles barrières, nourrissant cette fois-ci en Occident ces mêmes sentiments d'intolérance, de violence et de haine que son auteur prétend dénoncer.

En outre, lorsque Joseph Fadelle raconte la naissance de son intérêt pour le christianisme, il évoque qu'un jour où son compagnon de chambre chrétien s'était absenté, il découvrit un petit livre intitulé *Les miracles de Jésus* sur son étagère: "*Sur la couverture, on y voit la photo d'un homme souriant, entouré d'un halo lumineux. Je ne connais pas ce Jésus, mais enhardi par les sirènes d'une bonne lecture distrayante, j'emporte l'ouvrage sur ma couche et entame la première page, oubliant au passage toutes mes préventions à l'égard de ce que Massoud représente.* ***Jamais, dans mes précédents livres, je n'ai entendu parler de miracles, et encore moins d'un dénommé Jésus. Même dans le Coran et dans la vie de Mahomet, je ne me souviens d'aucune allusion à ce genre de manifestations***." (p. 22).

Pourtant, M. Fadelle évoque quelques pages plus haut qu'il "*lit le Coran tous les jours*" (p. 19) – or, le Coran évoque en des termes très clairs de nombreux miracles, dont ceux de Moïse (notamment la transformation de son bâton en serpent, l'ouverture de la mer Rouge…), mais aussi divers miracles de Jésus lui-même: "*Et quand Dieu dira: "Jésus, fils de Marie, rappelle-toi Mon bienfait sur toi et sur ta mère quand Je te fortifiais du Saint-Esprit. Au berceau tu parlais aux gens, tout comme en ton âge mûr. Je t'enseignais le Livre, la Sagesse, la Thora et l'évangile.* ***Tu fabriquais de l'argile comme une forme d'oiseau par Ma permission; puis tu soufflais dedans. Alors par Ma permission, elle devenait oiseau. Et tu guérissais par Ma***

permission, l'aveugle-né et le lépreux. Et par Ma permission, tu faisais revivre les morts." (5:110). Point besoin d'être un grand commentateur pour comprendre le sens de ce verset. Comment Joseph Fadelle peut-il donc affirmer n'avoir jamais entendu parler de miracles "*dans le Coran*", alors que nous y trouvons des dizaines d'exemples de ce genre de manifestations?[9]

La soi-disant incompatibilité entre islam et réflexion personnelle

Autre idée fausse véhiculée par Joseph Fadelle dans son ouvrage, l'idée que l'islam prohiberait toute réflexion et recherche dans le domaine de la religion: "*Les imams m'ont toujours enseigné que c'est la lecture du Coran de bout en bout qui sera récompensée au jour du jugement, beaucoup plus que la compréhension du texte. Ainsi, le déchiffrage d'une seule lettre permet d'avancer dans la piété, de gagner dix indulgences, même si on ne saisit pas le sens du mot entier* (sic)." (p. 24). Lorsqu'il décide de relire le Coran, il écrit: "*J'aurais dû me méfier, et écouter* ***la recommandation, tirée d'un verset du Coran, de ne pas approfondir ce qui peut perturber la foi.***" (p. 27). Il attribue donc cette idée directement à un "verset du Coran" qu'il s'abstient cependant de citer.

Au contraire, l'une des caractéristiques du Coran est justement son invitation continuelle à la réflexion et à la compréhension: *"[Voici] un Livre béni que Nous avons fait descendre vers toi,* ***afin qu'ils méditent sur ses versets et que les doués d'intelligence réfléchissent!***" (38:29); "*Très certainement Nous avons exposé [tout ceci] dans ce Coran* ***afin que [les gens] réfléchissent***." (17:41); "*En effet, Nous avons rendu le Coran facile* ***pour la méditation***. *Y a-t-il quelqu'un pour* ***réfléchir***?" (54:17), etc.

Une simple étude de l'histoire de l'islam permet également de se rendre compte de la masse de commentaires écrits à propos du Coran et des différents aspects de la religion en vue d'en comprendre les différentes significations, et ce tant dans les milieux chiites que sunnites. L'immense littérature d'ouvrages religieux et de commentaires ne s'est pas tarie et continue de constituer le sujet de nombreux écrits jusqu'à aujourd'hui. La source principale de dissension en islam n'a donc pas été le caractère licite de la réflexion à propos de la religion ou du Coran, acceptée par tous sauf à de rares moments de l'histoire, mais bien la façon et la méthode utilisée pour commenter le Coran ou plus généralement pour mener une vraie réflexion religieuse.[10]

Le Coran reconnaît la valeur de la diversité des communautés religieuses, diversité voulue par Dieu afin qu'elles puissent rivaliser en charité et en bonnes actions.

Conversion, conversions

Chaque changement de conviction peut être le fruit de divers facteurs: intellectuels, sentimentaux, psychologiques, historiques… Ainsi, changer de religion peut être le résultat de recherches intellectuelles approfondies mais aussi d'un rêve, d'une rencontre, d'un mariage, etc. Certains facteurs sociaux ou psychologiques peuvent également favoriser ce genre de décision comme par exemple la volonté de fuir sa famille, sa culture, une envie de changement… Sans porter un quelconque jugement de valeur, il apparaît nécessaire ici de mettre en relief certains *faits*

clairement exposés par Joseph Fadelle l'auteur lui-même afin de mieux comprendre sa démarche. Ainsi, avant même sa conversion, nous sentons chez l'auteur du *Prix à payer* un certain rejet de sa famille et de ses coutumes, qui se manifeste dès les premières pages du livre à travers l'emploi de mots très durs concernant certains membres de sa famille. Le ton est donné dès le premier chapitre, où M. Fadelle explique qu'il vient d'une grande famille musulmane chiite, soulignant que dès son plus jeune âge, il a été destiné à prendre la suite de son père et que cela lui pèse: "*Mais cette ascendance aristocratique a très tôt pesé sur mes épaules, dès lors que mon père m'a désigné pour lui succéder lorsqu'il serait trop vieux pour gouverner le clan [...] Je n'ai donc pas le souvenir d'avoir eu une enfance heureuse, insouciante, avec des jeux, des rires, des bêtises... Pour moi, ce fut plutôt le devoir, très vite la compagnie des adultes dans la grande salle de réunion à côté de la maison, et donc une certaine forme d'ennui.*" (p. 18). Il y décrit un père au caractère dominateur non exempt d'une certaine duplicité (p. 18), des frères jaloux (p. 19), une mère violente et autoritaire (p. 20) et des sœurs réduites à l'état de bonnes qui n'ont même pas le droit de partager la tablée de leurs frères (p. 19).

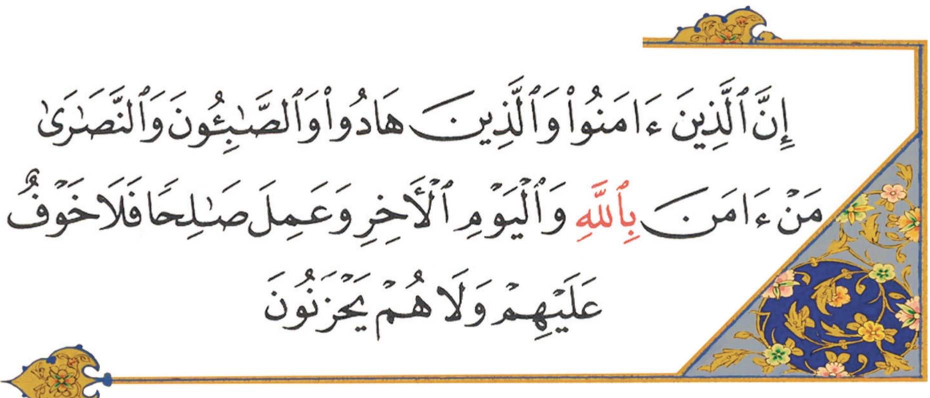
Comment Joseph Fadelle peut-il affirmer n'avoir jamais entendu parler de miracles "*dans le Coran*", alors que nous y trouvons des dizaines d'exemples de ce genre de manifestations?

Il semble souffrir de la tension entre des apparences à préserver et une pratique religieuse qu'il décrit dès le départ comme étant exempte de sens profond pour lui et sa famille: "*Chez les Moussavi, on se doit de donner l'image d'une famille pieuse même si, en fait, on pratique la religion d'une manière assez formelle. Je lis certes le Coran tous les jours dans ma chambre, mais pour moi il s'agit surtout de "jouer à la prière" (sic), de faire semblant. Ma prière n'exige pas une réelle adhésion du cœur, même une compréhension profonde du texte*" (p. 19).[11] Après sa conversion, il qualifie de même "la" (et non plus "sa") prière musulmane à un acte purement formel: "*Au lieu de préceptes et d'obligations* ***formelles****, comme celle de la prière cinq fois pas jour, les mots du Notre Père de l'Evangile résonnent dans ma tête et mon cœur comme un baume apaisant.*" (p. 36).

Lorsque l'on parle de conversion, il faut ici établir une distinction entre le fait d'être né dans une communauté religieuse sans pour autant connaître vraiment les principes de sa religion ni y adhérer en toute conscience puis en choisir une autre à la suite d'un rêve par exemple, et le fait de se convertir sur la base d'une réflexion personnelle et d'une connaissance approfondie de la religion que l'on quitte et de celle que l'on embrasse. C'est seulement dans ce dernier cas que le mot "conversion" prend tout son sens. On peut donc ici douter de la justesse de l'emploi de ce terme au sujet de Joseph Fadelle qui semble, par ses propres aveux, ignorer ou plutôt découvrir pour la première fois la religion dans laquelle il a été élevé pour tout réduire à des "formalités". La suite de l'ouvrage ne fait que confirmer une telle hypothèse, notamment le récit de sa "relecture" du Coran.

Une relecture biaisée du Coran

Pris de doute au sujet de sa foi et sur



▲ *"Ceux qui ont cru, ceux qui se sont judaïsés, les sabéens, et les chrétiens, ceux parmi eux qui croient en Dieu, au Jour dernier et qui accomplissent les bonnes œuvres, pas de crainte sur eux, et ils ne seront point affligés" (5:69).*

le conseil de Massoud, M. Fadelle décide de relire le Coran: *"Ce faisant, je me retrouve aussi pour la première fois de ma vie seul, face à moi-même, sans échappatoire ni distraction, obligé de me confronter en vérité à ce qui constitue une grande part de mon identité: l'islam. Et c'est là que les ennuis ont commencé.*" (p. 27). Pourtant, quelques pages plus haut, M. Fadelle affirmait: "*Je lis certes le Coran tous les jours dans ma chambre*" (p. 19). M. Fadelle continue de décrire son étonnement sur un livre qu'il a selon lui lu tous les jours, mais qu'il semble cependant découvrir: "*Les premières lignes d'Al-Fâtiha, qui constitue le prologue du Coran, ne me posent pas de difficulté particulière. C'est la prière*[12] *la plus connue, celle que récitent chaque jour des milliers de musulmans. Mais dès que j'aborde la deuxième sourate, dite de la Vache, ou* Al-Baqara*, les choses se compliquent. Je bute sur quasiment tous les versets, plein de perplexité, et ma lecture en est rendue extrêmement difficile et lente. Ainsi je ne comprends pas pourquoi verset après verset, Allah s'abaisse à définir les règles de la répudiation, les délais, autant de détails très procéduriers et, à mon sens, sans aucune réelle valeur religieuse.*" (pp. 27-28).

Nous pouvons ici constater deux points: tout d'abord, une vision réductrice du Coran, qui est loin de se limiter à la définition de règles religieuses. Ensuite, le jugement de M. Fadelle apparaît hâtif et péremptoire: comment une seule lecture peut-elle permettre de déclarer dénuées de valeur religieuse certaines règles qui ont constitué l'objet de profonds débats théologiques durant des siècles? De manière générale, comment prétendre à la compréhension d'un livre sacré, quel qu'il soit, en une seule lecture?

En outre, il est surprenant que M.

> Lorsque l'on parle de conversion, il faut ici établir une distinction entre le fait d'être né dans une communauté religieuse sans pour autant connaître vraiment les principes de sa religion, et le fait de se convertir sur la base d'une réflexion personnelle et d'une connaissance approfondie de la religion que l'on quitte et de celle que l'on embrasse. C'est seulement dans ce dernier cas que le mot "conversion" prend tout son sens.

Fadelle ne retienne de cette sourate que les règles du divorce qui n'apparaissent qu'à la moitié de la sourate, après plus de 200 versets! Ainsi, si nous lisons la sourate "La vache", nous trouvons d'abord une description très claire des pieux et des incroyants (versets 2-21) puis un verset indiquant que tout ce qui a été créé par Dieu l'a été pour l'homme "*C'est Lui qui vous a fait la terre pour lit, et le ciel pour toit; qui précipite la pluie du ciel et par elle fait surgir toutes sortes de fruits pour vous nourrir*" (verset 22) dont se fait l'écho ce verset "*C'est Lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre*" (verset 29). Le début de cette sourate contient aussi l'annonce de la résurrection (verset 28), le récit de la création d'Adam comme "lieu-tenant de Dieu sur terre" (versets 30-35), celui du péché d'Adam et son pardon par Dieu (verset 37), la descente d'Adam et Eve sur terre et l'envoi par Dieu de "guides" (prophètes) permettant à l'homme d'être sauvé (versets 38-39), l'injonction à la prière et à l'aumône (verset 46), le récit de la délivrance du peuple d'Israël des mains de Pharaon (versets 47-61)… Tout cela exprimé dans une langue très claire. Si une personne ne comprend pas de tels versets, comment pourrait-elle donc comprendre la Genèse et les récits bibliques?! Les versets suivants évoquent Salomon, Abraham, les relations entre juifs, chrétiens et musulmans, le sens profond de la création… Nous n'arrivons à la description de "règles" qu'à la moitié de la sourate, et la question du divorce qu'au verset 228! Nous ne pouvons donc que constater de la part de l'auteur une volonté de ne mettre en relief que certaines choses, et encore de manière biaisée, pour en passer d'autres totalement sous silence.

Comment une seule lecture peut-elle permettre de déclarer dénuées de valeur religieuse certaines règles qui ont constitué l'objet de profonds débats théologiques durant des siècles? De manière générale, comment prétendre à la compréhension d'un livre sacré, quel qu'il soit, en une seule lecture?

M. Fadelle évoque ensuite la question du statut de la femme en islam, point qui lui pose problème: "*Autre point conflictuel pour moi, je ne saisis pas l'insistance du Coran à définir la supériorité et le* ***pouvoir*** *des hommes sur les femmes, considérées la plupart du temps comme des inférieures, possédant la moitié du cerveau d'un homme, et parfois impures, quand elles ont leurs règles*." (p. 28). Le type d'expression utilisée, c'est-à-dire ici, "la moitié d'un cerveau", confirme la tendance de l'auteur à utiliser un procédé de simplification tournant à la caricature comme base de son argumentaire contre l'islam. On pourrait aussi objecter à l'auteur que le christianisme même est exposé à sa critique. Dans la Première Epître de Paul aux Corinthiens, nous pouvons lire: "*Je veux cependant que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le* ***chef*** *de la femme […] Toute femme, au contraire, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef: c'est comme si elle était rasée. […]L'homme ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme. En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme; et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme. C'est pourquoi la femme, à*

cause des anges, doit avoir sur la tête une marque de ***l'autorité dont elle dépend***" (11:3-10) ou encore dans l'Epître de Paul aux Ephésiens: "*Car le mari est le* ***chef*** *de la femme, comme Christ est le chef de l'Eglise*" (5:23), ou la Première Epître de Paul à Timothée: "*Que la femme écoute l'instruction en silence, avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme; mais elle doit demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère, si elle persévère avec modestie dans la foi, dans la charité, et dans la sainteté"* (2:11-15). Il n'est pas ici question d'établir la moindre comparaison entre islam et christianisme ni de nous lancer dans de l'exégèse comparée, mais simplement de souligner les incohérences, les raccourcis et le regard mutilé que porte l'auteur tant sur l'islam que sur le christianisme, en n'y puisant que ce qui lui permet d'agrémenter au mieux son réquisitoire sur l'islam.

Joseph Fadelle évoque en ces termes la suite de sa critique du statut de la femme en islam: "*Je me rends compte que j'ai vécu pendant toutes ces années au milieu d'une* ***ségrégation****, en l'acceptant très bien d'ailleurs. Mais je n'avais pas pris conscience que* ***cela venait tout droit du Coran et de ses prescriptions***." Il cite ensuite plusieurs versets, dont "*Vos femmes sont comme un champ de labour pour vous, allez-y comme vous l'entendez*" (2:223), et s'improvise soudain en commentateur en disant: "*Ce qui signifie que les hommes peuvent faire d'elles ce qu'ils veulent, y compris sexuellement*" (p. 28). Une telle interprétation est fausse et abusive. Si l'on s'en réfère aux grands commentateurs du Coran, notamment Allâmeh Tabâtabâ'i[13], ce verset doit être compris dans le cadre des versets évoquant les principes généraux fondant les rapports entre les hommes et les femmes sur l'affection, le respect mutuel et la miséricorde, que s'abstient de citer M. Fadelle: "*Et parmi Ses signes Il a créé de vous, pour vous, des épouses pour que vous viviez en tranquillité avec elles et* ***Il a mis entre vous de l'affection et de la bonté***." (30:21). Dans ce sens, les versets décrivant les règles régissant les rapports entre les époux, l'expression "*bima'rûf*" pouvant être traduite par "de façon convenable" est constamment répétée: même en cas de divorce, le respect et la considération mutuelle ne doivent jamais être érodés.[14] D'autres versets, tels que "*Elles [les femmes] sont un vêtement pour vous et vous un vêtement pour elles*" (2:187) évoquent l'idée de réciprocité et de complémentarité entre l'homme et la femme.[15]

Il n'est pas ici question d'établir la moindre comparaison entre islam et christianisme ni de nous lancer dans de l'exégèse comparée, mais simplement de souligner les incohérences, les raccourcis et le regard mutilé que porte l'auteur tant sur l'islam que sur le christianisme, en n'y puisant que ce qui lui permet d'agrémenter au mieux son réquisitoire sur l'islam.

Autre idée fausse: celle que les femmes musulmanes seraient très attachées à leurs bijoux, étant donné que "*c'est le seul bien qu'elles sont autorisées à posséder*" (p. 130). Bien au contraire, le droit de propriété de la femme est un droit absolu

en islam reconnu par toutes les écoles, et aucun homme n'a le droit de lui extorquer ses biens ni même son propre salaire si elle travaille. Le régime matrimonial de l'islam est basé sur le don d'une dot (*mahr*) qui est la propriété absolue de la femme ("*Et donnez aux épouses leur dot, de bonne grâce. Si de bon gré elles vous en abandonnent quelque chose, disposez-en alors à votre aise et de bon cœur.*" (4:4))

Autre idée fausse: celle que les femmes musulmanes seraient très attachées à leurs bijoux, étant donné que "*c'est le seul bien qu'elles sont autorisées à posséder*" (p. 130). Bien au contraire, le droit de propriété de la femme est un droit absolu en islam reconnu par toutes les écoles.

et sur le régime de la séparation des biens qui garantit à la femme la préservation de la propriété de ses biens et de tout ce que lui a donné son mari même en cas de divorce: "*Et il ne vous est pas permis de reprendre quoi que ce soit de ce que vous leur aviez donné.*" (2:229)". La femme peut également être propriétaire de n'importe quel bien, et en disposer librement.

Nous observons le même recours à des idées fausses et des réductions abusives constituant parfois même une insulte aux fidèles de toute une communauté religieuse, notamment lorsque Joseph Fadelle évoque qu'il relit la biographie de Mohammad et en conclut qu'elle n'est qu' "*une accumulation d'adultères, de vols*" (p. 30).

Un Dieu dénué d'amour?

Dans la suite de l'explication de son passage progressif du christianisme à l'islam, Joseph Fadelle nous explique qu'il a "*en tête tous les noms d'Allah donnés par le Coran.*[16] *Il y en a quatre-vingt-dix-neuf connus: Eternel, Inengendré, Unique, Inaccessible, Ferme, Invincible, Glorieux, Sage, Bienveillant, Miséricordieux mais aussi Vengeur… En revanche, il en existe* ***un autre****, le centième nom, que* ***personne ne connaît****. Ce nom d'Allah mystérieux et inconnu, j'ai l'impression de le découvrir aujourd'hui,* ***c'est l'Amour****.*" (pp. 36-37). Nous avons ici une confirmation claire que Joseph Fadelle présente des idées totalement fausses à propos du Coran et de son contenu, qui regorge de versets évoquant Dieu comme amour ainsi que l'amour étant comme le fondement de Sa relation avec l'homme: «*Mon Seigneur est vraiment Miséricordieux et* ***plein d'amour***» (11:90); «*A ceux qui croient et font de bonnes œuvres, le Tout Miséricordieux accordera* ***son amour****.*» (19:96); ou encore «*Dis: "Si vous aimez vraiment Dieu, suivez-moi,* ***Dieu vous aimera*** *alors et vous pardonnera vos péchés*» (3:31) qui exprime l'idée d'une relation d'amour réciproque; «*Dieu aime, en vérité, ceux qui Lui font confiance.*» (3 :159); «*Dieu aime, certes, les bienfaisants.* » (5:13); «*Dieu aime les pieux.*» (9:4). Selon un hadith *qodsî*[17] bien connu en islam, la base de la création fut l'amour de Dieu: "*J'étais un trésor inconnu,* ***J'aimai*** *(*ahbabtu*) à être connu; J'ai donc créé les créatures, Je Me suis fait connaître d'elles et par Moi elles Me connurent*"[18]. Outre le mot "amour", le Coran fait constamment référence à la miséricorde (*rahma*) de Dieu, inséparable de Son amour, de Son pardon, de Son affection…: "*et* ***Ma miséricorde embrasse toute chose****.*" (7:156); "*C'est Lui le Pardonneur, le* ***Tout Affectueux***" (85:14).

Un concentré de l'ensemble des clichés sur l'islam

De façon générale, l'ouvrage semble avoir intentionnellement concentré, au travers de la description d'une famille, toutes les images négatives possibles et imaginables que l'Occident peut avoir sur l'islam: domination masculine absolue (pp. 18-20)[19], concupiscence effrénée à travers l'exemple du grand-père demandant à prendre une quatrième femme à 109 ans alors qu'il est mourant (p. 19)[20], duplicité dans la pratique religieuse (pp. 18-19), père qui répudie ses trois femmes ne pouvant lui donner d'enfant (p. 19), importance du clan (p. 20), relégation absolue de la femme aux tâches ménagères et son absence de la société (p. 20), violence omniprésente, même chez les femmes (p. 20)[21], mensonge et corruption à travers l'exemple de "l'achat" indirect des bulletins de note (p. 20) et, de manière générale, absence totale d'amour dans des relations familiales basées sur la domination et la violence. Nous trouvons donc résumées en trois pages l'ensemble des supposées "tares" assimilées à l'islam. Car c'est bien d'une critique de l'islam dans son ensemble qu'il s'agit, et non seulement d'une famille: "*Elle [la mère de Joseph Fadelle] a su asseoir à l'intérieur le pouvoir qu'elle ne possède pas à l'extérieur,* ***dans la société musulmane***." (p. 20). La relégation de la mère de Joseph Fadelle à la sphère privée n'est pas liée à son père ou à des coutumes particulières, mais bien à "*la société musulmane*" dans son ensemble.

Tout au long de l'ouvrage, nous constatons donc un glissement permanent du particulier (certaines croyances et pratiques de la famille de Joseph Fadelle) à l'universel (l'islam comme religion), et à une identification des deux domaines. Transposée à un autre contexte, une telle logique reviendrait à identifier l'Inquisition ou les tortures pratiquées au Moyen Age contre certains penseurs par l'Eglise au christianisme même! M. Fadelle identifie des pratiques particulières à une religion dans son ensemble, ce qui est évidemment biaisé. Son livre ne contient aucune analyse, aucune référence hormis quelques versets sur la femme. Loin d'inciter à la réflexion et au discernement, il ne fait qu'entraîner son lecteur dans un manichéisme abusif.

Nous retrouvons le même ton à la fin de l'ouvrage: "*Je pense chaque jour à lui [l'un de ses frères devenu athée], ainsi qu'à tous les miens qui continuent de vivre dans* ***l'obscurité de l'islam***" (p. 219), et exprime ses désirs en ces termes: "*Je rêve qu'un jour le clan Moussaoui tout entier puisse se convertir… Pour cela il faudrait que la société elle-même change, avec ses lois, mais hélas,* ***le verrou de l'islam*** *l'en empêche*" (p. 219). Il n'est pas ici question de traditions particulières, mais bien d'une religion dans son ensemble qui se voit ici réduite à un simple "verrou" empêchant le changement de la société et qu'il suffirait de faire "sauter" pour que tout le monde puisse se convertir au christianisme! Tout se passe comme si les gens n'étaient musulmans que par défaut, victimes d'une "obscurité" ou pour sauver les apparences, tandis qu'un simple changement des codes sociaux suffirait à tout remettre en cause:

> L'ouvrage semble avoir intentionnellement concentré, au travers de la description d'une famille, toutes les images négatives possibles et imaginables que l'Occident peut avoir sur l'islam.

singulière conception de la religion… Cette idée est également sous-entendue dans ce passage: "*Ce n'est pas à cause du Christ que j'ai souffert, mais du fait de l'absence de liberté qu'impose la société musulmane, dont ma famille n'a pas osé se défaire, par orgueil et par souci de respectabilité*." (p. 219). Cette conception se trouve confirmée par les propos tenus par M. Fadelle dans un entretien présentant les musulmans en des sortes de "victimes" de l'islam.[22] Loin d'être le simple récit d'une conversion, cet ouvrage est avant tout un réquisitoire, une longue et sombre critique d'une famille et, à travers elle, de l'ensemble d'une religion.

Tout au long de l'ouvrage, nous constatons donc un glissement permanent du particulier (certaines croyances et pratiques de la famille de Joseph Fadelle) à l'universel (l'islam comme religion), et à une identification des deux domaines.

Enfin, dans plusieurs passages de son ouvrage et dans les entretiens qu'il a pu donner ces derniers mois, Joseph Fadelle affirme que selon le Coran, toute personne ayant quitté l'islam doit être tuée: "*Tout musulman qui suit la règle coranique a le devoir de me tuer puisque j'ai quitté l'islam pour embrasser la religion chrétienne.*"[23] Il faut encore et toujours souligner avec insistance que l'islam reconnaît la liberté de conscience comme un principe absolu, comme l'exprime ce verset: "*Nulle contrainte en religion*" (2:256). C'est sur cette base que des communautés chrétiennes ou juives existent et cohabitent depuis des siècles dans différents pays musulmans. Si des affrontements ont parfois lieu, ils sont le fait de personnes, et non de l'islam en lui-même qui promeut une coexistence pacifique avec les "Gens du livre", et non une conversion forcée qui n'a aucun sens ni valeur. En outre, un musulman qui se convertit au christianisme et pratique chez lui n'est en aucun cas menacé de mort par l'islam tant qu'il limite sa décision à une sphère individuelle au sein de laquelle la liberté de conscience est absolue; le problème se pose lorsqu'il donne une dimension sociale à sa décision et décide de faire du prosélytisme ou de s'employer à détruire son ancienne religion *dans la société* – principe qui n'est d'ailleurs pas étranger dans un sens à la logique laïque! Comme le soulignent Michel Cuypers et Geneviève Gobillot, "*la croyance religieuse seule ne fait de personne la cible potentielle d'une attaque […] Le simple fait qu'une personne ne soit pas musulmane n'a jamais été un légitime* casus belli *dans la loi ou la foi islamique conformément au Coran: "*Nulle contrainte en religion*" (2:256). Les musulmans peuvent et doivent vivre paisiblement avec leurs voisins, sans que cela exclue l'autodéfense légitime et le maintien de la souveraineté: "*Et s'ils inclinent à la paix, incline vers celle-ci (toi aussi) et place ta confiance en Dieu." (8:61)".[24]

Conclusion

Pour conclure, nous souhaitions de nouveau insister sur ce point essentiel: ceux qui prétendent dénoncer l'intolérance et la violence ne font souvent que l'alimenter et la renforcer. Qu'apporte un tel ouvrage à part un renforcement de l'incompréhension et des pires préjugés pouvant exister sur une religion? L'acharnement dont Joseph Fadelle fait preuve contre l'islam n'est-il pas à comparer avec ce qu'il prétend dénoncer?

Prouve-t-on le bien-fondé de sa religion en détruisant celle de l'autre? Car c'est bien à cela qu'aspire l'auteur du *Prix à payer*: "*Je veux détruire l'islam, d'abord pour sauver les musulmans. La distinction entre les deux est encore une fois primordiale. C'est le salut des musulmans qui m'importe.*"[25] Plus insidieux, Joseph Fadelle identifie totalement islam et islamisme; la source de toute violence se trouvant selon lui dans le Coran même, venant corrompre l'humanité des musulmans: "*Certains musulmans ignorent ce que dit l'islam (sic) et sont bons car leur humanité leur dicte de faire des choses bonnes [...] Les musulmans «mauvais» ou extrémistes sont justement ceux qui lisent et appliquent le Coran*".[26] Outre ces propos d'une incohérence patente, que signifie "musulman qui ignore l'islam"? Ou encore le fait de qualifier de "mauvais musulman" celui qui lit son livre sacré? Aurait-on l'idée de qualifier de "mauvais chrétien" celui qui lit la Bible?

De par son ouvrage ainsi que ses multiples interventions dans les médias et institutions diverses, Joseph Fadelle contribue également à cristalliser la méfiance et la haine contre les musulmans non plus seulement d'Irak, mais de France, en présentant **chaque croyant comme un individu potentiellement criminel**: "*En France, les autres sont des musulmans qui connaissent le Coran. Ils semblent modérés parce qu'ils sont pour l'instant en minorité et ne peuvent donc pas appliquer le Coran. Mais ceux que l'on appelle «bons musulmans»* ***seront poussés à tuer comme les autres lorsqu'ils liront le Coran****, ou ils quitteront l'islam comme je l'ai fait.*"[27] Il pousse également la psychose jusqu'à entrevoir la création d'un gouvernement islamique en France: "*Il y a en plus le danger de la démocratie en France. Les musulmans cherchent une identité qui ne soit pas la France et se réfugient donc dans l'islam. Le jour où ils seront majoritaires au Parlement, ils voteront la charia!*"[28]

Qu'apporte un tel ouvrage à part un renforcement de l'incompréhension et des pires préjugés pouvant exister sur une religion? L'acharnement dont Joseph Fadelle fait preuve contre l'islam n'est-il pas à comparer avec ce qu'il prétend dénoncer? Prouve-t-on le bien-fondé de sa religion en détruisant celle de l'autre?

La personnalité et l'histoire de Joseph Fadelle, qui, rappelons-le, s'est converti en 1987, soit il y a plus de 20 ans, semble venir à point nommé pour renforcer certains préjugés et servir un processus de deshumanisation de l'autre parfaitement en accord avec les intérêts d'une certaine classe politique, comme ce fut le cas un temps du *Jamais sans ma fille* de Betty Mahmoody. Les procédés sont les mêmes: choix du genre romanesque permettant de rendre une histoire attractive au plus grand nombre en ayant recours à des procédés de dramatisation et d'exagération en s'aidant bien souvent d'idées ostensiblement fausses permettant de réduire une réalité complexe aux notions de "bien" et de "mal".

Ce manichéisme à outrance a même entraîné certaines réactions au sein même de la communauté chrétienne, notamment de la part du père Christophe Roucou, responsable du Secrétariat pour les Relations avec l'Islam (SRI) à la Conférence des évêques de France, qui a évoqué le risque que fait peser un tel

ouvrage sur le dialogue islamo-chrétien: "*Les prêtres conseillent ce livre à leurs paroissiens. Fadelle lui-même est invité à donner des conférences partout. Et* ***pas simplement pour parler de son itinéraire qui est tout à fait respectable, mais pour dire que l'islam est l'œuvre du diable.*** *On sent se renforcer chez les catholiques – comme chez l'ensemble des Français – un courant d'hostilité à l'islam. Nous sommes attaqués comme naïfs vis-à-vis des musulmans parce que nous discutons avec eux, alors que c'est notre mission. Ma position, en tant que SRI, c'est de dire que je n'ai pas à choisir entre ma solidarité avec les chrétiens du Proche-Orient et l'amitié avec les musulmans d'ici.*"[29] Dans un contexte où la préservation de ce dialogue, de cette amitié ou du moins de ce respect mutuel entre chrétiens et musulmans est une nécessité vitale, ce genre d'ouvrage ne fait que renforcer les pires clichés sur l'islam et contribue dangereusement à la diabolisation de l'autre, prélude à toutes sortes de haines et dérives dont nous ne pouvons malheureusement que constater l'augmentation. Est-ce ainsi que l'amour et la tolérance envers le prochain peuvent triompher? ■

Dans un contexte où la préservation de ce dialogue, de cette amitié ou du moins de ce respect mutuel entre chrétiens et musulmans est une nécessité vitale, ce genre d'ouvrage ne fait que renforcer les pires clichés sur l'islam et contribue dangereusement à la diabolisation de l'autre, prélude à toutes sortes de haines et dérives dont nous ne pouvons malheureusement que constater l'augmentation.

**Le prix à payer*, L'œuvre éditions, 2010, 224 p.

1. www.oeuvre-editions.fr/Nouvel-article
2. Entretien avec Joseph Fadelle réalisé par Faustine des Lys,
3. Ibid.
4. L'ensemble des citations suivies de "p." sont issues de l'ouvrage *Le Prix à Payer*, sauf indication du contraire.
5. Entretien avec Joseph Fadelle réalisé par Faustine des Lys.
6. En islam, certains éléments ou aliments sont considérés comme impurs, comme l'alcool ou la viande de porc. C'est dans le sens où il ne faut pas entrer en contact avec ces éléments, dont la consommation ne rend cependant pas "en soi" une personne impure.
7. Le catholicisme a au contraire mis beaucoup de temps avant de pouvoir envisager la question du salut des non chrétiens et des personnes non baptisées. L'exemple extrême est sans doute celui des sanctuaires à répit qui ont fonctionné jusqu'au début du XXe siècle en Europe et en France. Ils étaient destinés aux enfants morts-nés et n'ayant pu être baptisés. Selon la croyance, ils étaient donc destinés à errer dans les limbes, une sorte d'enfer, pendant l'éternité. On disposait les enfants dans ce sanctuaire en attendant le moindre signe d'un retour temporaire à la vie pour pouvoir les baptiser et leur éviter une errance éternelle. Le concept de limbes n'a été définitivement aboli que récemment par le Vatican. On voit donc que durant de nombreux siècles, le concept de salut allait jusqu'à exclure les nouveau-nés chrétiens! La question du salut des non-chrétiens a reçu une réponse plus ouverte lors du concile Vatican II, qui envisage les autres religions comme des "semences de l'esprit saint" qui ne font cependant que "disposer" les âmes des non-chrétiens au salut, la voie ultime demeurant le Christ et celle de l'Eglise catholique.
8. D'autres versets du Coran sont souvent cités hors de leur contexte pour dénoncer la soi-disant "intolérance" de l'islam, notamment "*Après que les mois sacrés expirent, tuez les associateurs où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. Si ensuite ils se repentent, accomplissent la Salat et acquittent la Zakat, alors laissez-leur la voie libre, car Dieu est Pardonneur et Miséricordieux.*" (9:5). Ce verset a été révélé à la suite de la conquête de La Mecque par Mohammad et les musulmans – ville dont les habitants s'étaient jurés

d'anéantir Mohammad et ses partisans jusqu'au dernier. Nous sommes donc dans un contexte de guerre. Lorsque La Mecque est conquise, au lieu de tuer ou d'emprisonner les vaincus qui voulaient l'assassiner, le prophète Mohammad fait un discours devant les habitants de la ville, ceux-là même donc qui l'avait chassé et voulaient l'éliminer. Une partie de ce discours est évoquée par Martin Lings: "*Le Prophète leur adressa alors les mêmes paroles de pardon que celles que Joseph avait prononcées lorsque, selon ce que rapporte le Coran, ses frères étaient venus le trouver en Egypte: "En Vérité, Je vous dirai ce qu'a dit mon frère Joseph: Il ne vous sera fait ce jour ni blâme ni reproche. Dieu vous pardonne, et Il est le plus Miséricordieux des miséricordieux*" (Martin Lings (*Le Prophète Muhammad, Sa vie d'après les sources les plus anciennes*, Seuil, p. 493). Mohammad invite donc au pardon ceux-là même qui voulaient l'éliminer. C'est dans ce contexte qu'il donne ensuite quatre mois (les mois sacrés) à ces gens-là pour se convertir ou partir: ce qui est une tolérance énorme et rarement vue dans une guerre! Ensuite, ceux qui restent et demeurent malgré tout sans avoir changé leurs desseins sont dès lors un réel danger, d'où l'injonction du verset de les éliminer: c'est un cas de réelle légitime défense, car lorsque l'on donne l'occasion à une personne qui veut nous tuer de partir, et si elle reste sans avoir changé d'idée, sa présence devient un réel danger. Il est cependant encore dit ensuite que ces mêmes personnes se repentent, la liberté doit leur être donnée. Ce verset fait référence à une situation historique particulière et, si l'on regarde son contexte, ne vient pas contredire les principes universels de tolérance et de respect mutuel tels que "*Que l'animosité pour un peuple ne vous incite pas à être injustes. Pratiquez l'équité: cela est plus proche de la piété*" (5:8); "*Et s'ils inclinent à la paix, incline vers celle-ci (toi aussi) et place ta confiance en Dieu.*" (8:61)"; "*Quiconque tuerait une personne non coupable d'un meurtre ou d'une corruption sur la terre, c'est comme s'il avait tué tous les hommes.*" (5:32) ou encore d'autres versets évoquant encore une fois que la base des relations avec les personnes d'autres religions ou ayant des idées différentes est la tolérance et le dialogue respectueux: "*Par la sagesse et la bonne exhortation appelle (les gens) au sentier de ton Seigneur. Et discute avec eux de la meilleure façon.*" (16:125).

9. Il évoque de nouveau ce même aspect quelques lignes plus bas, lorsqu'il relate sa discussion avec son compagnon de chambre lorsque ce dernier revient:

"*Qui est ce Jésus dont parle ton livre?*

-C'est Issa ibn Mariam, le fils de Marie…

Réponse totalement inattendue et incompréhensible pour moi. Issa je le connais, il figure fans le Coran, parmi d'autres prophètes venus avant Mahomet. ***Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il portait un autre nom, ni que ce Jésus/Issa avait fait des miracles aussi extraordinaires***" (p. 23).

Il faut ici distinguer plusieurs aspects de la question. Joseph Fadelle affirme: 1. Au départ, qu'il ne connaît pas ce "Jésus", ce qui peut être concevable si l'on prend en compte le fait que Jésus est parfois appelé différemment dans le Coran et par les chrétiens du Moyen Orient; 2. Qu'il n'a jamais entendu parler de miracles au sens absolu (ce qui est impossible pour toute personne ayant tant soit peu lu le Coran; 3. Même après avoir compris que le Issâ du Coran est le Jésus des chrétiens, il affirme ne jamais avoir entendu qu'il ait fait des miracles d'une telle ampleur, alors que le Coran évoque on ne peut plus clairement le fait que Jésus parlait alors qu'il n'était qu'un nouveau-né, qu'il guérissait les malades, ressuscitait les morts, etc. Nous pouvons donc ici formuler deux hypothèses: soit M. Fadelle n'a pas lu le Coran, ce qui serait surprenant pour un musulman, soit il fait clairement preuve de mauvaise foi.

10. Lire notamment à ce propos Cuypers, Michel; Gobillot, Geneviève, *Le Coran, idées reçues*, Le cavalier Bleu éditions, 2007, pp. 69-72.

11. Un peu plus loin, il écrit à propos que la prière en islam: "*l'essentiel de ce que j'en ai retenu était dans le respect des ablutions, très extérieures*" (p. 40).

12. Ici le langage utilisé est plus qu'approximatif: *Al-Fâtiha* ou "L'ouverture" est la première *sourate* du Coran qui est récitée pendant la prière, mais elle n'est pas une *prière* en soi.

13. Si l'on se réfère au plus grand commentateur chiite du Coran contemporain, 'Allâmeh Tabâtabâ'i, s'inspirant lui-même de nombreux commentateurs, souligne que le champ est une image symbolisant la vie et la permanence de l'espèce humaine, grâce auquel la graine prend vie et la vie demeure. L'importance centrale de la femme comme "mère de l'homme" et permettant la survie de l'espèce humaine est ici soulignée. Concernant la seconde partie du verset, 'Allâmeh Tabâtabâ'i souligne que l'homme peut avoir des rapports sexuels avec sa femme quand il le souhaite (sauf exception par exemple lors du jeûne du Ramadan), cependant, ces rapports s'inscrivent dans le cadre de l'amour, du respect mutuel et de la miséricorde que Dieu a créée entre les époux (et non dans le sens où l'homme pourrait disposer librement de sa femme comme il l'entendrait, sans aucune considération à son égard). Tabâtabâ'i,

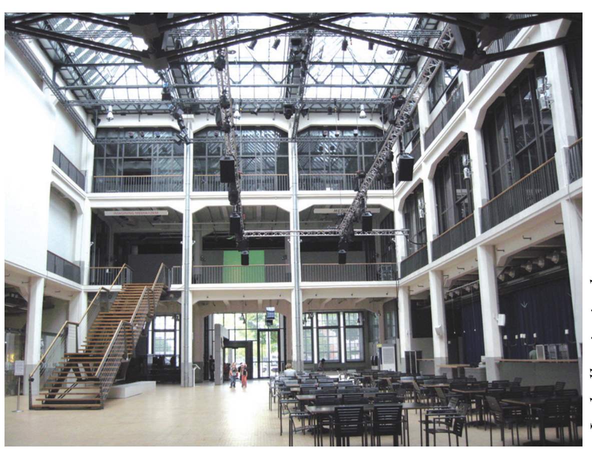
Mohammad-Hossein, *Al-Mizân*, Vol. 2, Traduction persane, p. 319.
14. Comme l'atteste ce verset: "*Le divorce est permis pour seulement deux fois [avec la même personne]. Alors,* ***c'est soit la reprise conformément à la bienséance, d'une belle manière ou la libération avec gentillesse.*** *Et il ne vous est pas permis de reprendre quoi que ce soit de ce que vous leur aviez donné*." (2:229)". L'expression *bima'rouf* est également utilisée dans ce verset, qui nous apprend aussi qu'il est interdit au mari de retenir sa femme contre son gré si elle veut divorcer: "*Et quand vous divorcez d'avec vos épouses, et que leur délai expire, alors, reprenez-les conformément à la bienséance (*bima'rouf*), ou libérez-les conformément à la bienséance (*bima'rouf*).* ***Mais ne les retenez pas pour leur faire du tort: vous transgresseriez alors*** *et quiconque agit ainsi se fait du tort à lui-même. Ne prenez pas en moquerie les versets de Dieu*." (2:231)
15. Il faut également rappeler que selon le Coran, c'est à la fois Adam et Eve qui ont péchés, contrairement au récit de la Genèse où seule Eve est à l'origine du péché et induit son mari en erreur: "***La femme*** *vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence;* ***elle prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle****, et il en mangea. […] L'Eternel Dieu dit: Qui t'a appris que tu es nu? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? L'homme répondit:* ***La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé.***" (Genèse, 3:6-13). Les conséquences d'un tel péché sont notamment perceptibles dans la Première Epître de Paul à Timothée (2:11-15) citée plus haut. Dans le Coran, il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme concernant le péché originel: ils en sont tous les deux également responsables: "*Puis le Diable, afin de leur rendre visible ce qui leur était caché - leurs nudités -* ***leur*** *chuchota, disant: "Votre Seigneur ne vous a interdit cet arbre que pour vous empêcher de devenir des Anges ou d'être immortels!". Et il leur jura: "Vraiment, je suis* ***pour vous deux*** *un bon conseiller". Alors* ***il les fit tomber*** *par tromperie. Puis,* ***lorsqu'ils eurent goûté de l'arbre****, leurs nudités leur devinrent visibles; et ils commencèrent tous deux à y attacher des feuilles du Paradis. Et leur Seigneur les appela: "Ne* ***vous*** *avais-Je pas interdit cet arbre? Et ne vous avais-Je pas dit que le Diable était pour vous un ennemi déclaré?"*" (7:20-22).
16. Ce qui semble ici attester sa connaissance du Coran… et vient renforcer les contradictions sur le fait qu'il ignorait la présence de versets sur des miracles, ou encore sa relecture du Coran qui semble presque être une découverte…
17. Un hadith *qodsi* est une parole de Dieu exprimée selon les mots du prophète Mohammad.
18. Nous reprenons ici la traduction de Christian (Yahyâ) Bonaud, *Le soufisme*, Maisonneuve et Larose, 2002, p. 23.
19. Un exemple parmi d'autres: "*Les hommes, mes frères, échappent à cette autorité [de la mère] grâce à leur sexe, qui leur donne pouvoir sur toutes les femmes, mère comprise*" (p. 20). M. Fadelle ne semble cependant pas outre mesure souffrir de cette situation, mais plutôt en profiter: "*Avec elle [sa mère] je profite sans vergogne de ma situation privilégiée. Je salive encore au souvenir des cinq délicieux pains cuits spécialement par ma mère, à ma demande*". (p. 20).
20. Ce passage mérite d'être cité: "*Mon grand-père paternel certes avait le même caractère dominateur, mais c'était aussi un jouisseur, aimant mordre la vie à pleines dents. Il est mort à 109 ans, en demandant qu'on le marie une quatrième fois, pendant qu'on lui versait des gouttes d'eau dans la bouche et que son fils lui faisait la lecture du Coran!*" (pp. 18-19). Se trouvent ici associées les idées de religion, de sensualité et de domination dans un mélange virant à l'absurde. En partant de l'opinion que cet exemple soit vrai, il ne fait que confirmer l'existence d'une volonté de caricaturer en permanence un milieu que Joseph Fadelle semble dès le départ rejeter.
21. Il écrit ainsi à propos de sa mère: "*Elle supervise la cuisine, le linge, donne ses ordres à ses sept belles-filles et à mes sœurs non mariées, parfois même violemment, jusqu'à les frapper*." (p. 20).
22. "*Je veux détruire l'islam, d'abord pour sauver les musulmans. La distinction entre les deux est encore une fois primordiale. C'est le salut des musulmans qui m'importe.*" Entretien avec Joseph Fadelle réalisé par Faustine des Lys,
23. Ibid.
24. Cuypers, Michel; Gobillot, Geneviève, *Le Coran, idées reçues*, Le cavalier Bleu éditions, 2007, p. 104.
25. Entretien avec Joseph Fadelle réalisé par Faustine des Lys,
26. Ibid.
27. Ibid.
28. Ibid.
29. Christophe Roucou, www.perepiscopus.org/islam/le-temoignage-de-joseph-fadelle-inquiete-le-sri

Le ZKM de Karlsruhe en Allemagne.
Un musée hors normes consacré à l'art et aux médias
(*ZentrumfürKunst und Medientechnologie*)

Jean-Pierre Brigaudiot

Karlsruhe est une ville de l'état du Bade-Wurtemberg, de taille moyenne, située près du Rhin et à proximité de la frontière avec la France. Le ZKM a été initialement fondé en 1989 puis logé en 1997 où il se trouve actuellement, dans une ancienne fabrique de munitions, donc un bâtiment à vocation industrielle, datant du début du vingtième siècle. Le ZKM partage ce vaste lieu avec l'université de Karlsruhe pour une école de design. L'architecture intérieure du bâtiment, basée sur une succession de travées avec de vastes puits centraux cernés de mezzanines, ne facilite pas nécessairement la mise en place et la lisibilité des expositions, en ce sens qu'il y a une présence visuelle encombrante des mezzanines, au contraire de la neutralité habituelle des murs blancs des musées. Cependant le ZKM est, dans le monde, un pôle majeur parmi les lieux consacrés à l'art (son histoire et sa création) et à l'histoire des nouveaux médias. Les musées présentant ce type d'œuvres d'art sont peu nombreux et bien souvent ils ne leur consacrent guère qu'une section ou un département, quand ils ne les mêlent pas aux autres types d'œuvres. Ici le financement provient à la fois du Bade-Wurtemberg et de la ville de Karlsruhe.

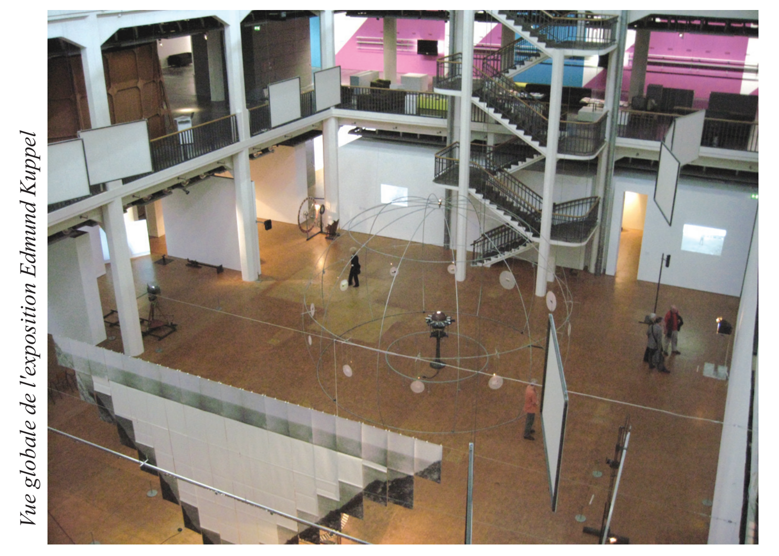
Les œuvres nouveaux médias trouvent leurs origines dans le cinéma essentiellement amateur auquel succédera la vidéo, mais également dans le détournement et l'appropriation de certains médias par des artistes susceptibles de plus ou moins maîtriser les technologies qui les sous-tendent. Ainsi beaucoup, et même la plupart des médias de notre quotidien à vocation initialement communicationnelle donneront naissance à des œuvres d'art collectionnées depuis quelques décennies par les institutions artistiques ou les particuliers. Pour ce qui est de ces médias visuels et sonores, on peut citer pèle mêle la télévision, la radio, la presse imprimée, Internet, le Fax, le téléphone mobile, la photocopie, le DVD et le CD-Rom, les uns et les autres en évolution constante et rapide car ancrés dans des technologies de pointe qui sont également sources de profits gigantesques puisque leur marché est mondial. Certes ces œuvres, même collectionnées par les plus grands musées, ne connaissent qu'une notoriété limitée, mais un certain nombre d'institutions leur apportent le soutien nécessaire à leur existence, voire à leur développement



Le hall principal

en tant qu'œuvres souvent éphémères, comme les performances, et expérimentales. Tel est le cas du ZKM, une institution extrêmement active en son domaine et qui ne limite pas ses actions à acquérir et exposer des œuvres, à organiser des expositions prestigieuses, loin de là.

Beaucoup, et même la plupart des médias de notre quotidien à vocation initialement communicationnelle donneront naissance à des œuvres d'art collectionnées depuis quelques décennies par les institutions artistiques ou les particuliers.



Vue globale de l'exposition Edmund Kuppel

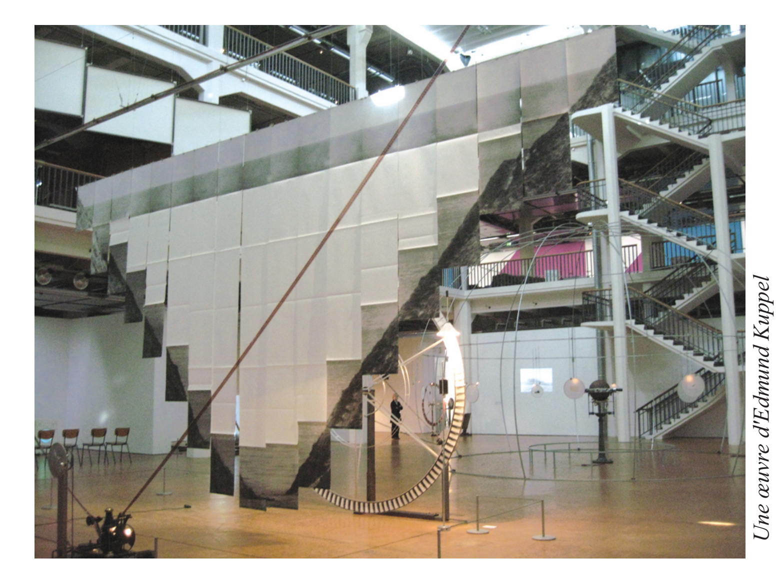


Une œuvre d'Edmund Kuppel

Le ZKM est donc surtout un lieu pour les médias et l'art des nouveaux médias. Il est un lieu de collection, d'exposition et de promotion pour cette forme d'art. Il comporte deux musées, l'un consacré aux œuvres nouveaux médias, l'autre est un musée d'art contemporain que l'on peut qualifier de généraliste; il y a d'autre part une médiathèque et plusieurs instituts de recherche comme celui des médias visuels et sonores qui recouvrent également les arts de la scène et les formes d'art interactives. L'un des instituts est spécialisé dans la musique et l'acoustique, et un autre s'occupe des médias éducatifs et de l'économie des médias. Le ZKM possède un important laboratoire des anciens systèmes vidéo et médiatiques dont il assure la maintenance; ce laboratoire représente une lourde et onéreuse activité car les technologies sur lesquelles s'appuient les médias électroniques et numériques, comme les œuvres nouveaux médias, sont littéralement *in process*, elles évoluent sans cesse, avant même que les différents nouveaux appareils ne soient commercialisés. On voit bien comment, aujourd'hui, la nouveauté technologique de nos téléviseurs et de nos téléphones mobiles se dissout dans la nouveauté suivante. Nos téléphones mobiles sont désormais de petits ordinateurs où la fonction téléphone n'est plus qu'une fonction parmi d'autres. Aussi la conservation de machines et objets destinés à la communication, disparus du commerce depuis des décennies ou seulement depuis quelques années, est une gageure car les pièces ne sont plus nécessairement disponibles chez des

fabricants (qui peuvent eux-mêmes avoir disparu) dont la préoccupation commerciale est totalement ailleurs que dans la muséification de leurs anciens produits. Les collections du ZKM posent en outre des questions auxquelles nulle réponse n'est vraiment totalement satisfaisante lorsqu'il s'agit par exemple d'une œuvre nouveau média qui ne peut plus rester sur son support d'origine, en raison de sa détérioration ou en raison de la fin de sa fabrication, et lorsqu'il faut effectuer le transfert ou la numérisation de l'œuvre, faute de quoi l'œuvre serait appelée à disparaître à jamais. Le même type de question se pose avec la médiathèque du ZKM qui comporte un nombre énorme d'œuvres sonores et d'œuvres visuelles. Leur consultation ne peut se faire que dans des conditions différentes de celles instaurées par leurs auteurs, notamment lorsqu'il s'agit d'installations multimédia ou de projections sur de multiples écrans; la reconstitution des conditions originelles d'exposition définies par les artistes n'étant pas possible, ces œuvres sont consultables, à titre documentaire, sur les écrans standardisés de téléviseurs. Et, ironiquement, les techniques sur lesquelles fonctionnent les modalités de consultation des œuvres de la collection de la médiathèque avouent déjà leur faible pérennité, quelque put être la modernité et la nouveauté de ces modalités lors de leur mise en place.

Les artistes invités en résidence, musiciens, acousticiens, vidéastes, artistes des nouveaux médias, travaillent en collaboration avec des techniciens des médias et ont ainsi l'opportunité d'expérimenter en même temps que de réaliser ce qui ne serait pas envisageable pour un individu isolé, faute de moyens techniques, de compétences ou simplement car le travail en la matière



Une œuvre d'Edmund Kuppel



Une œuvre d'Edmund Kuppel

La conservation de machines et objets destinés à la communication, disparus du commerce depuis des décennies ou seulement depuis quelques années, est une gageure car les pièces ne sont plus nécessairement disponibles chez des fabricants (qui peuvent eux-mêmes avoir disparu) dont la préoccupation commerciale est totalement ailleurs que dans la muséification de leurs anciens produits.




La médiathèque



Dans la collection du musée des médias

ne peut être fait que dans le contexte d'une collaboration de compétences. Ainsi la création technologique avancée et appliquée aux médias va de pair avec la création artistique, celle produite par ce qu'on peut appeler globalement les artistes des nouveaux médias. Cependant la présence au sein du ZKM d'un musée généraliste d'art contemporain permet aux différentes formes d'art logées en ces lieux de se rencontrer et d'éviter ainsi une marginalisation de l'art des nouveaux médias. De nombreux débats et conférences ponctuent la vie du ZKM, permettant de cerner et de mesurer les enjeux à la fois des nouvelles technologies et des formes d'art qui les exploitent et les détournent de leurs fonctions initiales; ces enjeux touchent tant à la perception acoustique et visuelle qu'aux conséquences sociales, philosophiques et économiques des nouveaux médias. Un grand nombre d'artistes, parmi les plus notoires, ont été résidents et ont exposé là.

Lors de mon passage au ZKM en ce mois de mai, je me suis particulièrement attardé dans trois de ses lieux.

L'un est un musée des médias où sont exposés les machines et objets de notre vie ordinaire, passée mais encore récente: ordinateurs, fax, imprimantes, par exemple. Les anciens jeux vidéo sont largement représentés et maintenus en état de marche, ce qui permet au public de s'en servir; ce sont des machines exemplaires de l'évolution de l'interactivité durant les quelques dernières décennies. Tout cela donne un sentiment de vitesse vertigineuse avec un temps accéléré par l'obsolescence incroyablement rapide de ces machines: tel jeu vidéo ou tel écran d'ordinateur semble aujourd'hui tellement archaïque et désuet alors qu'il fut ultra moderne, il y a quelques années!

Un autre lieu du musée des médias était consacré à l'exposition monographique et rétrospective d'un artiste, Edmund Kuppel. Les œuvres présentées, datant pour partie des années 70, sont tout à fait symptomatiques de la démarche du ZKM qui associe recherche avancée et conservation, présent et passé. Edmund Kuppel, pour résumer ce qu'il exposait, travaille d'une part en vidéo et construit d'autre part des machines interactives dont la nature relève

allègrement du bricolage et renvoie explicitement aux lanternes magiques d'antan, avant l'invention du cinéma, destinées à mettre en mouvement virtuel les images fixes. Cela évoque également et par exemple les chronophotographies, de la fin des années 1880, de Jules Marey. Cette exposition avec ces énormes machines qui se montrent et s'exposent comme telles, dans leur dimension esthétique, mécanique et technique, la disproportion qu'elles soulignent entre leurs mécaniques et le peu de chose qu'elles produisent en termes d'images en mouvement, renvoie le visiteur à réfléchir sur l'art comme liberté de rêver; ceci par rapport à la terrible efficacité des technologies contemporaines en matière de médias. Evidemment ces machines sont en panne de manière récurrente, un peu comme autrefois au cinéma en noir et blanc les bandes film se rompaient en cours de projection.

L'un des autres lieux que j'ai pu visiter regroupe la collection de la médiathèque où les œuvres d'art nouveaux médias du musée sont consultables à partir de dispositifs visuels et sonores interactifs dotés d'un système de menus permettant de naviguer de différentes manières et de choisir certains types d'œuvres. On peut privilégier un artiste, comme par exemple Bill Viola ou Nam June Paik, ou un thème tournant autour de questions de société ou de politique, compte tenu du fait que les artistes des nouveaux médias se sont fréquemment emparés de ces questions. En matière d'histoire et de recherche sur l'art des nouveaux médias cette médiathèque est d'une très grande richesse et on peut même considérer que son fonds est quasiment exhaustif, en ce sens que l'essentiel de ce qui s'est créé en matière d'œuvres nouveaux médias, depuis leur apparition, est représenté.

Comme le sont beaucoup d'institutions orientées vers l'art d'aujourd'hui, le ZKM est structuré en parcours autour de son hall principal, avec un restaurant, une excellente librairie thématique sur les médias et l'art des nouveaux médias. Il est doté de salles de spectacle et de conférences et d'une bibliothèque. Je retiendrai de ce musée la richesse de ses collections, le foisonnement de ses activités, son ambiance de ruche et la frustration due à l'impossibilité d'en voir davantage, faute de temps: l'art des nouveaux médias demande du temps, le temps réel de notre vie, pour être approché, appréhendé, car il est un art de la durée, celle du déroulement filmique et celle de l'interactivité. ■

> Tout cela donne un sentiment de vitesse vertigineuse avec un temps accéléré par l'obsolescence incroyablement rapide de ces machines: tel jeu vidéo ou tel écran d'ordinateur semble aujourd'hui tellement archaïque et désuet alors qu'il fut ultra moderne il y a quelques années!



Dans la collection du musée des médias

L'orient des femmes au Musée du Quai Branly à Paris

Mireille Ferreira



Les «boîtes» de la façade du Musée du quai Branly, côté Seine

Photos Mireille Ferreira

Du 8 février au 15 mai 2011, le Musée du quai Branly a présenté un ensemble exceptionnel de 175 costumes et accessoires traditionnels féminins du Proche-Orient, mis en scène par le créateur de mode et designer français Christian Lacroix[1]. Hana Chidiac, responsable de l'unité patrimoniale Afrique du Nord et Proche-Orient de ce musée, est la commissaire de cette exposition, intitulée *L'Orient des Femmes vu par Christian Lacroix*. Comme elle l'explique elle-même, elle a voulu, «par la présentation de cet art vestimentaire peu connu - celui des villageoises et des Bédouines de Syrie, de Jordanie, de Palestine et du désert du Sinaï, région du *Croissant fertile* qui, jusqu'à 1920, ne connaissait aucune frontière - rendre hommage à celles qui, durant des siècles, ont cherché à créer des modes, pour s'embellir, pour exister au sein de leur société; à celles qui ont, par leurs mains et leurs gestes, par leurs goûts et leurs talents, donné à des étoffes et des fils de soie ou de coton une part d'elles-mêmes en composant chaque pièce comme une œuvre d'art. Depuis une trentaine d'années, l'image des femmes orientales vêtues de noir tend à dominer. Ce costume est en train d'envahir les rues du monde arabe et en Afrique, dans des régions où le noir n'était jamais porté par les femmes, et surtout pas dans les zones rurales. Les paysannes et les Bédouines ont depuis fort longtemps brodé et orné leurs habits de couleurs variées. Leurs voiles de visages, véritables parures, étaient également colorés et agrémentés de piécettes».

Le Musée du Quai Branly

Le plus récent des musées parisiens, inauguré en 2006, est dédié aux arts non européens. Ses collections, riches de 300 000 objets venus d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, proviennent en grande partie du Musée de l'Homme et du Musée de la France d'outremer. Son architecture remarquable est due au français Jean Nouvel, également maître d'œuvre de l'Institut du monde arabe, autre phare de la muséologie parisienne contemporaine.

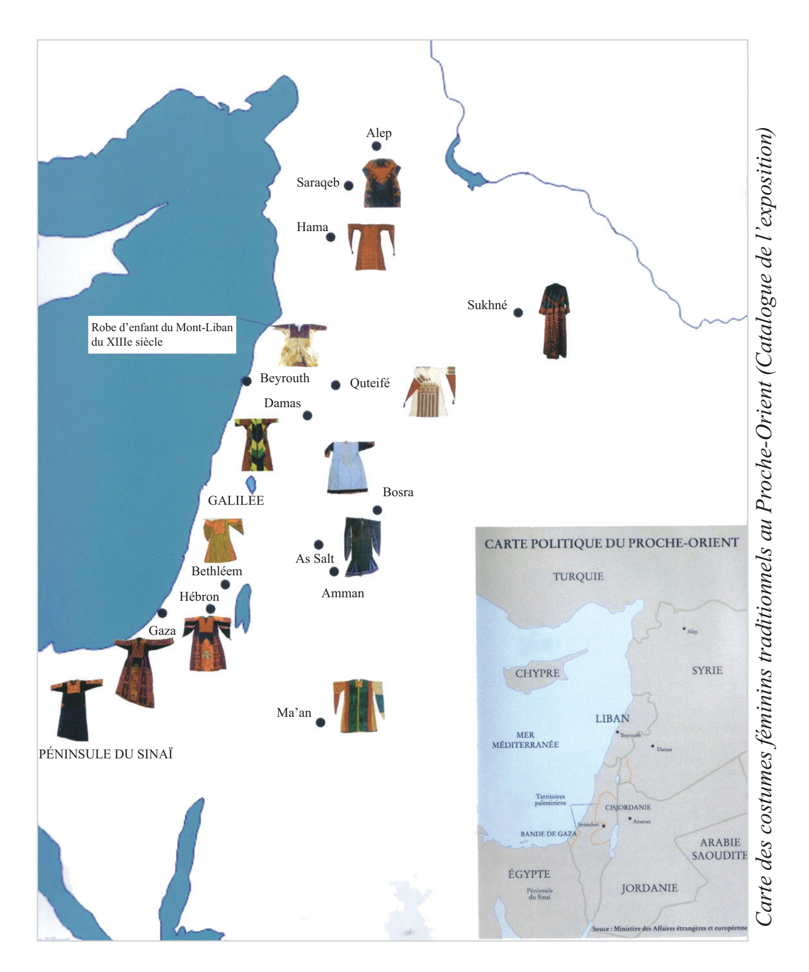
Monté sur pilotis, le Musée du Quai Branly s'étend le long de la Seine, à peu de distance de la Tour Eiffel. Vaste espace sans cloison, partagé en grandes zones géographiques, le plateau de ses collections présente environ 3500 œuvres puisées dans ses réserves et régulièrement renouvelées. Expositions temporaires, spectacles, rencontres, ateliers, activités culturelles, attirent un très nombreux public, tandis qu'étudiants et chercheurs peuvent profiter des ouvrages de la médiathèque, pôle d'excellence en ethnologie et de la muséothèque, où les visiteurs professionnels peuvent accéder aux pièces des collections conservées en réserve. Par ailleurs, un peu plus d'une centaine d'œuvres appartenant aux collections du Musée du quai Branly sont exposées au Pavillon des Sessions du Musée du Louvre, inauguré en 2000, marquant ainsi la place enfin reconnue aux civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, représentant les trois quarts de l'humanité et six mille ans de l'histoire du monde.

Du nord au sud, du sombre à la lumière

L'histoire du costume féminin au Proche-Orient nous est contée tout au long du parcours de l'exposition par la commissaire Hana Chidiac qui, elle-même originaire du Liban, connaît bien les traditions de cette région.

> Le visiteur, foulant une moquette rouge décorée d'impressions de broderies, pénètre dans un environnement feutré où robes de fêtes, manteaux, vestes courtes, et voiles richement brodés de couleurs vives, émergent de la pénombre environnante.

Le visiteur, foulant une moquette rouge décorée d'impressions de broderies, pénètre dans un environnement feutré où robes de fêtes, manteaux, vestes courtes, et voiles richement brodés de couleurs



Carte des costumes féminins traditionnels au Proche-Orient (Catalogue de l'exposition)


Palestine Galilée vers 1950 - Robes de fête en coton et soie

vives, émergent de la pénombre environnante. L'univers d'enchantement ainsi voulu par Christian Lacroix durera tout le long du parcours, organisé en quatre zones géographiques allant du nord de la Syrie, au désert du Sinaï, où sont présentées des parures datées du début du XXe siècle qui constituaient le trousseau de la mariée. La dernière partie de l'exposition est consacrée aux robes blanches de Syrie et de Palestine, innovation du XXe siècle.

L'exposition débute par l'émouvant vestige d'une robe de fillette du XIIIe siècle, prêtée par le Musée national de Beyrouth. Elle fait partie d'un ensemble retrouvé dans une grotte du nord Liban en 1991, composé des corps de cinq femmes et de trois fillettes, conservés par momification naturelle. Le matériel archéologique qui l'accompagnait permet de penser que ces femmes et fillettes furent ensevelies en 1283, après une attaque des Mamelouks.

Cette robe constitue un témoin exceptionnel des très rares textiles de cette époque retrouvés entiers dans cette région. Elle montre l'unité et la permanence des techniques et des coupes des costumes traditionnels du Proche-Orient. En particulier, les broderies au point de croix présentes sur le plastron de cette tunique rappellent les costumes que porteront plus tard les Bédouines et les paysannes. Descendant jusqu'aux pieds, la robe est légèrement élargie par des panneaux en biais. Le plastron et les manches de la robe sont brodés de fils de soie.

Cette coupe en T, évasée vers le bas constitue le modèle de base, venu de Perse. Caractéristique des vêtements féminins du Proche-Orient depuis l'époque abbasside (750-1258) jusqu'à nos jours, nous la retrouverons tout au long de l'exposition. Elle s'appuie sur la largeur du lé de tissu, découpé en son centre pour le passage de la tête et l'encolure, prolongée d'une fente verticale. Les manches sont disposées perpendiculairement.

Femmes syriennes

L'histoire de la Syrie est plusieurs fois millénaire. Les civilisations qui se sont épanouies sur ses terres y ont laissé leur empreinte, notamment dans l'art vestimentaire. L'usage du pantalon ample, le saroual, et du manteau long, le caftan, remonte à l'époque perse.

Les costumes des paysannes sont d'une infinie diversité. Dans le nord et à l'est du pays, robes et manteaux sont cousus dans des étoffes noires ou bleu nuit. Ils sont agrémentés de broderies aux couleurs vives, parfois violentes, toujours contrastées. Toutefois, le rouge reste la couleur de prédilection des femmes. On

lui attribue la capacité de les rendre fécondes, de protéger et d'enrichir celles qui le portent.

Dans les environs de Hama et de Damas, les femmes des villages s'enveloppent dans des étoffes pointillistes de couleur ocre et sienne, colorées au jus d'écorce de grenade. Les manches de ces robes, très collantes jusqu'aux poignets, s'achèvent en longues pointes que l'on enroule autour des bras.

Cette richesse, cet éclat des costumes paysans atteint son plus haut point dans la Ghouta de Damas où chaque village a son costume, différent de forme et de couleur. Cet éclat s'éteint vers le plateau du Hauran où les femmes sont vêtues de longues robes bleues, parfois noires, tombant droit jusqu'aux pieds.

Femmes jordaniennes

En Jordanie, les vêtements féminins se caractérisent par leur diversité et leur originalité. Chaque région a élaboré un costume qui possède ses propres particularités.

Dans le nord jordanien, les femmes portent de longues robes de satin noir ornées de broderies raffinées aux couleurs chatoyantes, mélangeant les points de trait et les points passé plat. Sur leur tête, les femmes mariées portent leur dot, composée d'une parure en argent prolongée dans le dos par une traîne très élégante.

Les costumes des paysannes sont d'une infinie diversité. Dans le nord et à l'est du pays, robes et manteaux sont cousus dans des étoffes noires ou bleu nuit. Ils sont agrémentés de broderies aux couleurs vives, parfois violentes, toujours contrastées. Toutefois, le rouge reste la couleur de prédilection des femmes. On lui attribue la capacité de les rendre fécondes, de protéger et d'enrichir celles qui le portent.

Lorsqu'on s'approche des cités historiques d'As-Salt et de Kérak, nichées



Palestine, Beit Hanina vers 1925, robe de fête en soie, applications et broderies de soie, filés métalliques – Collection Widad Kamal Kawar



Syrie vers 1930 - Robe de coton imprimé – manches brodées de soie
Manteau motarrabiyé en coton (intérieur peint à l'indigo – broderies de soie et filés métalliques)

dans les replis du plateau transjordanien, la silhouette féminine se transforme. A la fin du XIXe siècle et jusqu'au début du XXe, les Bédouines et les paysannes jordaniennes portaient de gigantesques robes nommées *khalaqa* dont certaines atteignaient plus de trois mètres de haut. La raison du développement d'un tel vêtement reste inconnue.

L'une d'elle, provenant d'As-Salt, est exposée, faisant s'esclaffer les visiteurs: quelle géante peut porter une telle robe? La réponse est fournie par une courte vidéo montrant une jeune femme qui, se couvrant de cette robe, en explique le mode d'emploi: la robe est portée retroussée à l'aide d'une ceinture de laine, conférant à la jupe plusieurs épaisseurs qui peuvent servir à la fois de jupon et de réceptacle pour les objets. L'une des deux manches, très longue, est gracieusement ramenée sur la tête en guise de voile et fixée à l'aide d'un bandeau. Les femmes s'en servent également comme «porte-bébés». L'indigo, couleur phare du monde arabe et l'un des plus anciens colorants connus, se déploie dans le bas du vêtement et sur les manches. Il est censé protéger la femme du mauvais œil. Les villageoises de la région de Jéricho portent des robes similaires nommées *thob 'obb*, ce qui signifie *robe retroussée*. Plus au sud, dans la ville de Ma'an, les femmes se parent de somptueuses robes taillées dans de vives étoffes de soie. Leur tête est ceinte d'un bandeau couvert de pièces d'argent cousues très serrées.

Ce n'est qu'au début du XXe siècle que les femmes bédouines, s'inspirant des somptueux costumes de leurs voisines palestiniennes, commencent à agrémenter leurs robes de riches broderies, rompant ainsi avec la monotonie de leur vie et les tonalités ocre et brunes des sables du désert. Elles les dotent de manches taillées en forme d'ailes d'oiseaux qui descendent jusqu'au sol.

Femmes palestiniennes

Avant le partage de la Palestine en 1948, la population était essentiellement rurale et vivait dans des villages répartis le long de la côte méditerranéenne, à l'ouest, ou s'étageant sur les collines, au nord et à l'est. Dans ces villages, des générations de femmes ont brodé robes, voiles, coiffes, coussins, étuis à fards et autres objets qui composaient leurs trousseaux. Cet art du fil se transmettait d'une génération à l'autre. Dès que les doigts d'une fillette pouvaient tenir une aiguille, sa mère l'initiait à la broderie. La qualité d'une robe brodée était aussi valorisante pour une fiancée que sa beauté.

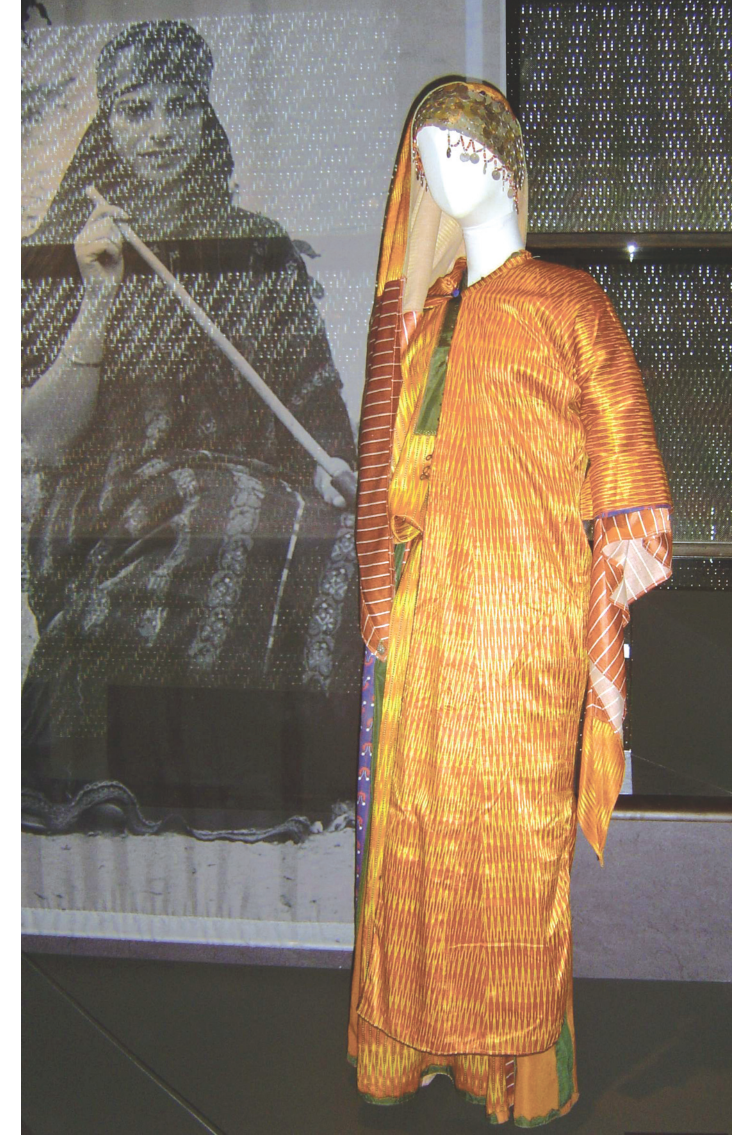
Les toiles les plus employées pour la confection des costumes étaient le lin et le coton tissés localement. Les villes côtières de la région de Gaza – qui aurait donné son nom à cette étoffe légère et transparente, la gaze – étaient les centres de tissage les plus importants. Des tissus de soie, satin et brocart, étaient également importés de Syrie et du Liban.

Chaque village a vu fleurir ses modes vestimentaires, d'une richesse et d'une diversité exceptionnelles. Certains des villages, comme Ramallah ou Beit Dajan, se sont imposés comme des centres stylistiques, Bethléem en tête.

Robes brodées et parures de tête de cette partie du Proche-Orient manquaient dans les collections du musée du Quai Branly. Une partie des pièces exposées proviennent de la collection de Widad Kamel Kawar, historienne jordanienne vivant à Amman, qui a réuni pendant quarante ans les plus belles pièces de Jordanie et de Palestine pour, dit-elle, «protéger la culture partout dispersée et condamnée à l'oubli».

Bédouines du Sinaï

Grand plateau caillouteux surplombé par quelques massifs déchiquetés, le désert du Sinaï se déploie entre Méditerranée et Mer rouge. Il est bordé à l'est par le désert du Néguev. Ces terres arides constituent le royaume des Bédouins, nomades arrivés de la péninsule arabique dès le VIIe siècle par vagues successives. A la fin du XIXe siècle, les Bédouines sont vêtues d'une large tunique



Jordanie – Femme de Ma'an vers 1930
Parure de tête, robe et manteau de fête en coton et soie



Summeil, région de Gaza vers 1920 - Robe de fête de femme palestinienne, jellayé Coton, chaîne et trame, broderie, applications de tissus. Collection Widad Kamel Kawar.



Détail: manches brodées de soie (detail de la photo de la page 84)

bleue nantie de longues manches. Ni broderie, ni galon, ni croquet ne viennent égayer la sobriété de cette tenue. Ce n'est qu'au début du XXe siècle que les femmes bédouines, s'inspirant des somptueux costumes de leurs voisines palestiniennes, commencent à agrémenter leurs robes de riches broderies, rompant ainsi avec la monotonie de leur vie et les tonalités ocre et brunes des sables du désert. Elles les dotent de manches taillées en forme d'ailes d'oiseaux qui descendent jusqu'au sol.

Une vitrine, consacrée aux parures des femmes mariées du désert du Sinaï et du Néguev, complète la présentation de ces costumes. Tout comme les Bédouines d'Arabie, ces femmes se voilent le visage, à l'exception des yeux, d'une parure agrémentée de pièces d'or et d'argent, perles d'ambre, de cornaline ou d'agate, coquillages marins, autant d'éléments transmis de mères en filles depuis des générations. Ce voile, qui ne dissimule souvent que la bouche et le nez, sert essentiellement à les protéger des sables brûlants de l'été et des vents glacés de l'hiver. Sur leur tête, elles posent une mante noire brodée qui couvre de charmantes coiffes chargées de lourdes amulettes. Les jours de fête, les femmes rehaussent les nattes de leur chevelure de fins ornements tressés.

Le voile de visage évoluera au cours des siècles, tout comme les valeurs qu'il véhicule. Ses formes et ses couleurs changeront au gré des modes et des influences régionales.

Un monde (pas si) normalisé

«On coudoie avec surprise cette foule bigarrée, qui semble dater de deux siècles [...] comme si le passé splendide des temps écoulés s'était reformé pour un instant. Suis-je bien le fils d'un pays grave, d'un siècle en habit noir et qui semble porter le deuil de ceux qui l'ont précédé?».

Gérard de Nerval,
Voyage en Orient, 1851[2]

Les contacts avec cet occident *grave et vêtu de noir*, ainsi qu'une montée d'un certain fondamentalisme, ont conduit, dès le XIXe siècle, à un abandon progressif des costumes traditionnels orientaux, au profit de tenues austères, s'inspirant

d'une mode venue d'ailleurs; même si, dans le monde rural, la pénétration des codes vestimentaires occidentaux a pris un peu plus de temps.

Cette exposition nous rappelle opportunément que les femmes arabes n'ont pas toujours été vouées aux couleurs sombres dont elles se couvrent à présent. La broderie multicolore qui illumine cette exposition nous rappelle qu'elle est l'art millénaire du Proche comme du Moyen-Orient. Et les récentes productions des années 1980 à 2005, exposées en fin de parcours, nous montrent que ces inventives et habiles brodeuses n'ont pas encore baissé les armes. Peu après la guerre de 1967, les paysannes palestiniennes ont dû vendre bijoux d'or et robes de fête pour assurer leur subsistance mais, aujourd'hui, grâce au soutien des associations humanitaires, elles brodent à nouveau pour survivre et sortir de la misère. Au Moyen-Orient et en Asie centrale, on trouve encore des femmes portant robes et manteaux, ornementés des broderies comparables à celles du Proche-Orient. C'est le cas, notamment, des jeunes mariées d'Ouzbékistan ou encore des femmes baloutches du sud de l'Iran et du Pakistan. ■


Bédouine de la péninsule du Sinaï vers 1935

---

1. Les activités de Christian Lacroix dans le monde de la mode et du design sont variées. Outre ses collections de prêt à porter de luxe qui s'inspirent du métissage des cultures, on lui doit la décoration d'hôtels, de salles de cinéma, la création de costumes de théâtre et d'opéra, l'habillage des voitures de trains à grande vitesse et de tramways. Ses talents de dessinateurs se sont exercés, en particulier, dans l'illustration de romans et du fameux *Petit Larousse*. L'organisation d'expositions ne lui est pas étrangère puisqu'il a signé, en 2000, la signalétique de l'exposition avignonnaise La beauté puis a été, en 2008, le commissaire de l'exposition du Musée des Arts Décoratifs de Paris, intitulée Christian Lacroix: Histoires de Mode, dans laquelle une partie de la collection du musée côtoyait les créations du couturier. En 2009, ses créations sont réunies au Musée Réattu d'Arles.

2. Le parcours est émaillé d'autres belles citations de célèbres voyageurs français, en hommage aux femmes orientales :
«*Leur démarche est fière [...] Leur port est noble; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leur voile, elles rappellent les statues des prêtresses et des Muses*» -René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, 1811.
«*Ces beautés admirables et variées sont aussi extrêmement communes; je ne marche jamais une heure dans la campagne sans en rencontrer plusieurs allant aux fontaines ou revenant avec leurs urnes étrusques sur l'épaule*» - Alphonse de Lamartine, *Voyage en orient*, 1832.
«*Quand elles soulèvent, pour mieux nous voir, leurs voiles d'un bleu sombre saupoudré de gouttes de pluie, on dirait des châsses: leurs figures sont cachées sous des réseaux de corail et d'argent, à travers lesquels elles nous regardent et qui descendent en pendeloques brillantes sur leurs gorges...*» Pierre Loti, *Le Désert*, 1894.

Le collectionneur des savoirs botaniques
Entretien avec Seyyed Hossein Mir Heidar

Réalisé par
Farzâneh Pourmazâheri

Le maître Seyyed Hossein Mir Heidar est né en 1919 et fait partie des plus importants spécialistes de l'Iran dans le domaine de la botanique, et plus précisément des herbes médicinales. Il a obtenu sa licence à la faculté d'agriculture de l'Université de Téhéran dans le domaine de la botanique et de l'agriculture à l'âge de 22 ans. Il est ensuite parti en France pour y continuer ses études dans le domaine de la sylviculture, pour ensuite choisir les Etats-Unis afin de participer à des cours d'herboristerie et des différents régimes alimentaires, ainsi qu'à des recherches technologiques et statistiques dans lesquelles il excella.


Seyyed Hossein Mir Heidar

De cette manière, le maître, Mir Heidar a consacré 36 ans de sa vie à divers projets et recherches dans le domaine agricole dans des pays tels que l'Iran, la Chine, le Japon, les Etats-Unis, la France, le Liban et l'Allemagne. De même, depuis 1956, il enseigne les différentes méthodes de la recherche scientifique basée sur la statistique dans diverses facultés de l'Université de Téhéran.

Ce savant a également défini plus de cent mille espèces avec leurs propriétés qui ont été présentées dans les huit tomes du livre *Ma'âref-e Guiyâhi* (Le Savoir sur les Plantes), l'un de ses nombreux ouvrages.

Farzâneh Pourmazâheri: Pouvez-vous tout d'abord retracer votre parcours?

Seyyed Hossein Mir Heidar: J'ai obtenu ma licence en botanique de l'agriculture à l'Université de Téhéran puis environ trois ans plus tard, je suis allé en France à l'Université de Nancy pour continuer mes études. J'y ai principalement étudié les différentes espèces de plantes sauvages. Je lisais aussi beaucoup. Je me souviens, en 1955, une mer s'est ouverte devant mes yeux. La botanique et l'agriculture étaient à cette époque des disciplines relativement nouvelles que l'on qualifiait parfois de médecine alternative. J'ai ensuite étudié les différentes méthodes de recherche, bien que ma spécialisation soit la pharmacocinétique qui est l'étude du devenir d'un médicament après son absorption par l'organisme.

F.P.: Pourquoi avez-vous décidé par la suite d'étudier les différentes méthodes de la recherche?

S.H.M.: Outre mon intérêt pour ce domaine, cela était aussi important d'étudier une telle discipline afin de pouvoir l'appliquer dans mon travail. J'aimais aussi les mathématiques et dans la recherche, il est très important de bien connaître les modèles statistiques et de pouvoir traiter les chiffres. Si vous demandez à deux personnes quelle est la plante qui, sur la base de leur expérience personnelle, agit contre la grippe, que l'une vous réponde l'infusion des fleurs de camomille et l'autre la sauge officinale[1], ce n'est pas suffisant. La statistique nous dit qu'il faut travailler sur des échantillons plus grands, préparer un certain nombre de questions, au moins une centaine.

Le résultat d'une telle recherche indiquera plus précisément quelle plante ou médicament chimique sera le plus susceptible d'avoir un effet.

F.P.: Dans quelle mesure pensez-vous que vous avez transmis vos connaissances et votre savoir à vos compatriotes en Iran?

S.H.M.: Après mon retour en Iran, j'ai décidé d'écrire un livre en persan et d'y inclure toutes les différentes informations que j'avais glanées sur les propriétés et les spécificités des plantes herbacées. Je souhaitais de cette manière diffuser dans mon pays certaines informations utiles à propos des propriétés des plantes et des herbes, par exemple à propos de la réglisse[2], de ses propriétés, de ses racines. L'Iran exporte cette herbe depuis de nombreuses décennies, qui est utilisée principalement dans l'industrie de la pâtisserie pour la confection de gâteaux, de bonbons, etc.

F.P.: Est-ce que cette herbe pousse seulement en Iran?

S.H.M.: Non, mais il existe en Iran une grande diversité d'espèces de plantes dans les zones désertiques. Avec une superficie de plus d'un million six cents cinquante-mille kilomètres carrés, ce pays contient une ample variété d'espèces végétales et animales. En particulier dans les deux déserts principaux, Dasht-e Kavir et Kavir-e Lout[3], aux jardins et champs variés. J'ai donc commencé à rédiger ce livre avec beaucoup de plaisir, mais je ne connaissais personne dans le domaine de l'édition. Deux ans, trois ans sont passés durant lesquels je complétais mon ouvrage, puis j'ai un jour fait la connaissance d'une personne travaillant au sein de la faculté d'agriculture, et il m'a demandé d'y inaugurer le corps académique des statistiques et des méthodes de recherche. A cette époque là, il n'y avait guère de spécialistes iraniens dans ce domaine, mais les universités d'Europe et des Etats-Unis enseignaient les statistiques élémentaires et les méthodes de recherches en tant que base des recherches universitaires dans toutes les disciplines, dont la médecine et l'agriculture.

F.P.: Comment vous-a-t-on accueilli à l'Université de Téhéran?

S.H.M.: Lorsque j'enseignais au sein de la faculté d'agriculture, la faculté d'études vétérinaires m'a également invité à collaborer. Je suis intéressé par l'application des méthodes de recherche aux maladies du bétail. Un peu plus tard, le docteur Kiân qui dirigeait la faculté de droit m'a invité à y organiser des cours sur les méthodes de recherches et de statistiques, que j'enseignais aux étudiants de droit à un rythme de quatre heures par semaine.

De même, j'ai collaboré avec la faculté de médecine, dont le directeur était français spécialiste en cancérologie. C'est dans le cadre des cours au sein de cette faculté que j'ai décidé d'écrire un livre pour faciliter l'apprentissage des étudiants en médecine, qui s'intitule *Amâr-e hayâti barâye tahghighât-e 'elmi dar pezeshki va biologi* (Les statistiques vitales pour les recherches scientifiques en médecine et en biologie). J'avoue que je suis heureux d'avoir consacré la majeure partie de ma vie à l'enseignement. ■

1. *Maryam goli* en persan
2. *Shirin bayân* en persan
3. Deux grands déserts au centre de l'Iran

Le clair-obscur de la présence
Sur la poésie d'Abbâs Saffâri

Rouhollâh Hosseini
Université de Téhéran


Abbâs Saffâri

Cher compatriote!
Vous qui êtes pressé
Ne perdez pas votre temps précieux
A dormir.
Moi
Avec une quarantaine d'années d'expérience
En Iran et aux Etats-Unis
Je rêverai à votre place.

Né en 1951 à Yazd, Abbâs Saffâri est une figure importante de la poésie persane actuelle, vivant depuis longtemps aux Etats-Unis, où il mène une vie de poète. Avec cette particularité qu'il ne cherche pas, dans son œuvre, comme chez la plupart de nos poètes résidant en dehors du pays, à épancher ses douleurs ou sa solitude. Sa poésie est en effet marquée par l'altruisme et l'effort du poète à introduire des voix différentes dans son texte. D'où l'usage de divers registres langagiers: du recherché au vulgaire. Le chagrin de la solitude en pays étranger est à ce même titre dilué dans le sentiment d'union avec les objets quotidiens entourant le poète. La poésie de Saffâri est particulièrement marquée par le temps et l'espace de l'Amérique. Une Amérique pourtant iranisée qui réussit pleinement à amener son lecteur persan à s'identifier aux expériences du poète. Son texte, aux prises directes avec le réel, puise sa nourriture dans le quotidien, lequel est décrit dans un langage simple, délivré de l'emprise de la forme. Ce que l'auteur cherche par delà tout, dans son texte, est l'union de l'émotion et de la pensée. Nous pouvons à ce titre parler d'une «simplification lyrique» pour qualifier la poésie de Saffâri. Cette dernière ne manque pas pour autant de conserver son caractère poétique et mystérieux. Elle génère même parfois du vertige chez son lecteur dont le monde et les habitudes sont mises en question, dans un langage marqué par l'ironie. Celle-ci est un autre élément marquant de l'écriture du poète. Saffâri recourt en effet à ce procédé pour remettre en cause, à travers les sujets les plus ordinaires, nos certitudes, et questionner nos habitudes.

Avec juste un coup de fil
Vous pouvez commander
La danse de votre bien-aimée
Dans votre bulle favorite
En couleur ou noir et blanc
Il y a une réduction spéciale
Pour des rêves commandés
En pleine journée.
Allez-y!
Je suis assis près du téléphone
Avec, à la main,
Un verre d'eau
Et mes somnifères.

La rue et la pluie

Dans cette ville portuaire
La pluie
Est un passager solitaire
Qui décore la vue
A son gré:
Des voitures, il réduit la vitesse
Qu'il ajoute à celle des passagers
Du côté de la rue, il enlève
La queue pour le bus
Qu'il pousse à l'ombre du mur.
Des journaux il fait un parapluie
Et avant de se jeter à la mer
Au bout de la rue
Il remplit de clients trempés
Les restaurants du port
Au moment le plus calme du jour.

J'aime
Et les pluies imprévisibles
Et la course des enfants
Et les chemins de fer à l'assaut des pigeons
Et la brisure du sommeil
A quai des paquebots fainéants
Et l'indifférence des chats
Au coin le plus chaud de la fenêtre
Et l'adhérence des vêtements mouillés
Et les reliefs sculptés de jeunes muscles
Et le retour des couleurs cachées
Aux visages
Aux feuilles
Aux pierres
Aux briques…

Sous la pluie
Personne ne joue
Même l'acteur le plus vaniteux
Le sait
Qu'un public surpris
N'est jamais
Bon spectateur.

Tiré du recueil *L'ancien appareil photo.*

L'odeur de l'orange

Elles sont toutes
Sans odeur ni saveur
Les oranges que j'épluche.

Mais
A table pour le déjeuner
Ou lorsque je suis absorbé
Dans un feuilleton ancien
Chaque fois que tes doigts bien taillés
Enlèvent de l'orange la peau
Toute la maison est embaumée
De l'odeur de l'orange
Et se colore d'orange la chanson
Que je fredonne sous la douche.

Tiré du recueil *Rire dans la neige.*

Je ne suis pas la mer

Vous vous trompez
Je ne suis pas la mer
Ni polaire
Ni des Tropiques
Ni rien d'autre.

Si vous faites attention
Aux prises de vue de mes photos
Vous saisirez bien
Qu'elles ne peuvent en rien être la mer.

Oui
Les photos dénudées de ce ciel
Moi, je les ai prises
Le profil en sueur de la lune
C'est encore moi.

J'ai aussi d'autres photos
Comme cette vénus mutilée
Qui orne avec ses lunettes de soleil
Une vitrine de nuit
Et qui n'a rien à voir avec la mer.

Car il ne serait pas possible
Qu'un homme soit un temps la mer
Et ne s'en souvienne.

Même si j'étais un épouvantail
Je porterai du corbeau la noirceur
Dans la tombe.

Vous ne me croyez pas?
Regardez mes mains
Qui n'ont ni flux ni reflux
Ou la carte colorée du monde
Que vous avez pendue
Sur le mur derrière vous.
Si vous avez trouvé là
De moi la moindre trace
Je me déshabillerai
Et
Deviendrai la mer.

Tiré du recueil *L'ancien appareil photo.*

Au kiosque à journaux

Rien ni personne
Ne te soutiennent
Sauf cette prière
Dont tu ne fais d'ailleurs aucun cas.

A chaque station
Se réduit le nombre des passagers
Et tes compagnons de voyage
Sont enlevés
Un par un
Par des asiles de B-complexe
Des fêtes ennuyeuses
Des funérailles
Et des fauteuils roulants.

Le miroir te fait la grimace
Et se moquent de toi
Les rues et ruelles familières.

Cette ombre insistante
Qui, durant des années,
T'a déloyalement talonné
Grattera une allumette
Pour ta dernière cigarette
Tout près du kiosque à journaux.

Tel le récepteur d'un téléphone
Qui tombe sur l'écran du cinéma
A cause d'une horrible nouvelle
La cigarette tombe de ta main
Et s'éteint dans la petite pluie
Qui tombe sur le trottoir.

Tiré du recueil *L'allumette trempée.*

Note sur la porte du réfrigérateur

Je ne sais pas
Qu'ai-je fais encore
Pour être condamné
A cette gracieuse bouderie

Crois-moi!
Dans le sommeil
Je n'ai pas le contrôle
De mes mains.

Tiré du recueil *Rire dans la neige.*

L'amour en attente

L'automne
Est la saison
Des amours infinis.

Il suffit
D'une fenêtre
Et d'une imagination
Plus libre que le carrousel se trouvant,
Peu importe où,
Sous la pluie.

Imagine
La salle d'attente de ce même dentiste
Sous le regard renfrogné de cette même secrétaire
Qui use les chaises et les revues.

Au dehors
Il fait entre 20 à 30 degrés
La rue
Est trempée dans la lumière d'or du matin
Et le passager
Est une femme svelte
Qu'on dirait arrachée tout neuf
D'un tableau de miniature.

Rien d'autre n'est nécessaire
Tu peux maintenant
Follement aimer
Et la femme
Et la rue
Et la vie
Tu peux même de tout cœur
Tomber amoureux
De dix minutes à l'éternité
Cela dépend
Du regard
Dont tu viens d'encadrer la rue
Et de la rue au coin de laquelle
Disparaîtra cette femme solitaire.

Tiré du recueil *L'ancien appareil photo* ■

Un prophète passa près de chez nous (fragments)

Erfân Nazar Ahâri
Traduit par Arshiâ Shivâ
Université Azâd islamique de Téhéran

Lorsqu'il quitta le Paradis, tout ce qu'il possédait n'était qu'une pomme cueillie par tentation, et le talion respectif en était son déclin.

Les anges lui dirent: "Tu vas mourir sans Paradis. La Terre n'est pas ton domaine. Ce n'est qu'un lieu de persécution et de corruption." L'homme répondit: "Mais je me suis fait du tort à moi-même. Voilà, la Terre est ma punition. Elle sera meilleure que le Paradis, si Dieu le veut." Et Dieu lui dit: "Va sur terre, et tu verras que la voie qui te ramènera au Paradis croisera la Terre même; une Terre imprégnée de bien et de mal, de vérité et de corruption, de tort et d'équité. Et si la bonté et la vérité gagnent, tu retourneras, sinon..."

Et les anges se mirent tous à pleurer. Mais l'homme ne partit pas. Il ne pouvait se résoudre à partir. Immobile au seuil du Paradis, il avait peur et se trouvait bien indécis.

Alors, Dieu concéda à l'homme un objet qui stupéfia le monde et fut envié par toutes les créatures. L'homme étendit donc ses mains et Dieu lui fit cadeau de la volonté. S'adressant à l'homme, Dieu lui dit: "A toi de choisir désormais, car tu n'as été créé que pour cela. Vas-y et tache de choisir le meilleur, et le Paradis en sera la récompense. Pour que tu choisisses le meilleur, vont t'accompagner la raison et le cœur de maints prophètes. Et ce fut ainsi que l'homme choisit la Terre, la peine, la lutte et la tolérance." Et voilà, les débuts de l'homme furent aussi simples que cela. (...)

Or l'homme n'avait pas de nom. Il ne s'appelait rien qu'Homme et son capital n'était que la solitude.

Il annonça: "Je vends ma solitude pour de l'amour. Qui en veut, n'en fut-ce qu'un peu?" Personne ne répondit. Il ajouta: "Ma solitude est imprégnée de mystères, ceux du Paradis, de Dieu. Parlez-moi que je vous raconte la stupéfaction." Mais personne ne lui parla; et un parmi tant d'hommes, portant sa petite lanterne, il se retira dans sa grotte. Une grotte aux alentours du cœur; sachant bien qu'il y a toujours là quelqu'un qui s'achète de la solitude et dispense son amour en échange. (...)

Dessinatrice: Atieh Markazi

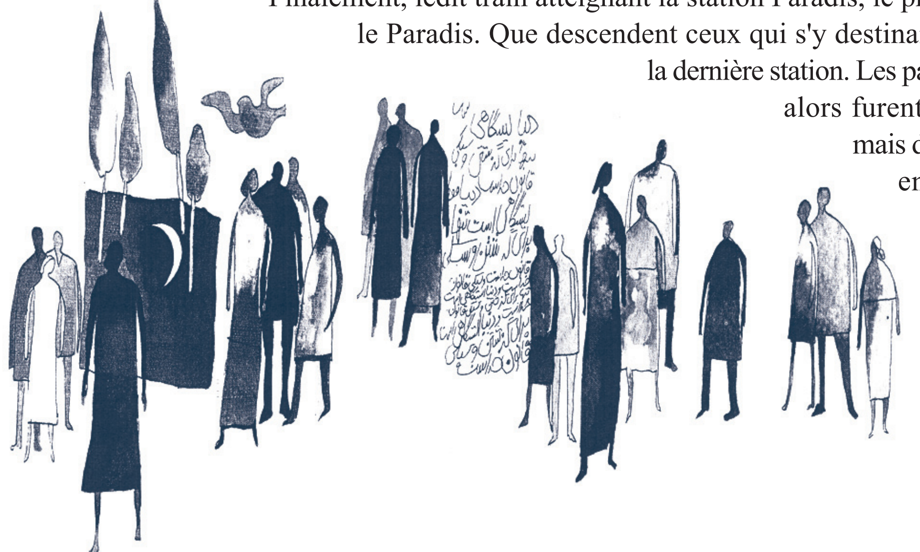
Or, il avait le cœur serré face à de faux humains, et sa lampe à la main, faisait le tour de la ville, à la recherche de l'Homme."Ne cherche pas" lui dirent-ils, "nous avons déjà cherché, et tu ne trouveras pas ce que tu cherches." "Je continuerai à chercher.", dit-il, "car chercher est en soi plus beau que trouver". Et il ajouta: "Il s'agit de faim, pas celle de l'eau ni du pain, celle de l'homme." Mais voilà qu'ils se mirent en colère, le haïrent et ne manquèrent pas de le blesser ouvertement. Ils lui reprochèrent de ne pas les avoir vus, d'où son reniement. "Ouvre les yeux" lui dirent-ils, "que disparaisse ton refus."

Ironiquement, il répondit: "Quand j'avais les yeux clos, j'entendais le brouhaha, je pensais qu'il s'agissait de la voix de l'Homme. Mais depuis que j'ai ouvert les yeux, j'ai tout vu, sauf l'Homme..."(...)

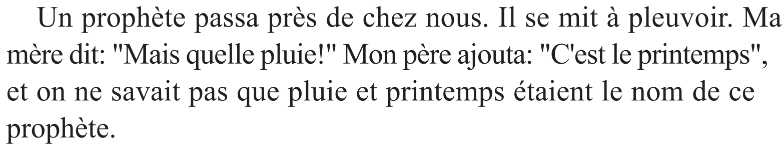
Et alors, le train qui partait vers Dieu s'arrêta un moment dans la station Monde, le prophète, s'adressant à tous, déclara: "Notre destination est le Seigneur, qui veut nous accompagner? Qui souhaite à la fois la peine et l'amour? Qui tient à ce que le monde ne demeure qu'une station à dépasser?"

Des siècles s'écoulèrent mais de la multitude des gens, seul un petit nombre montait dans le train qui allait vers Dieu.

Du Monde à Dieu, il y avait plus de mille stations. A chaque escale, quelqu'un descendait. Le train avançait, toujours plus léger, la légèreté est bien une loi divine. Finalement, ledit train atteignant la station Paradis, le prophète annonça: "Voici le Paradis. Que descendent ceux qui s'y destinaient. Mais elle n'est pas la dernière station. Les passagers qui descendirent alors furent désormais au Paradis, mais de rares personnes étaient encore dans le train. Le train démarra de nouveau et le Paradis resta à sa place.



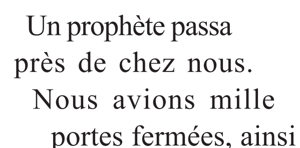
Dieu s'adressa alors à ces derniers voyageurs: "Salut à vous tous! Voilà Mon secret: Celui qui Me veut, ne descend pas à la station Paradis. (...)"



Un prophète passa près de chez nous. Il se mit à pleuvoir. Ma mère dit: "Mais quelle pluie!" Mon père ajouta: "C'est le printemps", et on ne savait pas que pluie et printemps étaient le nom de ce prophète.

Un prophète passa près de chez nous. Nos vêtements étaient poussiéreux. D'un geste de la main, il en effaça la poussière. Voila que nos vêtements devinrent soie et lumière; et on pouvait distinguer nos cœurs sous eux. Un prophète passa près de chez nous. Le ciel de notre cour était inondé d'habitudes et de fumée. Le prophète les écartant nous révéla le soleil et en mit même un morceau dans nos mains.

Un prophète passa près de chez nous, et voila que mille moineaux amoureux se mirent à faire pousser du bout des doigts le petit arbre dans le jardin, nous offrant les mille chants oubliés dans leur gorge. Et ce fut alors que nous nous rappelâmes de nouveau nos liens avec l'arbre et l'oiseau.



Un prophète passa près de chez nous. Nous avions mille portes fermées, ainsi que mille serrures sans clés. Il nous offrit une clé. Mais rien qu'en citant son nom, les serrures s'ouvraient.

Un prophète passa près de chez nous. On dirait qu'aujourd'hui, c'est ici le Paradis." Dieu répondit: Ah! Si tu savais. Tous les jours un prophète passe près de chez toi, et si tu savais aussi que le Paradis n'est rien d'autre que ton propre cœur..." (...)

Et le prophète s'adressant aux hommes déclara: "O gens! Vous êtes des gerbes de blé dans le champ de Dieu. N'ayez pas peur de la moisson. Livrez-vous au meunier du monde pour qu'il vous moule, que vos grossièretés deviennent tendresses et que vos difficultés deviennent aises. Dieu est le boulanger des hommes.

Remettez-Lui votre pâte pour qu'Il la pétrisse. Il mettra une nuance de peine et de sel dans vos âmes, vous pressant entre Ses mains. Ayez patience et tolérez, certainement vous serez élaborés..." ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

☐ یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
☐ شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
☐ **1 an 18 000 tomans**	Adresse آدرس
☐ **6 mois 9 000 tomans**	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

☐ یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال ☐ شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال

Effectuez votre virement sur le compte :

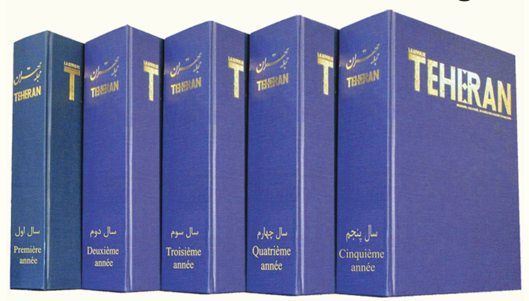
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



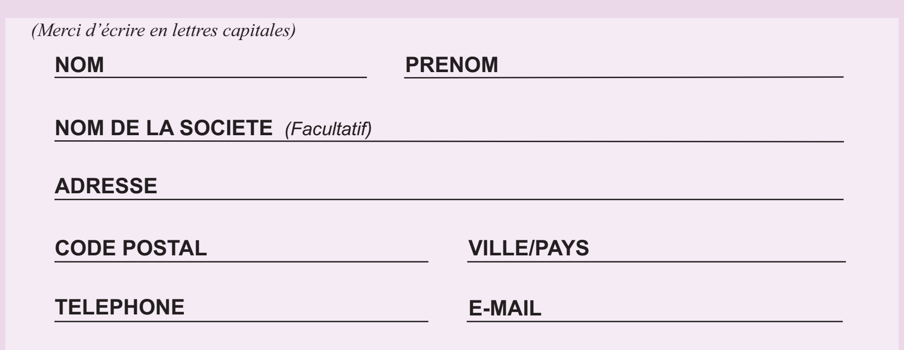
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ PRENOM ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

☐ 1 an 50 Euros

☐ 6 mois 30 Euros

Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

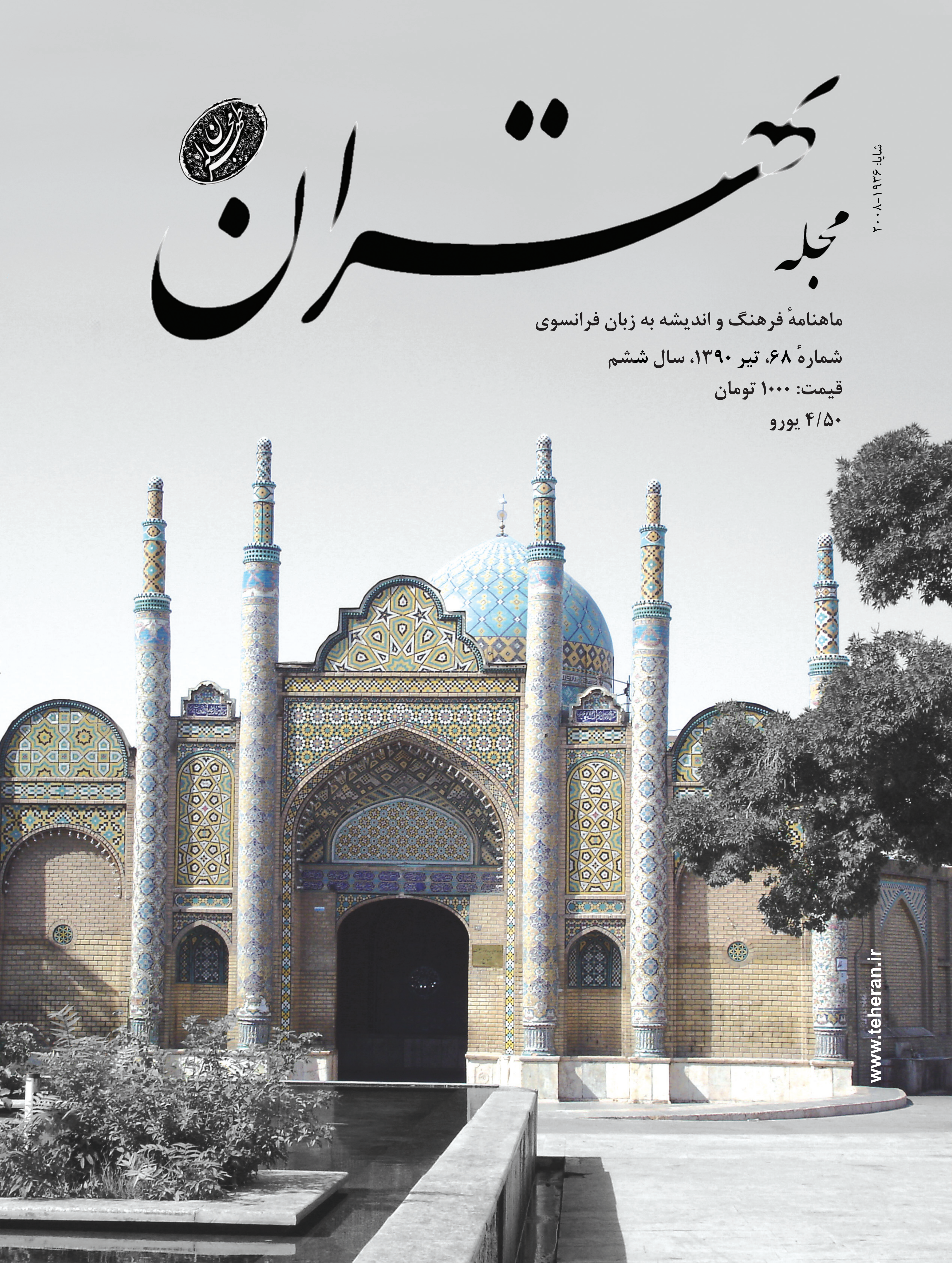
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Sanctuaire de l'Imâmzâdeh Hossein, Qazvin



مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۶۸، تیر ۱۳۹۰، سال ششم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
www.teheran.ir